

[illegible] mad [illegible] au Sou [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

LES DEUX FRÈRES.

OEUVRES DE M. DE BALZAC.

Sous Presse :

Une Ténébreuse Affaire	3 vol.	in-8.
Le Martyr calviniste	3 vol.	in-8.

En Vente :

Ursule Mirouët	2 vol.	in-8.
Les deux Frères	2 vol.	in-8.
Les Ressources de Quinola	1 vol.	in-8.
Mémoires de deux jeunes mariées	2 vol.	in-8.
Le Curé de village	2 vol.	in-8.
Une Fille d'Ève	2 vol.	in-8.
Un grand homme de province à Paris	2 vol.	in-8.
Le Cabinet des Antiques	2 vol.	in-8.
Pierrette	2 vol.	in-8.
César Birotteau	2 vol.	in-8.
Béatrix ou les Amours forcés	2 vol.	in-8.
La Princesse parisienne	1 vol.	in-8.
Les cent Contes drolatiques	3 vol.	in-8.
Romans, Contes et Nouvelles	20 v.	in-12.

* * *

L'Excommunié	2 vol.	in-8.
Le Sorcier	2 vol.	in-8.
L'Israélite	2 vol.	in-8.
Dom Gigadas	2 vol.	in-8.
Le Vicaire des Ardennes	2 vol.	in-8.
Argow le pirate	2 vol.	in-8.
La dernière Fée	2 vol.	in-8.
Jane la pâle	2 vol.	in-8.

LAGNY.— Imprimerie de Giroux et Vialat.

LES DEUX

FRÈRES

PAR

H. DE BALZAC.

2

PARIS,
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR
de H. de Balzac, Paul de Kock, F. Soulié, G. Sand, J. Lecomte, A. Brot, etc.
Rue des Beaux-Arts, 5.

1842.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

V.

Horrible et vulgaire histoire.

La vieille Fanchette fut la seule dans Issoudun à trouver mauvais que Flore Brazier devînt la reine chez Jean-Jacques Rouget. La cuisinière protesta contre l'immoralité de cette combinaison et prit le parti de la morale outragée. Il est vrai qu'elle se trouvait

humiliée, à son âge, d'avoir pour maîtresse une Rabouilleuse, une petite fille venue pieds nus dans la maison. Fanchette possédait trois cents francs de rentes dans les fonds, car le docteur lui avait fait ainsi placer ses économies, feu monsieur venait de lui léguer cent écus de rentes viagères, elle pouvait donc vivre à son aise, et quitta la maison, neuf mois après l'enterrement de son vieux maître, le 15 avril 1806. Cette date n'indique-t-elle pas aux gens perspicaces l'époque à laquelle Flore cessa d'être une honnête fille?

La Rabouilleuse, assez fine pour prévoir la défection de Fanchette, car il n'y a rien comme l'exercice du pouvoir pour vous apprendre la politique, avait résolu de se passer de servante. Depuis six mois, elle étudiait, sans en avoir l'air, les procédés culinaires qui faisaient de Fanchette un Cordon Bleu digne de servir un médecin. En fait de

gourmandise, on peut mettre les médecins au même rang que les évêques. Le docteur avait perfectionné Fanchette. En province, le défaut d'occupation et la monotonie de la vie attirent l'activité de l'esprit sur la cuisine. On ne dîne pas aussi luxueusement en province qu'à Paris; mais on y dîne mieux, les plats y sont médités, étudiés. Au fond des provinces, il existe des Carême en jupon, génies ignorés qui savent rendre un simple plat de haricots digne du hochement de tête par lequel Rossini accueille une chose parfaitement réussie. En prenant ses degrés à Paris, le docteur y avait suivi les cours de chimie de Rouelle, et il lui en était resté des notions qui tournèrent au profit de la chimie culinaire. Il est célèbre à Issoudun par plusieurs améliorations peu connues en dehors du Berry. Il a découvert que l'omelette était beaucoup plus délicate quand on ne battait pas le blanc et les jaunes

des œufs ensemble, avec la brutalité que les cuisinières mettent à cette opération. On devait, selon lui, faire arriver le blanc à l'état de mousse, y introduire par degrés le jaune et ne pas se servir d'une poêle, mais d'un *cagnard* en porcelaine ou de fayence. Le cagnard est une espèce de plat épais, qui a quatre pieds, afin que mis sur le fourneau, l'air, en circulant, empêche le feu de le faire éclater. En Touraine, le cagnard s'appelle un coquemarre. Rabelais, je crois, parle de *ce cauquemarre* à cuire les cocquesigrues, ce qui démontre la haute antiquité de cet ustensile. Le docteur avait aussi trouvé le moyen d'empêcher l'âcreté des *roux;* mais ce secret, que par malheur il restreignit à sa cuisine, a été perdu.

Flore, née friturière et rôtisseuse, les deux qualités qui ne peuvent s'acquérir ni par l'observation ni par le travail, surpassa Fanchette en peu de temps. En devenant Cordon Bleu,

elle pensait au bonheur de Jean-Jacques, mais elle était aussi, disons-le, passablement gourmande. Hors d'état comme les personnes sans instruction de s'occuper par la cervelle, elle déploya son activité dans le ménage. Elle frotta les meubles, leur rendit leur lustre, et tint tout au logis dans une propreté digne de la Hollande. Elle dirigea ces avalanches de linge sale et ces déluges qu'on appelle les lessives et qui, selon l'usage des provinces, ne se font que trois fois par an. Elle observa le linge, d'un œil de ménagère, et le raccommoda. Puis jalouse de s'initier par dègrés aux secrets de la fortune, elle s'assimila le peu de science des affaires que savait Rouget, et l'augmenta par des entretiens avec le notaire du feu docteur, monsieur Héron. Aussi donna-t-elle d'excellents conseils à son petit Jean-Jacques. Sûre d'être toujours la maîtresse, elle eut pour les intérêts de ce garçon autant de

tendresse et d'avidité que s'il s'agissait d'elle-même. Elle n'avait pas à craindre les exigences de son oncle. Deux mois avant la mort du docteur, Brazier était mort d'une chute, en sortant du cabaret où, depuis sa fortune, il passait sa vie. Flore avait également perdu son père. Elle servit donc son maître avec toute l'affection que devait avoir une orpheline heureuse de se faire une famille, et de trouver un intérêt dans la vie.

Cette époque fut le paradis pour le pauvre Jean-Jacques, qui prit les douces habitudes d'une vie animale, embellie par une espèce de régularité monastique. Il dormait la grasse matinée. Flore qui, dès le matin, allait à la provision ou faisait le ménage, éveillait son maître de façon à ce qu'il trouvât le déjeuner prêt quand il avait fini sa toilette. Après le déjeuner, sur les onze heures, Jean-Jacques se promenait, causait avec ceux qui le ren-

contraient, et revenait à trois heures, pour lire les journaux, celui du Département et un journal de Paris qu'il recevait trois jours après leur publication, gras des trente mains par lesquelles ils avaient passé, salis par les nez à tabac qui s'y étaient oubliés, brunis par toutes les tables sur lesquelles ils avaient traîné. Le célibataire atteignait ainsi l'heure de son dîner, et il y employait le plus de temps possible. Flore lui racontait les histoires de la ville, les caquetages qui couraient et qu'elle avait récoltés. Vers huit heures, les lumières s'éteignaient. Aller au lit de bonne heure est une économie de chandelle et de feu très pratiquée en province, mais qui contribue à l'hébêtement des gens par les abus du lit. Trop de sommeil alourdit et encrasse l'intelligence.

Telle fut la vie de ces deux êtres pendant neuf ans, vie à la fois pleine et vide, où les grands événements furent quelques voyages

à Bourges, à Vierzon, à Châteauroux ou plus loin quand ni les notaires de ces villes ni monsieur Héron n'avaient de placements hypothécaires. Rouget prêtait son argent à cinq pour cent par première hypothèque avec subrogation dans les droits de la femme quand le prêteur était marié. Jamais il ne donnait plus du tiers de la valeur réelle des biens, et il se faisait faire des billets à son ordre qui représentaient un supplément d'intérêt de deux et demi pour cent échelonnés pendant la durée du prêt. Telles étaient les lois que son père lui avait dit de toujours observer. L'usure, ce rémora mis sur l'ambition des paysans, dévore les campagnes. Ce taux de sept et demi pour cent paraissait donc si raisonnable, que Jean-Jacques Rouget choisissait les affaires; car les notaires, qui se faisaient allouer de belles commissions par les gens auxquels ils procuraient de l'argent à si bon compte, prévenaient le vieux garçon.

Durant ces neuf années, Flore prit, à la longue, insensiblement et sans le vouloir, un empire absolu sur son maître. Elle traita d'abord Jean-Jacques très familièrement ; puis, sans lui manquer de respect, elle le prima par tant de supériorité, d'intelligence et de force, qu'il devint le serviteur de sa servante. Ce grand enfant alla de lui-même au devant de cette domination, en se laissant rendre tant de soins, que Flore fut avec lui comme une mère est avec son fils. Aussi Jean-Jacques finit-il par avoir pour Flore le sentiment qui rend nécessaire à un enfant la protection maternelle. Mais il y eut entr'eux des nœuds bien autrement serrés! D'abord, Flore faisait les affaires et conduisait la maison. Jean-Jacques se reposait si bien sur elle de toute espèce de gestion que, sans elle, la vie lui eût paru non pas difficile, mais impossible. Puis cette femme était devenue un besoin de son existence, elle caressait toutes ses fan-

taisies, elle les connaissait si bien! Il aimait à voir cette figure heureuse qui lui souriait toujours, la seule qui lui eût souri, la seule où devait se trouver un sourire pour lui! Ce bonheur, purement matériel, exprimé par des mots vulgaires qui sont le fond de la langue dans les ménages berrichons, et peint sur cette magnifique physionomie, était en quelque sorte le reflet de son bonheur à lui.

L'état dans lequel fut Jean-Jacques lorsqu'il vit Flore assombrie par quelques contrariétés, révéla l'étendue de son pouvoir à cette fille qui, pour s'en assurer, voulut en user. User chez les femmes de cette sorte, veut toujours dire abuser. La Rabouilleuse fit sans doute jouer à son maître quelques-unes de ces scènes ensevelies dans les mystères de la vie privée, et dont Otway a donné le modèle au milieu de sa tragédie de *Venise Sauvée*, entre le Sénateur et

Aquilina, scène qui réalise le magnifique de l'horrible ! Flore se vit alors si certaine de son empire, qu'elle ne songea pas, malheureusement pour elle et pour ce célibataire, à se faire épouser.

Vers la fin de 1815, à vingt-sept ans, Flore était arrivée à l'entier développement de sa beauté. Grasse et fraîche, blanche comme une fermière du Bessin, elle offrait bien l'idéal de ce que nos ancêtres appelaient *une belle commère*. Sa beauté, qui tenait de celle d'une superbe fille d'auberge, mais agrandie et nourrie, la faisait ressembler, noblesse impériale à part, à mademoiselle Georges dans son beau temps. Flore avait ces beaux bras ronds éclatants, cette plénitude de formes, cette pulpe satinée, ces contours attrayants, mais moins sévères que ceux de l'actrice. L'expression de Flore était la tendresse et la douceur. Son regard ne demandait pas le respect comme celui de la plus

belle Agrippine qui, depuis celle de Racine, ait foulé les planches du Théâtre Français, il invitait à la grosse joie.

En 1816, la Rabouilleuse vit Maxence Gilet, et s'éprit de lui à la première vue. Elle reçut à travers le cœur cette flèche mythologique, admirable expression d'un effet naturel, que les Grecs devaient ainsi représenter, eux qui ne concevaient point l'amour chevaleresque, idéal et mélancolique, enfanté par le Christianisme. Flore était alors trop belle pour que Max dédaignât cette conquête. La Rabouilleuse connut donc, à vingt-huit ans, le véritable amour, l'amour idolâtre, infini, cet amour qui comporte toutes les manières d'aimer, celle de Gulnare et celle de Médora. Dès que l'officier sans fortune apprit la situation respective de Flore et de Jean-Jacques Rouget, il vit mieux qu'une amourette dans une liaison avec la Rabouilleuse. Aussi,

pour mieux assurer son avenir, ne demanda-t-il pas mieux que de loger chez Rouget, en reconnaissant la débile nature de ce garçon.

La passion de Flore influa nécessairement sur la vie et sur l'intérieur de Jean-Jacques. Pendant un mois, le célibataire, devenu craintif outre mesure, vit, terrible, morne et maussade, le visage si riant et si amical de Flore. Il subit les éclats d'une mauvaise humeur calculée, absolument comme un homme marié dont l'épouse médite une infidélité. Quand, au milieu des plus cruelles rebuffades, le pauvre garçon s'enhardit à demander à Flore la cause de ce changement, elle eut dans le regard des flammes chargées de haine, et dans la voix des tons agressifs et méprisants, que le pauvre Jean-Jacques n'avait jamais entendus ni reçus.

— Parbleu, dit-elle, vous n'avez ni cœur ni âme. Voilà seize ans que je donne ici ma jeunesse, et je ne m'étais pas aperçu que vous avez une pierre, là!.. fit-elle en se frap-

pant le cœur. Depuis deux mois, vous voyez venir ici ce brave commandant, une victime des Bourbons, qui était fait pour être général, et qu'est dans la débine, acculé dans un trou de pays, où la fortune n'a pas de quoi se promener. Il est obligé de rester sur une chaise toute une journée à la Municipalité, pour gagner... quoi?... six cents misérables francs, la belle poussée! Et vous, qu'avez six cent cinquante-neuf mille livres de placées, soixante mille francs de rentes, et qui, grâces à moi, ne dépensez pas plus de mille écus par an, tout compris, même mes jupes, enfin tout; vous ne pensez pas à lui offrir un logis ici, où tout le deuxième est vide! Vous aimez mieux que les souris et les rats y dansent plutôt que d'y mettre un humain, enfin un garçon que votre père a toujours pris pour son fils!..Voulez-vous savoir ce que vous êtes? Je vais vous le dire : vous êtes un fratricide! Après cela, je sais bien pourquoi! Vous avez vu que je lui portais intérêt, et ça vous chicane!

Quoique vous paraissiez bête, vous avez plus de malice que les plus malicieux dans ce que vous êtes... Eh! bien, oui, je lui porte intérêt, et un vif encore...

— Mais, Flore...

— Oh! il n'y a pas de *mais Flore* qui tienne. Ah! vous pouvez bien en chercher une autre Flore (si vous en trouvez une!) car, je veux que ce verre de vin me serve de poison si je ne laisse pas là votre baraque de maison. Je ne vous aurai, Dieu merci, rien coûté pendant les douze ans que j'y suis restée, et vous aurez eu de l'agrément à bon marché. Partout ailleurs, j'aurais bien gagné ma vie à tout faire comme ici : savonner, repasser, veiller aux lessives, aller au marché, faire la cuisine, prendre vos intérêts en toutes choses, m'exterminer du matin au soir... Eh! bien, voilà ma récompense...

— Mais, Flore...

— Oui, Flore, vous en aurez des Flore, à cinquante et un ans que vous avez, et que vous vous portez très mal, et que vous baissez que c'en est effrayant, je le sais bien! Puis, avec ça, que vous n'êtes pas amusant...

— Mais, Flore...

— Laissez-moi tranquille...

Elle sortit en fermant la porte avec une violence qui fit retentir la maison et parut l'ébranler sur ses fondements. Jean-Jacques Rouget ouvrit tout doucement la porte et alla plus doucement encore dans la cuisine, où Flore grommelait toujours.

— Mais, Flore, dit ce mouton, voilà la première nouvelle que j'ai de ton désir, comment sais-tu si je le veux ou si je ne le veux pas...

— D'abord, reprit-elle, il y a besoin d'un homme dans la maison. On sait que vous avez des dix, des quinze, des vingt mille francs, et si l'on venait vous voler, on nous assassi-

nerait. Moi, je ne me soucie pas du tout de me réveiller un beau matin, coupée en quatre morceaux, comme on a fait de cette pauvre servante qu'a eu la bêtise de défendre son maître! Eh! bien, si l'on nous voit chez nous un homme brave comme César, et qui ne se mouche pas du pied... Max avalerait trois voleurs, le temps de le dire... eh! bien, je dormirais plus tranquille. On vous dira peut-être des bêtises... que je l'aime par ci, que je l'adore par là!... Savez-vous ce que vous direz?... eh! bien, vous répondrez que vous le savez; mais que votre père vous avait recommandé son pauvre Max à son lit de mort. Tout le monde se taira, car les pavés d'Issoudun vous diront qu'il lui payait sa pension au collége; *Na!* Voilà neuf ans que je mange votre pain...

— Flore, Flore...

— Il y en a eu par la ville plus d'un qui m'a fait la cour, *da!* On m'offrait des chaînes d'or par ci, des montres par là... Ma petite Flore, si

tu veux quitter cet imbécile de père Rouget, car voilà ce qu'on me disait de vous. Moi, le quitter? ah! bien, plus souvent, un innocent comme ça! que qui deviendrait, ai-je toujours répondu. Non, non, où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute...

— Oui, Flore, je n'ai que toi au monde, et je suis trop heureux... Si ça te fait plaisir, mon enfant, eh! bien, nous aurons ici Maxence Gilet, il mangera avec nous...

— Parbleu! je l'espère bien...

— Là, là, ne te fâches pas...

— Quand il y a pour un, il y a bien pour deux, répondit-elle en riant. Mais si vous êtes gentil, savez-vous ce que vous ferez, mon bichon?... Vous irez vous promener aux environs de la Mairie, à quatre heures, et vous vous arrangerez pour rencontrer monsieur le commandant Gilet que vous inviterez à dîner. S'il fait des façons, vous lui direz que ça me fera plaisir, il est trop galant

pour refuser. Pour lors, entre la poire et le fromage, s'il vous parle de ses malheurs, des pontons, que vous aurez bien l'esprit de le mettre là dessus, vous lui offrirez de demeurer ici... S'il trouve quelque chose à redire, soyez tranquille, je saurai bien le déterminer....

En se promenant avec lenteur sur le boulevart Baron, le célibataire réfléchit, autant qu'il le pouvait, à cet évènement. S'il se séparait de Flore... (à cette idée il n'y voyait plus clair) quelle autre femme retrouverait-il?... Se marier?... A son âge, il serait épousé pour sa fortune et encore plus cruellement exploité par sa femme légitime que par Flore. D'ailleurs, la pensée d'être privé de cette tendresse, fût-elle illusoire, lui causait une horrible angoisse. Il fut donc pour le commandant Gilet aussi charmant qu'il pouvait l'être. Ainsi que Flore le désirait, l'invitation fut faite devant témoins, afin de ménager l'honneur de Maxence.

La réconciliation se fit entre Flore et son maître ; mais depuis cette journée, Jean-Jacques aperçut des nuances qui prouvaient un changement complet dans l'affection de la Rabouilleuse. Flore Brazier se plaignit pendant une quinzaine de jours, chez les fournisseurs, au marché, près des commères avec lesquelles elle bavardait, de la tyrannie de monsieur Rouget, qui s'avisait de prendre son soi-disant frère naturel chez lui. Mais personne ne fut la dupe de cette comédie, et Flore fut regardée comme une créature excessivement fine et retorse.

Le père Rouget se trouva très heureux de l'impatronisation de Max au logis, car il eut une personne qui fut aux petits soins pour lui, mais sans servilité, cependant. Gilet causait, politiquait et se promenait quelquefois avec le père Rouget. Dès que l'officier fut installé, Flore ne voulut plus être

cuisinière. La cuisine, dit-elle, lui gâtait les mains. Sur le désir du Grand-Maître de l'Ordre, la Cognette indiqua l'une de ses parentes, une vieille fille dont le maître, un curé, venait de mourir sans lui rien laisser, une excellente cuisinière qui serait dévouée à la vie à la mort à Flore et à Max. D'ailleurs, la Cognette promit à sa parente, au nom de ces deux puissances, une rente de trois cents livres après dix ans de bons et loyaux, discrets et probes services. Agée de soixante ans, la Védie était remarquable par une figure ravagée par la petite vérole et d'une laideur convenable. Après l'entrée en fonctions de la Védie, la Rabouilleuse devint madame Brazier. Elle porta des corsets, elle eut des robes en soie, en belles étoffes de laine et de coton selon les saisons! Elle eut des collerettes, des fichus fort chers, des bonnets brodés, des gorgerettes de dentelles, se chaussa de brodequins et se main-

tint dans une élégance et une richesse de mise qui la rajeunit. Elle fut comme un diamant brut, taillé, monté par le bijoutier pour valoir tout son prix. Elle voulait faire honneur à Max. A la fin de la première année, en 1817, elle fit venir de Bourges un cheval, dit anglais, pour le pauvre commandant ennuyé de se promener à pied. Max avait raccolé, dans les environs, un ancien lancier de la Garde impériale, un Polonais, nommé Kouski, tombé dans la misère, qui ne demanda pas mieux que d'entrer chez monsieur Rouget en qualité de domestique du commandant. Max fut l'idole de Kouski, surtout après le duel des trois royalistes. A compter de 1817, la maison du père Rouget fut donc composée de cinq personnes, dont trois maîtres, et la dépense s'éleva environ à huit mille francs par an.

Au moment où madame Bridau revenait

à Issoudun pour, selon l'expression de maître Desroches, sauver une succession si sérieusement compromise, le père Rouget était arrivé par degrés à un état quasi-végétatif. D'abord, dès l'impatronisation de Max, mademoiselle Brazier mit la table sur un pied épiscopal. Rouget, jeté dans la voie de la bonne chère, mangea toujours davantage, emporté par les excellents plats que faisait la Védie. Malgré cette exquise et abondante nourriture, il engraissa peu. De jour en jour, il s'affaissa comme un homme fatigué, par ses digestions peut-être, et ses yeux se cernèrent fortement. Mais si, pendant ses promenades, des bourgeois l'interrogeaient sur sa santé : — Jamais, disait-il, il ne s'était mieux porté. Comme il avait toujours passé pour être d'une intelligence excessivement bornée, on ne remarqua point la dépression constante de ses facultés. Son amour pour Flore était le seul

sentiment qui le faisait vivre, il n'existait que par elle. Sa faiblesse avec elle n'avait point alors de bornes : il obéissait à un regard, il guettait les mouvements de cette créature, comme un chien guette les moindres gestes de son maître. Enfin, selon l'expression de madame Hochon, à cinquante-sept ans, le père Rouget semblait être plus vieux que monsieur Hochon, alors octogénaire.

VI.

La charrette au bonhomme Fario.

Chacun imagine, avec raison, que l'appartement de Max était digne de ce charmant garçon. En effet, en six ans, le commandant avait, d'année en année, perfectionné le comfort, embelli les moindres détails de son logement, autant pour lui-même que pour Flore.

Mais ce n'était que le comfort d'Issoudun : des carreaux mis en couleur, des papiers de tenture assez élégants, des meubles en acajou, des glaces à bordures dorées, des rideaux en mousseline ornés de bandes rouges, un lit à couronne et à rideaux disposés comme les arrangent les tapissiers de province pour une riche mariée, et qui paraît alors le comble de la magnificence; mais qui se voit dans les vulgaires gravures de modes, et si commun, que les détaillants de Paris n'en veulent plus pour leurs noces. Il y avait, chose monstrueuse et qui fit causer dans Issoudun, des nattes de jonc dans l'escalier, sans doute pour assourdir le bruit des pas. Aussi, en rentrant au petit jour, Max n'avait-il éveillé personne. Rouget ne soupçonna jamais la complicité de son hôte dans les œuvres nocturnes des Chevaliers de la Désœuvrance.

Vers les huit heures, Flore, vêtue d'une robe de chambre en jolie étoffe de coton à

mille raies roses, coiffée d'un bonnet de dentelles, les pieds dans des pantouffles fourrées, ouvrit doucement la porte de la chambre de Max ; mais, en le voyant endormi, elle resta debout devant le lit.

— Il est rentré si tard, dit-elle, à trois heures et demie. Il faut avoir un fier tempérament pour résister à ces amusements-là. Est-il fort, cet amour d'homme?... Qu'auront-ils fait cette nuit?

— Tiens, te voilà, ma petite Flore, dit Max en s'éveillant à la manière des militaires accoutumés par les évènements de la guerre à trouver leurs idées au complet et leur sang-froid au réveil, quelque subit qu'il soit.

— Tu dors, je m'en vais...

— Non, reste, il y a des choses graves...

— Vous avez fait quelque sottise, cette nuit?...

— Ah ! ouitch !... Il s'agit de nous et de cette vieille bête. Ah! çà, tu ne m'avais jamais

parlé de sa famille... Eh! bien, elle arrive ici, la famille, sans doute pour nous tailler des croupières...

— Ah! je m'en vais le secouer, dit Flore.

— Mademoiselle Brazier, dit gravement Max, il s'agit de choses trop sérieuses pour y aller à l'étourdie. Envoie-moi mon café, je le prendrai dans mon lit, où je vais songer à la conduite que nous devons tenir... Reviens à neuf heures, nous causerons. En attendant, fais comme si tu ne savais rien.

Saisie par cette nouvelle, Flore laissa Max et alla lui préparer son café; mais, un quart-d'heure après, Baruch entra précipitamment, et dit au Grand-Maître : — Fario cherche sa brouette!...

En cinq minutes, Max fut habillé, descendit, et tout en ayant l'air de flâner, il gagna le bas de la Tour, où il vit un rassemblement assez considérable.

— Qu'est-ce? fit Max en perçant la foule et pénétrant jusqu'à l'Espagnol.

Fario, petit homme sec, était d'une laideur comparable à celle d'un grand d'Espagne. Des yeux de feu comme percés avec une vrille et très rapprochés du nez, l'eussent fait passer à Naples pour un jeteur de sorts. Ce petit homme paraissait doux parce qu'il était grave, calme, lent dans ses mouvements. Aussi le nommait-on le bonhomme Fario. Mais son teint couleur de pain d'épice, et sa douceur déguisaient aux ignorants et annonçaient à l'observateur le caractère à demi-mauritain d'un paysan de Grenade que rien n'avait encore fait sortir de son flegme et de sa paresse.

— Etes-vous sûr, lui dit Max après avoir écouté les doléances du marchand de grains, d'avoir amené votre voiture, car il n'y a, Dieu merci, pas de voleurs à Issoudun…

— Elle était là…

— Si le cheval est resté attelé, ne peut-il pas avoir emmené la voiture...

—Le voilà, mon cheval ! dit Fario en montrant sa bête harnachée à trente pas de là.

Max alla gravement à l'endroit où se trouvait le cheval afin de pouvoir, en levant les yeux, voir le pied de la Tour, car le rassemblement était au bas. Tout le monde suivit Max, et c'est ce que le drôle voulait.

— Quelqu'un a-t-il mis par distraction une voiture dans ses poches ? cria François.

— Allons, fouillez-vous ? dit Baruch.

Des éclats de rire partirent de tous côtés. Fario jura. Chez un Espagnol, des jurons annonçent le dernier degré de la colère.

— Est-elle légère ta voiture? dit Max.

— Légère ?... répondit Fario. Si ceux qui rient de moi l'avaient sur les pieds, leur cors ne leur feraient plus mal.

—Il faut cependant qu'elle le soit dia-

blement, répondit Max en montrant la Tour, car elle a volé sur la butte.

A ces mots, tous les yeux se levèrent, et il y eut en un instant comme une émeute au marché. Chacun se montrait cette voiture-fée. Toutes les langues étaient en mouvement.

— Le diable protège les aubergistes qui se damnent tous, dit le fils Goddet au marchand stupéfait, il a voulu t'apprendre à ne pas laisser traîner de charrettes dans les rues, au lieu de les remiser à l'auberge.

A cette apostrophe, des huées partirent de la foule, car Fario passait pour avare.

—Allons, mon brave homme, dit Max, il ne faut pas perdre courage. Nous allons monter à la Tour, pour savoir comment ta brouette est venue là. Nom d'un canon, nous te donnerons un coup de main. Viens-tu, Baruch? — Toi, dit-il, à François en lui parlant

dans l'oreille, fais ranger le monde et qu'il n'y ait personne au bas de la butte quand tu nous y verras.

Fario, Max, Baruch et trois autres Chevaliers montèrent à la Tour. Pendant cette ascension assez périlleuse, Max constatait avec Fario qu'il n'existait ni dégats, ni traces qui indiquassent le passage de la charrette. Aussi Fario croyait-il à quelque sortilège, il avait la tête perdue. Arrivés tous au sommet, en y examinant les choses, le fait parut sérieusement impossible.

— Comment que j'allons la descendre?... dit l'Espagnol dont les petits yeux noirs exprimaient pour la première fois l'épouvante, et dont la figure jaune et creuse, qui paraissait ne devoir jamais changer de couleur, pâlit.

— Comment, dit Max, mais cela ne me paraît pas difficile...

Et, profitant de la stupéfaction du mar-

chand, il mania de ses bras robustes la charrette par les deux brancards, de manière à la lancer ; puis, au moment où elle devait lui échapper, il cria d'une voix tonnante : — Gare là dessous!...

Mais il ne pouvait y avoir aucun inconvénient : le rassemblement, averti par Baruch et pris de curiosité, s'était retiré sur la place à la distance nécessaire pour voir ce qui se passerait sur la butte. La charrette se brisa de la manière la plus pittoresque en un nombre infini de morceaux.

— La voilà descendue, dit Baruch.

— Ah! brigands, ah! canailles, s'écria Fario, c'est peut-être vous autres qui l'avez montée ici...

Max, Baruch et leurs trois compagnons se mirent à rire des injures de l'Espagnol.

— On a voulu te rendre service, dit froidement Max, j'ai failli, en manœuvrant ta damnée charrette, être emporté avec elle, et voilà

comment tu nous remercies?... De quel pays es-tu donc?...

— Je suis d'un pays où l'on ne pardonne pas, répliqua Fario qui tremblait de rage. Ma charrette vous servira de cabriolet pour aller au diable!... à moins, dit-il en devenant doux comme un mouton, que vous ne vouliez me la remplacer par une neuve?

— Parlons de cela, dit Max en descendant.

Quand ils furent au bas de la Tour et en rejoignant les premiers groupes de rieurs, Max prit Fario par un bouton de sa veste et lui dit : — Oui, mon brave père Fario, je te ferai cadeau d'une magnifique charrette, si tu veux me donner deux cent cinquante francs; mais je ne garantis pas qu'elle sera, comme celle-ci, faite aux tours.

Cette dernière plaisanterie trouva Fario

froid comme s'il s'agissait de conclure un marché.

— Dame! répliqua-t-il, vous me donneriez de quoi me remplacer ma pauvre charrette, que vous n'auriez jamais mieux employé l'argent du père Rouget.

Max pâlit, il leva son redoutable poing sur Fario; mais Baruch, qui savait qu'un pareil coup ne frapperait pas seulement sur l'Espagnol, enleva Fario comme une plume et dit tout bas à Max : — Ne vas pas faire de bêtises!

Le commandant, rappelé à l'ordre, se mit à rire et répondit à Fario : —Si je t'ai, par mégarde, fracassé ta charrette, tu essayes de me calomnier, nous sommes quittes...

— *Pas core!* dit en murmurant Fario. Mais je suis bien aise de savoir ce que valait ma charrette!

— Ah! Max, tu trouves à qui parler? dit

un témoin de cette scène qui n'appartenait pas à l'Ordre de la Désœuvrance.

— Adieu, monsieur Gilet, je ne vous remercie pas encore de votre coup de main, fit le marchand de grains en enfourchant son cheval et disparaissant au milieu d'un hourra.

— On vous gardera le fer des cercles!... lui cria un charron venu pour contempler l'effet de cette chute.

Un des limons s'était planté droit comme un arbre. Max restait pâle et pensif, atteint au cœur par la phrase de l'Espagnol. On parla pendant cinq jours à Issoudun de la charrette à Fario. Elle était destinée à voyager, comme dit le fils Goddet, car elle fit le tour du Berry où l'on se raconta les plaisanteries de Max et de Baruch. Ainsi, ce qui fut le plus sensible à l'Espagnol, il était encore huit jours après l'événement, la fable de trois Départements, et le sujet de toutes

les disettes. Mais Max et la Rabouilleuse, à propos des terribles réponses du vindicatif Espagnol, furent aussi le sujet de mille commentaires qu'on se disait à l'oreille dans Issoudun, tout haut à Bourges, à Vatan, à Vierzon et à Châteauroux. Maxence Gilet connaissait assez le pays pour deviner combien ces propos devaient être envenimés.

—On ne pourra pas les empêcher de causer, pensait-il. Ah! j'ai fait là un mauvais coup.

— Hé ! bien, Max, lui dit François en lui prenant le bras, ils arrivent ce soir...

— Qui?...

— Les Bridau ! Ma grand'mère vient de recevoir une lettre de sa filleule.

— Ecoute, mon petit, lui dit Max à l'oreille, j'ai réfléchi profondément à cette affaire. Flore ni moi, nous ne devons pas paraître en vouloir aux Bridau. Si les héritiers quittent Issoudun, c'est vous autres les Hochon

qui devez les renvoyer. Examine bien ces Parisiens, et quand je les aurai toisés, demain chez la Cognette, nous verrons ce que nous pourrons leur faire et comment les mettre mal avec ton grand-père?...

— L'Espagnol a trouvé le défaut de la cuirasse à Max, dit Baruch à son cousin François en rentrant chez monsieur Hochon et regardant leur ami qui rentrait chez lui.

Pendant que Max faisait son coup, Flore, malgré les recommandations de son ami, n'avait pu contenir sa colère. Sans savoir si elle servait ou dérangeait les plans de son ami, elle éclatait contre le pauvre célibataire. Quand Jean-Jacques encourait la colère de sa bonne, on lui supprimait tout d'un coup les soins et les chatteries vulgaires qui faisaient sa joie. Enfin, Flore mettait son maître en pénitence. Ainsi, plus de ces petits mots d'affection dont elle ornait la conversation avec

des tonalités différentes et des regards plus ou moins tendres : — mon petit chat, — mon gros bichon, — mon bibi, — mon chou, — mon rat, etc.. Un *vous*, sec et froid, ironiquement respectueux, entrait alors dans le cœur du malheureux garçon comme une lame de couteau. Ce *vous* servait de déclaration de guerre. Puis, au lieu d'assister au lever du bon homme, de lui donner ses affaires, de prévoir ses désirs, de le regarder avec cette espèce d'admiration que toutes les femmes savent exprimer, et qui plus elle est grossière, plus elle charme, en lui disant : — Vous êtes frais comme une rose! — Allons, vous vous portez à merveille. — Que tu es beau, vieux Jean. Enfin au lieu de le régaler pendant son lever, des drôleries et des gaudrioles qui l'amusaient, Flore le laissait s'habiller tout seul. S'il appelait la Rabouilleuse, elle répondait du bas de l'escalier : —Eh! je ne puis pas tout faire à la fois, veiller

à votre déjeûner, et vous servir dans votre chambre. N'êtes-vous pas assez grand garçon pour vous habiller tout seul.

—Mon Dieu! que lui ai-je fait? se demanda le vieillard en recevant une de ces rebuffades au moment où il demanda de l'eau pour se faire la barbe.

— Védie, montez de l'eau chaude à monsieur, cria Flore.

— Védie?... fit le bonhomme hébêté par l'appréhension de la colère qui pesait sur lui, Védie, qu'a donc madame ce matin?

Flore Brazier se faisait appeler madame par son maître, par Védie, par Kouski et par Max.

— Elle aurait, à ce qu'il paraît, appris quelque chose de vous qui ne serait pas beau, répondit Védie en prenant un air profondément affecté. Vous avez tort, monsieur. Tenez, je ne suis qu'une pauvre servante, et vous pouvez me dire que je n'ai

que faire de fourrer le nez dans vos affaires ; mais vous chercheriez parmi toutes les femmes de la terre, comme ce roi de l'Ecriture Sainte, vous ne trouveriez pas la pareille à madame. Vous devriez baiser la marque de ses pas par où elle passe... Dame ! si vous lui donnez du chagrin, c'est vous percer le cœur à vous-même ! Enfin elle en avait les larmes aux yeux.

Védie laissa le pauvre homme atterré, il tomba sur un fauteuil, regarda dans l'espace comme un fou mélancolique, et oublia de faire sa barbe. Ces alternatives de tendresse et de froideur opéraient sur cet être faible, qui ne vivait que par la fibre amoureuse, les effets morbides produits sur le corps par le passage subit d'une chaleur tropicale à un froid polaire. C'était autant de pleurésies morales qui l'usaient comme autant de maladies. Flore, seule au monde, pouvait agir ainsi sur lui; car, uniquement pour elle, il était aussi bon qu'il était niais.

— Hé! bien, vous n'avez pas fait votre barbe? dit-elle en se montrant sur la porte.

Elle causa le plus violent sursaut au père Rouget qui, de pâle et défait, devint rouge pour un moment, sans oser se plaindre de cet assaut.

— Votre déjeûner vous attend! Mais vous pouvez bien descendre en robe de chambre et en pantoufles, allez!... Vous déjeûnerez seul.

Et, sans attendre de réponse, elle disparut. Laisser le bonhomme déjeûner seul, était celle de ses pénitences qui lui causait le plus de chagrin : il aimait à causer en mangeant. En arrivant au bas de l'escalier, Rouget fut pris par une quinte, car l'émotion avait réveillé son catharre.

— Tousse! tousse! dit Flore dans la cuisine. Pardè, il est assez fort. S'il tousse jamais son âme, celui-là! ce ne sera qu'après nous...

Telles étaient les aménités que lui adressait la Rabouilleuse en ses moments de colère. Le pauvre homme s'assit dans une pro-

fonde tristesse, au milieu de la salle, au coin de la table, et regarda ses vieux meubles, ses vieux tableaux, d'un air désolé.

— Vous auriez bien pu mettre une cravatte, dit Flore en entrant. Croyez-vous que c'est agréable à voir un cou comme le vôtre, il est plus rouge, plus ridé que celui d'un dindon ?

— Mais que vous ai-je fait? demanda-t-il en levant ses gros yeux vert-clair, pleins de larmes, vers Flore en affrontant sa mine froide.

— Ce que vous avez fait?... dit-elle. Vous ne le savez pas! En voilà un hypocrite?... Votre sœur Agathe, qui est votre sœur comme je suis celle de la Tour d'Issoudun, à entendre votre père, et qui ne vous est de rien du tout, arrive de Paris avec son fils, ce méchant peintre de deux sous, et viennent vous voir...

— Ma sœur et mes neveux viennent à Issoudun?... dit-il tout stupéfait.

— Oui, jouez l'étonné, pour me faire croire que vous ne leur avez pas écrit de venir! Ste malice cousue de fil blanc. Soyez tranquille, nous ne troublerons point vos Parisiens, car, n'avant qu'ils n'aient mis les pieds ici, les nôtres n'y feront plus de poussière. Max et moi nous serons partis pour ne jamais revenir! Quant à votre testament, je le déchirerai en quatre morceaux à votre nez et à votre barbe, entendez-vous... Vous laisserez votre bien à votre famille, puisque nous ne sommes pas votre famille. Après, vous verrez si vous serez aimé pour vous-même par des gens qui ne vous ont pas vu depuis trente ans, qui ne vous ont même jamais vu! C'est pas votre sœur qui me remplacera! Une dévote à trente-six carats.[1]

— N'est-ce que cela, ma petite Flore, dit le vieillard, je ne recevrai ni ma sœur, ni mes neveux... Je te jure que voilà la première nouvelle que j'ai de leur arrivée, et

c'est un coup de madame Hochon, la vieille dévote...

Max, qui put entendre la réponse du père Rouget, se montra tout-à-coup en disant d'un ton de maître : — Qu'y a-t-il ?...

— Mon bon Max, reprit le vieillard heureux d'acheter la protection du soldat, qui par une convention faite avec Flore prenait toujours le parti de Rouget, je jure par ce qu'il y a de plus sacré, que je viens d'apprendre la nouvelle. Je n'ai jamais écrit à ma sœur : mon père m'a fait promettre de ne lui rien laisser de mon bien, de le donner plutôt à l'église... Enfin, je ne recevrai ni ma sœur Agathe, ni ses fils...

— Votre père avait tort, mon cher Jean-Jacques, et madame a bien plus tort encore, répondit Max. Votre père avait ses raisons, il est mort, sa haine doit mourir avec lui.. Votre sœur est votre sœur, vos neveux sont vos neveux. Vous vous devez à vous-même

de les bien accueillir et à nous aussi. Que dirait-on dans Issoudun ?... S..... tonnerre, j'en ai assez sur le dos, il ne manquerait plus que de m'entendre dire que nous vous séquestrons, que vous n'êtes pas libre, que nous vous avons animés contre vos héritiers, que nous captons votre succession... Que le diable m'emporte ! si je ne déserte pas le camp, à la seconde calomnie. Et c'est assez d'une! Déjeûnons?

Flore, redevenue douce comme une hermine, aida la Védie à mettre le couvert. Le père Rouget, plein d'admiration pour Max, le pritpar les mains, l'emmena dans l'embrasure d'une des croisées et là lui dit à voix basse : — Ah ! Max, j'aurais un fils, je ne l'aimerais pas autant que je t'aime. Et Flore avait raison : à vous deux, vous êtes ma famille... Tu as de l'honneur, Max, et tout ce que tu viens de dire est bien pensé.

— Vous devez fêter votre sœur et votre neveu, mais ne rien changer à vos dispositions. Vous satisferez ainsi votre père et le monde...

— Eh! bien, mes amours, s'écria Flore d'un ton gai, le salmis va se refroidir. Tiens, mon vieux rat, voilà une aile, dit-elle en souriant à Jean Jacques-Rouget.

A ce mot, la figure chevaline du bonhomme perdit ses teintes cadavéreuses, il eut sur ses lèvres pendantes, un sourire de thériaki; mais la toux le reprit, car le bonheur de rentrer en grâce lui donnait une émotion aussi violente que celle d'être en pénitence. Flore se leva, saisit le petit châle de cachemire qu'elle avait sur les épaules, le mit en cravate au cou du vieillard et lui dit: —C'est bête de se faire du mal comme ça, pour des riens. Tenez, vieil imbécille! ça vous fera du bien, c'était sur mon cœur...

— Quelle bonne créature, dit Rouget à Max pendant que Flore alla chercher un bonnet de velours noir pour en couvrir la tête presque chauve du célibataire.

— Aussi bonne que belle, répondit Max, mais elle est vive, comme tous ceux qui ont le cœur sur la main.

Peut-être blamera-t-on la crudité de cette peinture, et trouvera-t-on les éclats du caractère de la Rabouilleuse empreints de ce vrai qui doit être laissé dans l'ombre par l'artiste? Hé! bien, cette scène, cent fois recommencée avec d'épouvantables variantes, est, dans sa forme grossière et dans son horrible véracité, le type de celle que jouent toutes les femmes, à quelque bâton de l'échelle sociale qu'elles soient perchées, quand un intérêt quelconque les a diverties de leur ligne d'obéissance et qu'elles ont saisi le pouvoir. Comme chez les grands politiques, à leurs yeux la fin légitime tous les moyens. Entre

Flore Brazier et la duchesse, entre la duchesse et la plus riche bourgeoise, entre la bourgeoise et la femme la plus splendidement entretenue, il n'y a de différences que celles dûes à l'éducation qu'elles ont reçue et aux milieux où elles vivent. Les bouderies de la grande dame remplacent les violences de la Rabouilleuse. A tout étage, les amères plaisanteries, des moqueries spirituelles, un froid dédain obtiennent les mêmes résultats que les propos populaciers de cette madame Everard d'Issoudun.

Max se mit à raconter si drôlement l'histoire de Fario, qu'il fit rire le bonhomme. Védie et Kouski, venus pour entendre ce récit, éclatèrent dans le couloir. Quant à Flore, elle fut prise du fou-rire. Après le déjeûner, pendant que Jean-Jacques lisait les journaux, car on s'était abonné au Constitutionnel et à la Pandore, Max emmena Flore chez lui.

— Es-tu sûre que, depuis qu'il t'a instituée son héritière, il n'a pas fait quelqu'autre testament ?

— Il n'a pas de quoi écrire, répondit-elle.

— Il a pu en dicter un à quelque notaire, fit Max. S'il ne l'a pas fait, il faut prévoir ce cas-là. Donc, accueillons à merveille les Bridau, mais tâchons de réaliser, et promptement, tous les placements hypothécaires. Nos notaires ne demanderont pas mieux que de faire des transports : ils y trouvent à boire et à manger. Les rentes montent tous les jours, on va conquérir l'Espagne, et délivrer Ferdinand VII de ses Cortès, ainsi, l'année prochaine, les rentes dépasseront peut-être le pair. C'est donc une bonne affaire que de mettre les sept cent cinquante mille francs du bon homme sur le grand livre à 89 !... Seulement essaye de les faire mettre en ton nom. Ce sera toujours cela de sauvé !

— Une fameuse idée, dit Flore.

—Et, comme on aura cinquante mille francs de rentes, pour huit cent quatre-vingt-dix mille francs, il faudrait lui faire emprunter cent quarante mille francs pour deux ans, à rendre par moitié. En deux ans, nous toucherons cent mille francs de Paris, et quatre-vingt-dix ici, nous ne risquons donc rien.

— Sans toi, mon beau Max, que serions-nous devenus? dit-elle.

— Oh! demain soir chez la Cognette, après avoir vu les Parisiens, je trouverai les moyens de les faire congédier par les Hochon, eux-mêmes.

— As-tu de l'esprit, mon ange? Tiens, tu es un amour d'homme.

VII.

Les cinq Hochon.

La place Saint-Jean est située au milieu d'une rue appelée Grande Narette dans sa partie supérieure, et Petite Narette dans l'inférieure. En Berry, le mot Narette exprime la même situation de terrain que le mot gênois

salita, c'est-à-dire une rue en pente roide. La Narette est très rapide de la place Saint-Jean à la porte Vilatte. La maison du vieux monsieur Hochon est en face de celle où demeurait Jean-Jacques Rouget. Souvent, on voyait par celle des fenêtres de la salle où se tenait madame Hochon, ce qui se passait chez le père Rouget, *et vice versà*, quand les rideaux étaient tirés ou que les portes restaient ouvertes. La maison de monsieur Hochon ressemble tant à celle de Rouget, que ces deux édifices furent sans doute bâtis par le même architecte. Hochon, jadis Receveur des Tailles à Selles en Berry, né d'ailleurs à Issoudun, était revenu s'y marier avec la sœur du Subdélégué, le galant Lousteau, en échangeant sa place de Selles contre la recette d'Issoudun. Déjà retiré des affaires en 1786, il évita les orages de la Révolution, aux principes de laquelle il adhéra d'ailleurs pleinement,

comme tous les *honnêtes gens* qui hurlent avec les vainqueurs... Monsieur Hochon ne volait pas sa réputation de grand avare. Mais ne serait-ce pas s'exposer à des redites que de le peindre. Un des traits d'avarice qui le rendirent célèbre, suffira sans doute pour vous expliquer monsieur Hochon tout entier.

Lors du mariage de sa fille, alors morte, et qui épousait un Borniche, il fallut donner à dîner à la famille Borniche. Le prétendu qui devait hériter d'une grande fortune, mourut de chagrin d'avoir fait de mauvaises affaires, et surtout du refus de ses père et mère qui ne voulurent pas l'aider. Ces vieux Borniche vivaient encore en ce moment, heureux d'avoir vu monsieur Hochon se chargeant de la tutelle, à cause de la dot de sa fille qu'il se fit fort de sauver. Le jour de la signature du contrat, les grands parents des deux familles étaient réunis dans la salle, les Ho-

chon d'un côté, les Borniche de l'autre, tous endimanchés. Au milieu de la lecture du contrat que faisait gravement le jeune notaire Héron, la cuisinière entre et demande à monsieur Hochon de la ficelle pour ficeler un dinde, partie essentielle du repas. L'ancien Receveur des Tailles tire du fond de la poche de sa redingote un bout de ficelle qui sans doute avait déjà servi à quelque paquet, il le donne; mais avant que la servante ait atteint la porte, il lui cria : — Gritte, tu me le rendras !...

Gritte est en Berry l'abréviation usitée de Marguerite.

Vous comprenez dès lors et monsieur Hochon et la plaisanterie faite par la ville sur cette famille composée du père, de la mère et de trois enfants : les cinq Hochon !

D'année en année, le vieil Hochon était devenu plus vétilleux, plus soigneux, et il avait en ce moment quatre-vingt-cinq ans! Il appar-

tenait à ce genre d'hommes qui se baissent au milieu d'une rue, par une conversation animée, qui ramassent une épingle en disant : — Voilà la journée d'une femme ! et qui piquent l'épingle au parement de leur manche. Il se plaignait très bien de la mauvaise fabrication des draps modernes en faisant observer que sa redingote ne lui avait duré que dix ans. Grand, sec, maigre, à teint jaune, parlant peu, lisant peu, ne se fatiguant point, observateur des formes comme un Oriental, il maintenait au logis un régime d'une grande sobriété, mesurant le boire et le manger à sa famille, d'ailleurs assez nombreuse, et composée de sa femme, née Lousteau, de son petit-fils Baruch et de sa sœur Adolphine, héritiers des vieux Borniche, enfin de son autre petit-fils François Hochon.

Hochon, son fils aîné, pris en 1813 par cette réquisition d'enfants de famille échappés

à la conscription et appelée *les gardes d'honneur*, avait péri au combat d'Hanau. Cet héritier présomptif avait épousé de très bonne heure une femme riche, afin de ne pas être repris par une conscription quelconque; mais alors il mangea toute sa fortune en prévoyant sa fin. Sa femme, qui suivit de loin l'armée française, mourut à Strasbourg en 1814, y laissant des dettes que le vieil Hochon ne paya point.

On pouvait donc toujours dire les cinq Hochon, puisque cette maison se composait encore de trois petits enfants et des deux grands parents. Aussi la plaisanterie durait-elle toujours, car aucune plaisanterie ne vieillit en province. Gritte, alors âgée de soixante ans, suffisait à tout.

La maison, quoique vaste, avait peu de mobilier. Néanmoins on pouvait très bien loger Joseph et madame Bridau dans deux chambres au deuxième étage. Le vieil Hochon se

repentit alors d'y avoir conservé deux lits accompagnés chacun d'un vieux fauteuil en bois naturel et garnis en tapisserie, d'une table en noyer sur laquelle figurait un pot à eau du genre dit Gueulard dans sa cuvette bordée de bleu. Le vieillard mettait sa récolte de pommes et de poires d'hiver, de nèfles et de coings, sur de la paille dans ces deux chambres où dansaient les rats et les souris ; aussi exhalaient-elles une odeur de fruit ! Madame Hochon y fit tout nettoyer. Le papier décollé par places fut recollé au moyen de pains à cacheter. Elle orna les fenêtres de petits rideaux qu'elle tailla dans de vieux *fourreaux* de mousseline à elle. Puis, sur le refus de son mari d'acheter de petits tapis en lisière, elle donna *sa descente de lit* à sa petite Agathe, en disant de cette mère de quarante-sept ans sonnés : pauvre petite ! Madame Hochon emprunta deux tables de nuit aux Borniche, et loua très au-

dacieusement chez un fripier, le voisin de la Cognette, deux vieilles commodes à poignées de cuivre. Elle conservait deux paires de flambeaux en bois précieux, tournés par son propre père qui avait la manie du *tour*. De 1770 à 1780, ce fut un ton chez les gens riches d'apprendre un métier, et monsieur Lousteau le père, ancien premier Commis des Aides fut tourneur, comme Louis XVI fut serrurier. Ces flambeaux avaient pour garnitures des cercles en racines de rosier, de pêcher, d'abricotier. Madame Hochon risqua ces précieuses reliques !..... Ces préparatifs et ce sacrifice redoublèrent la gravité de monsieur Hochon qui ne croyait pas encore à l'arrivée des Bridau.

Le matin même de cette journée illustrée par le tour fait à Fario, madame Hochon, dit après le déjeûner à son mari : — J'espère, Hochon, que vous recevrez comme il faut madame Bridau, ma filleule. Puis, après

s'être assurée que ses petits-enfants étaient partis, elle ajouta : — Je suis maîtresse de mon bien, ne me contraignez pas à dédommager Agathe dans mon testament de quelque mauvais accueil.

— Croyez-vous, madame, répondit Hochon d'une voix douce, qu'à mon âge, je ne connaisse pas la civilité puérile et honnête...

— Vous savez bien ce que je veux dire, vieux sournois. Soyez aimable pour nos hôtes, et souvenez-vous combien j'aime Agathe....

— Vous aimiez aussi Maxence Gilet, qui va dévorer une succession due à votre chère Agathe!... Ah! vous avez réchauffé là un serpent dans votre sein; mais après tout, l'argent des Rouget devait appartenir à un Lousteau quelconque.

Après cette allusion à la naissance présumée d'Agathe et de Max, Hochon voulut

sortir ; mais la vieille madame Hochon, femme encore droite et sèche, coiffée d'un bonnet rond à coques et poudrée, ayant une jupe de taffetas gorge de pigeon, à manches justes, et les pieds dans des mules, posa sa tabatière sur sa petite table, et dit : — En vérité, comment un homme d'esprit comme vous, monsieur Hochon, peut-il répéter des niaiseries qui malheureusement ont coûté le repos à ma pauvre amie et la fortune de son père à ma pauvre filleule ? Max Gilet n'est pas le fils de mon frère à qui j'ai bien conseillé dans le temps d'épargner ses écus. Enfin vous savez aussi bien que moi que madame Rouget était la vertu même...

— Et la fille est digne de la mère, car elle me paraît bien bête. Après avoir perdu toute sa fortune, elle a si bien élevé ses enfants, qu'en voilà un en prison, sous le coup

d'un procès criminel à la Cour des Pairs, pour le fait d'une conspiration à la Berton. Quant à l'autre, il est dans une situation pire, il est peintre !... Si vos protégés restent ici jusqu'à ce qu'ils aient dépétré cet imbécile de Rouget des griffes de la Rabouilleuse et de Gilet, nous mangerons plus d'un minot de sel avec eux.

— Assez, monsieur Hochon, souhaitez qu'ils en tirent pied ou aile...

Monsieur Hochon prit son chapeau, sa canne à pomme d'ivoire, et sortit pétrifié par cette terrible phrase, car il ne croyait pas à tant de résolution chez sa femme. Madame Hochon, elle, prit son livre de prières pour lire l'Ordinaire de la Messe, car son grand âge l'empêchait d'aller tous les jours à l'église : elle avait de la peine à s'y rendre les dimanches et les jours fériés. Depuis qu'elle avait reçu la réponse d'Agathe, elle ajou-

tait à ses prières habituelles une prière pour supplier Dieu de dessiller les yeux à Jean-Jacques Rouget, de bénir Agathe et de faire réussir l'entreprise à laquelle elle l'avait poussée. En se cachant de ses deux petits enfants à qui elle reprochait d'être *des parpaillots*, elle avait prié le curé de dire pour ce succès, des messes pendant une neuvaine accomplie par sa petite-fille Adolphine Borniche, qui disait les prières par procuration. Adolphine, alors âgée de dix-huit ans, et qui, depuis sept ans, travaillait aux côtés de sa grand'mère dans cette froide maison à mœurs méthodiques et monotones, fit d'autant plus volontiers la neuvaine qu'elle souhaitait inspirer quelque sentiment à Joseph Bridau, cet artiste incompris par monsieur Hochon, et auquel elle prenait le plus vif intérêt à cause des monstruosités que son grand-père prêtait à ce jeune Parisien. Les vieillards,

les gens sages, la tête de la ville, les pères de famille approuvaient d'ailleurs la conduite de madame Hochon ; et leurs vœux en faveur de sa filleule et de ses enfants, étaient d'accord avec le mépris secret que leur inspirait depuis longtemps la conduite de Maxence Gilet. Ainsi la nouvelle de l'arrivée de la sœur et du neveu du père Rouget produisit deux partis dans Issoudun : celui de la haute et vieille bourgeoisie qui devait se contenter de faire des vœux et de regarder les événements sans y aider ; celui des Chevaliers de la Désœuvrance et des partisans de Max qui malheureusement étaient capables de commettre bien des malices à l'encontre des Parisiens.

Ce jour-là donc, Agathe et Joseph débarquèrent sur la place Misère, au bureau des Messageries, à trois heures. Quoique fatiguée, madame Bridau se sentit rajeunie à l'aspect de son pays natal où elle reprenait

p

à chaque pas ses souvenirs et ses impressions de jeunesse. Dans les conditions où se trouvait alors la ville d'Issoudun, l'arrivée des Parisiens fut sue dans toute la ville à la fois, en dix minutes. Madame Hochon alla sur le pas de sa porte pour recevoir sa filleule et l'embrassa comme si c'eût été sa fille. Après avoir parcouru pendant soixante-douze ans une carrière à la fois vide et monotone où, en se retournant, elle comptait les cercueils de ses trois enfants, morts tous malheureux, elle s'était fait une sorte de maternité factice pour une jeune personne qu'elle avait eue, selon son expression, dans ses poches pendant seize ans. Dans les ténèbres de la province, elle avait caressé cette vieille amitié, cette enfance et ses souvenirs, comme si Agathe eût été présente. Aussi s'était-elle passionnée pour les intérêts des Bridau. Agathe fut menée en triomphe dans la salle où le digne

monsieur Hochon resta froid comme un four miné.

— Voilà monsieur Hochon, comment le trouves-tu ? dit la marraine à sa filleule.

— Mais absolument comme quand je l'ai quitté, dit la Parisienne.

— Ah ! l'on voit que vous venez de Paris, vous êtes complimenteuse, fit le vieillard.

Les présentations eurent lieu, celle du petit Baruch Borniche, grand jeune homme de vingt-deux ans, celle du petit François Hochon âgé de vingt-quatre ans, et celle de la petite Adolphine qui rougissait, ne savait que faire de ses bras et surtout de ses yeux, car elle ne voulait pas avoir l'air de regarder Joseph Bridau curieusement observé par les deux jeunes gens et par le vieux Hochon, mais à des points de vue différents. L'avare se disait : — Il sort de l'hôpital, il doit avoir faim comme un convalescent. Les deux jeunes gens se disaient : — Quel

brigand, quelle tête! il nous donnera du fil à retordre.

— Voilà mon fils le peintre, mon bon Joseph! dit enfin Agathe en montrant l'artiste.

Il y eut dans l'accent du mot *bon* un effort où se révélait tout le cœur d'Agathe qui pensait à la prison du Luxembourg.

— Il a l'air malade, s'écria madame Hochon, il ne te ressemble pas...

— Non, madame, reprit Joseph avec la brutale naïveté de l'artiste, je ressemble à mon père, et en laid, encore!

Madame Hochon serra la main d'Agathe qu'elle tenait et lui jeta un regard. Ce geste, ce regard voulaient dire : — Ah! je conçois bien, mon enfant, que tu lui préfères ce mauvais sujet de Philippe.

— Je n'ai jamais vu votre père, mon cher enfant, répondit à haute voix madame Hochon, il vous suffit d'être le fils de votre mère pour que je vous aime. D'ailleurs vous

avez du talent, à ce que m'écrivait feu madame Descoings, la seule de la maison qui me donnât de vos nouvelles, dans les derniers temps.

— Du talent! fit l'artiste, pas encore, mais avec le temps et la patience, peut-être pourrai-je gagner à la fois, gloire et fortune.

— En peignant?... dit monsieur Hochon avec une profonde ironie.

—Allons, Adolphine, dit madame Hochon, va voir au dîner.

— Ma mère, dit Joseph, je vais faire placer nos malles qui arrivent.

— Hochon, montre les chambres à monsieur Bridau, dit la grand'mère à François.

Comme le dîner se servait à quatre heures et qu'il était trois heures et demie, Baruch alla dans la ville y donner des nouvelles de la famille Bridau, peindre la toilette d'Agathe, et surtout Joseph dont la figure ravagée, maladive, et si caractéri-

sée ressemblait au portrait idéal que l'on se fait d'un brigand. Dans tous les ménages, ce jour-là, Joseph défraya la conversation.

— Il paraît que la sœur du père Rouget a eu pendant sa grossesse un regard de quelque singe, disait-on, son fils ressemble à un macaque. — Il a une figure de brigand, et des yeux de basilic. — On dit qu'il est curieux à voir, effrayant. — Tous les artistes à Paris sont comme cela. — Ils sont méchants comme des ânes rouges, et malicieux comme des singes. — C'est même dans leur état. — Je viens de voir monsieur Beaussier qui dit qu'il ne voudrait pas le rencontrer la nuit au coin d'un bois, il l'a vu à la diligence. — Il a dans la figure, des salières comme un cheval et il fait des gestes de fou. — Ce garçon-là paraît être capable de tout, c'est lui qui peut-être est cause que son frère, qui était un grand bel homme, a mal tourné. — La pauvre madame Bridau n'a pas l'air d'être heureuse avec lui.

Si nous profitions de ce qu'il est ici pour *faire tirer* nos portraits ?

Il résulta de ces opinions semées comme par le vent dans la ville, une excessive curiosité. Tous ceux qui avaient le droit d'aller voir les Hochon, se promirent de leur faire visite le soir même pour examiner les Parisiens. L'arrivée de ces deux personnages équivalait dans une ville stagnante comme Issoudun à la solive tombée au milieu des grenouilles.

Après avoir mis les effets de sa mère et les siens dans les deux chambres en mansarde et les avoir examinées, Joseph observa cette maison silencieuse où les murs, l'escalier, les boiseries étaient sans ornement et distillaient le froid, où il n'y avait en tout que le strict nécessaire. Il fut alors saisi de cette brusque transition du poétique Paris à la muette et sèche province. Mais quand, en descendant, il aperçut monsieur Hochon cou-

pant lui-même pour chacun des tranches de pain, il comprit pour la première fois de sa vie, Harpagon de Molière.

— Nous aurions mieux fait d'aller à l'auberge, se dit-il en lui-même.

L'aspect du dîner confirma ses appréhensions. Après une soupe dont le bouillon clair annonçait qu'on tenait plus à la quantité qu'à la qualité, on servit un bouilli triomphalement entouré de persil. Les légumes, mis dans un plat, comptaient dans l'ordonnance du repas. Ce bouilli trônait au milieu de la table, accompagné de trois autres plats : des œufs durs sur de l'oseille placés en face des légumes; puis une salade tout accommodée à l'huile de noix en face de petits pots de crême où la vanille était remplacée par de l'avoine brûlée, et qui ressemble à la vanille comme le café de chicorée ressemble au Moka. Du beurre et des radis dans deux plateaux aux deux extrémités, des radis noirs et des corni-

chons complétaient ce service qui eut l'approbation de madame Hochon. La bonne vieille fit un signe de tête en femme heureuse de voir que son mari, pour le premier jour du moins, avait bien fait les choses. Le vieillard répondit par une œillade et un geste facile à traduire : — Voilà les folies que vous me faites faire!..

Immédiatement après avoir été comme disséqué en tranches semblables à des semelles d'escarpins, le bouilli fut remplacé par trois pigeons. Le vin du crû fut du vin de 1811. Par un conseil de sa grand'mère, Adolphine avait orné de deux bouquets les bouts de la table.

— A la guerre comme à la guerre, pensa l'artiste.

Et il se mit à manger en homme qui avait déjeûné à Vierzon à six heures du matin, d'une exécrable tasse de café. Quand Joseph eut avalé son pain et qu'il en redemanda,

monsieur Hochon se leva, prit une clé dans le fond de la poche de sa redingote, ouvrit une armoire derrière lui, brandit le chanteau d'un pain de douze livres, en coupa cérémonieusement une autre rouelle, la fendit en deux, la posa sur une assiette et passa l'assiette à travers la table, au jeune peintre avec le silence et le sang-froid d'un vieux soldat qui se dit au commencement d'une bataille : — Allons, aujourd'hui, je puis être tué. Joseph prit la moitié de cette rouelle et comprit qu'il ne devait plus redemander de pain. Aucun membre de la famille ne s'étonna de cette scène, si monstrueuse pour Joseph. La conversation allait son train. Agathe apprit que la maison où elle était née, la maison de son père avant qu'il eut hérité de celle des Descoings, avait été achetée par les Borniche, elle voulait la revoir.

— Sans doute, lui dit sa marraine, les Borniche viendront ce soir, nous aurons

toute la ville qui voudra vous voir, dit-elle à Joseph.

La servante apporta pour dessert le fameux fromage mou de la Touraine et du Berry, fait avec du lait de chèvre, puis des noix et des biscuits inamovibles.

— Allons donc, Gritte, du fruit? dit madame Hochon.

— Mais madame, n'y en a plus de pourri, répondit Gritte avec naïveté.

Joseph partit d'un éclat de rire comme s'il était dans son atelier avec des camarades, car il comprit tout-à-coup que la précaution de commencer par les fruits attaqués était dégénérée en habitude.

— Bah! nous les mangerons tout de même, répondit-il avec l'entrain de gaîté d'un homme qui prend son parti.

— Mais vas donc, monsieur Hochon? s'écria la vieille dame.

Monsieur Hochon, très scandalisé du mot

de l'artiste, rapporta des pêches de vigne, des poires et des prunes de Sainte-Catherine.

— Adolphine, va nous cueillir du raisin, dit madame Hochon à sa petite-fille.

Joseph regarda les deux jeunes gens d'un air qui disait : — Est-ce à ce régime-là que vous devez vos figures prospères ?... Baruch comprit ce coup-d'œil incisif et se prit à sourire, car son cousin Hochon et lui s'étaient montrés discrets. La vie au logis était assez indifférente à des gens qui soupaient trois fois par semaine chez la Cognette. D'ailleurs avant le dîner, Baruch avait reçu l'avis que le Grand-Maître convoquait l'Ordre au complet à minuit pour le traiter avec magnificence en demandant un coup de main. Ce repas de bien-venue offert à ses hôtes par le vieil Hochon, explique combien les festoyements nocturnes

chez la Cognette, étaient nécessaires à l'alimentation de ces deux grands garçons bien endentés qui n'en manquaient pas un.

— Nous prendrons la liqueur au salon, dit madame Hochon en se levant et demandant par un geste le bras de Joseph. En sortant la première, elle put dire au peintre : — Eh! bien, mon pauvre garçon, ce dîner ne te donnera pas d'indigestion; mais j'ai eu bien de la peine à te l'obtenir. Tu feras carême ici, tu ne mangeras que ce qu'il faut pour vivre, et voilà tout. Ainsi prends la table en patience...

La bonhomie de cette excellente vieille qui se faisait ainsi son procès à elle-même, plut à l'artiste.

— J'aurai vécu cinquante ans avec cet homme-là, sans avoir entendu vingt écus *ballant* dans ma bourse! Oh! s'il ne s'agissait pas de vous sauver une fortune, je ne vous aurais jamais attirés, ta mère et toi, dans ma prison.

— Mais comment vivez-vous encore? dit naïvement e peintre avec sa gaîté.

— Ah ! voilà, reprit-elle. Je prie!...

Joseph eut un léger frisson en entendant ce mot qui lui grandissait tellement cette vieille femme qu'il se recula de trois pas pour contempler sa figure, il la trouva radieuse, empreinte d'une sérénité si tendre qu'il lui dit : — Je ferai votre portrait!...

— Non, non, dit-elle, je me suis trop ennuyée sur la terre pour vouloir encore y rester en peinture!

En disant gaîment cette triste parole, elle tirait d'une armoire une fiole contenant du cassis, une liqueur de ménage faite par elle. Cette digne vieille avait eu la recette de ces si célèbres religieuses auxquelles on doit le gâteau d'Issoudun, l'une des plus grandes créations de la confiturerie française, et qu'aucun chef d'office, cuisinier, patissier et confiturier n'a pu contrefaire. M. de Rivière,

ambassadeur à Constantinople, en demandait tous les ans d'énormes quantités pour le sérail de Mahmoud. Adolphine tenait une assiette de laque pleine de ces vieux petits verres à pans gravés et dont le bord est doré ; puis, à mesure que sa grand'mère en remplissait un de cassis, elle allait l'offrir.

— A la ronde, mon père en aura ! s'écria gaîment Agathe à qui cette immuable cérémonie rappela sa jeunesse.

— Hochon va tout-à-l'heure à sa Société lire les journaux, nous aurons un petit moment à nous, lui dit tout bas la vieille dame.

En effet, dix minutes après, les trois femmes et Joseph se trouvèrent seuls dans ce salon dont le parquet n'était jamais frotté, mais seulement balayé, dont les tapisseries encadrées dans des cadres de chêne à gorges et à moulures, dont tout le mobilier simple et presque sombre apparut

à madame Bridau dans l'état où elle l'avait laissé. La Monarchie, la Révolution, l'Empire, la Restauration, qui n'avaient rien respecté, ne se soupçonnaient pas dans cette salle.

— Ah ! ma marraine, ma vie a été cruellement agitée en comparaison de la vôtre, s'écria madame Bridau surprise de retrouver jusqu'à un serin, qu'elle avait connu vivant, empaillé sur la cheminée entre la vieille pendule, les vieux bras de cuivre et des flambeaux d'argent.

— Ah ! mon enfant, répondit la vieille femme, les orages sont dans le cœur. Plus nécessaire et grande fut la résignation, plus nous avons eu de luttes avec nous-mêmes. Ne parlons pas de moi, parlons de vos affaires. Vous êtes précisément en face de l'ennemi, reprit-elle en montrant la salle de la maison Rouget.

— Ils se mettent à table, dit Adolphine qui regardait toujours par les fenêtres espérant

saisir quelque lumière sur les énormités dont Maxence Gilet, la Rabouilleuse et Jean-Jacques étaient accusés et dont quelques mots arrivaient à ses oreilles en écoutant aux portes quand on la renvoyait pour parler de ces trois êtres.

La vieille dame dit à sa petite-fille de la laisser seule avec monsieur et madame Bridau jusqu'à ce qu'une visite arrivât.

— Car, dit-elle en regardant les deux Parisiens, je sais mon Issoudun par cœur, nous aurons dix à douze visites ce soir.

A peine madame Hochon avait-elle pu raconter aux deux Parisiens les événements et les détails relatifs à l'étonnant empire conquis sur Jean-Jacques Rouget par la Rabouilleuse et par Maxence Gilet, sans prendre la méthode synthétique avec laquelle ils viennent d'être présentés; mais en y joignant les mille commentaires, les descriptions et les hypothèses dont ils étaient ornés par les

bonnes et par les méchantes langues de la ville, qu'Adolphine vint annoncer les Borniche, les Beaussier, les Fichet, les Goddet-Héreau, en tout neuf personnes qui se dessinaient dans le lointain!...

— Vous voyez, ma petite, dit en terminant la vieille dame, que ce n'est pas une petite affaire que de retirer cette fortune de la gueule du loup...

— Cela me semble si difficile avec un gredin comme vous venez de nous le dépeindre et une commère comme cette luronne-là, que ce doit être impossible, répondit Joseph. Il nous faudrait rester à Issoudun au moins une année pour combattre leur influence et renverser leur empire sur mon oncle... La fortune ne vaut pas ces tracas-là, sans compter qu'il faut s'y déshonorer, en faisant mille bassesses. Ma mère n'a que quinze jours de congé, sa place est sûre, elle ne doit pas la compromettre. Moi j'ai dans le

mois d'octobre des travaux importants que Schinner m'a procurés chez un pair de France... Et, voyez-vous, madame, ma fortune à moi est dans mes pinceaux !...

Ce discours fut accueilli par une profonde stupéfaction. Madame Hochon, quoique supérieure relativement à la ville où elle avait vécu, ne croyait pas à la peinture. Elle regarda sa filleule, et lui serra de nouveau la main.

— Ce Maxence est le second tome de Philippe, dit Joseph à l'oreille de sa mère ; mais avec plus de politique, avec plus de tenue que n'en a Philippe. — Allons ! madame, s'écria-t-il tout haut, nous ne contrarierons pas pendant longtemps monsieur Hochon par notre séjour ici !

— Ah ! vous êtes jeune, vous ne savez rien du monde ! dit la vieille dame. En quinze jours avec un peu de politique, on peut obtenir quelques résultats, écoutez

mes conseils, et conduisez-vous d'après mes avis.

— Oh! bien volontiers, répondit Joseph, je me sens d'une incapacité mirobolante en fait de politique domestique, et je ne sais pas, par exemple, ce que Desroches lui-même nous dirait de faire si, demain, mon oncle refuse de nous voir?

Mes dames Borniche, Goddet-Héreau, Beaussier et Fichet ornées de leurs époux, entrèrent. Après les compliments d'usage, quand ces onze personnes furent assises, madame Hochon ne put se dispenser de leur présenter sa filleule Agathe et Joseph. Joseph resta sur un fauteuil occupé sournoisement à étudier les cinquante figures qui, de cinq heures et demie à neuf heures, vinrent poser devant lui *gratis*, comme il le dit à sa mère. L'attitude de Joseph pendant cette soirée en face des

patriciens d'Issoudun ne fit pas changer l'opinion de la petite ville sur son compte : chacun s'en alla saisi de ses regards moqueurs, inquiet de ses sourires, ou effrayé de cette figure, sinistre pour des gens qui ne savaient pas reconnaître l'étrangeté du génie.

A dix heures quand tout le monde se coucha, la marraine garda sa filleule dans sa chambre jusqu'à minuit. Sûres d'être seules, ces deux femmes, en se confiant les chagrins de leur vie, échangèrent alors leurs douleurs. En reconnaissant l'immensité du désert où s'était perdue la force d'une belle ame inconnue, en écoutant les derniers retentissements de cet esprit dont la destinée fut manquée, en apprenant les souffrances de ce cœur essentiellement généreux et charitable dont la générosité, dont la charité ne s'étaient jamais exercées, Agathe ne se regarda plus comme la plus malheureuse en

voyant combien de distractions et de petits bonheurs l'existence parisienne avait apportées aux amertumes envoyées par Dieu.

— Vous qui êtes pieuse, ma marraine, expliquez-moi mes fautes, et dites-moi ce que Dieu punit en moi?...

— Il nous prépare, mon enfant, répondit la vieille dame au moment où minuit sonna.

IX.

MAXENCE — MACHIAVEL.

A minuit, les Chevaliers de la Désœuvrance se rendaient un à un comme des ombres sous les arbres du boulevard Baron, et s'y promenaient en causant à voix basse.

— Que va-t-on faire? fut la première parole de chacun en s'abordant.

— Je crois, dit François, que l'intention de Max est tout bonnement de nous régaler.

— Non, les circonstances sont graves pour la Rabouilleuse et pour lui. Sans doute, il aura conçu quelque farce contre les Parisiens...

— Ce serait assez gentil de les renvoyer.

— Mon grand-père, dit Baruch, est déjà très effrayé d'avoir deux bouches de plus dans la place, et il saisirait avec joie un prétexte...

— Eh! bien, Chevaliers! s'écria doucement Max en arrivant, pourquoi regarder les étoiles, elles ne nous distilleront pas du kirche, allons! à la Cognette! à la Cognette!

— A la Cognette!...

Ce cri poussé en commun produisit une clameur horrible qui passa sur la ville comme un hourra de troupes à l'assaut; puis le plus profond silence régna. Le lendemain, plus d'une personne dut dire à sa voisine : —

Avez-vous entendu cette nuit, vers une heure, des cris affreux, j'ai cru que le feu était quelque part.

Un souper digne de la Cognette égaya les regards des vingt-deux convives, car l'Ordre fut au grand complet. A deux heures, au moment où l'on commençait à *siroter*, mot du dictionnaire de la Désœuvrance et qui peint assez bien l'action de boire à petites gorgées en dégustant le vin, Max prit la parole.

— Mes chers enfants, ce matin, à propos du tour mémorable que nous avons fait avec la charrette de Fario, votre Grand-Maître a été si fortement atteint dans son honneur par ce vil marchand de grains, et de plus Espagnol !.. (Oh ! les pontons !..) que j'ai résolu de faire sentir le poids de ma vengeance à ce drôle, tout en restant dans les conditions de nos amusements. Après y avoir réfléchi pendant toute la journée, j'ai trouvé le

moyen de mettre à exécution une excellente farce, une farce capable de le rendre fou. Tout en me vengeant, nous nourrirons des animaux vénérés par les Egyptiens, de petites bêtes qui sont après tout les créatures de Dieu, et que les hommes persécutent injustement. Le bien est fils du mal! Et le mal est fils du bien, telle est la loi suprême! Je vous ordonne donc à tous, sous peine de déplaire à votre très humble Grand-Maître, de vous procurer le plus clandestinement possible chacun vingt rats ou vingt rates pleines, si Dieu le permet. Ayez réuni votre contingent dans l'espace de trois jours. Si vous pouvez en prendre davantage, le surplus sera bien reçu. Gardez ces intéressants rongeurs sans leur rien donner, car il est essentiel que ces chères petites bêtes aient une faim dévorante. Remarquez que j'accepte pour rats, les souris et les mulots. Si nous multiplions vingt-deux par vingt nous aurons quatre

cent et tant de complices qui, lâchés dans la vieille église des Capucins où Fario a mis tous les grains qu'il vient d'acheter, en consommeront une certaine quantité. Mais soyons agiles! Fario doit livrer une forte partie de grains dans huit jours, et je veux que mon Espagnol qui voyage aux environs pour ses affaires trouve un effroyable déchet. Messieurs, je n'ai pas le mérite de cette invention, dit-il en apercevant les marques d'une admiration générale. Rendons à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Ceci est une contrefaçon des renards de Samson dans la Bible. Mais Samson fut incendiaire, et conséquemment peu philanthrope; tandis que, semblables aux Brahmes, nous sommes les protecteurs des races persécutées. Mademoiselle Flore Brazier a déjà tendu toutes ses souricières, et Kouski, mon bras droit, est à la chasse aux mulots. J'ai dit.

— Je sais, dit le fils Goddet, où trouver

un animal qui vaudra quarante rats à lui seul.

— Quoi ?

— Un écureuil.

— Et moi, j'offre un petit singe, lequel se grisera de blé, fit un novice.

— Mauvais ! fit Max. On saurait d'où viennent ces animaux.

— On peut y amener pendant la nuit, un pigeon pris à chacun des pigeonniers des fermes voisines, en le faisant passer par une trouée ménagée dans la couverture, et il y aura bientôt plusieurs milliers de pigeons.

— Donc, pendant une semaine, le magasin à Fario est à l'Ordre de Nuit. Vous savez qu'on se lève de bonne heure à Saint-Paterne. Que personne n'y aille sans avoir mis au rebours les semelles de ses chaussons de lisière. Le chevalier Beaussier, inventeur des pigeons en a la direction et moi je prends celle des rats. Si le garçon de ma-

gasin couche aux Capucins, il faudra le faire griser par des camarades et adroitement.

— Tu ne nous dis rien des Parisiens? demanda le fils Goddet.

— Oh! fit Max, il faut les étudier. Néanmoins, j'offre mon beau fusil de chasse qui vient de l'Empereur, un chef-d'œuvre de la manufacture de Versailles, il vaut deux mille francs, à quiconque trouvera les moyens de jouer un tour à ces Parisiens qui les mette si mal avec monsieur et madame Hochon qu'ils soient renvoyés par ces deux vieillards, ou qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes, sans, bien entendu, nuire par trop aux ancêtres de mes deux amis Baruch et François.

— Ça va! j'y songerai, dit le fils Goddet, un intrépide chasseur.

— Si l'auteur de la farce ne veut pas de mon fusil, il aura mon cheval!...

Depuis ce souper, vingt cerveaux se mirent à la torture pour ourdir une tra-

me contre Agathe et son fils en se conformant à ce programme. Mais le diable seul ou le hasard pouvait réussir, tant les conditions imposées rendaient la chose difficile.

Le lendemain matin, Agathe et Joseph descendirent un moment avant le second déjeûner qui se faisait à dix heures. On donnait le nom de premier déjeûner à une tasse de lait accompagnée d'une tartine de pain beurrée qui se prenait au lit ou en sortant du lit. En attendant madame Hochon, qui, malgré son âge, accomplissait minutieusement toutes les cérémonies que les duchesses du temps de Louis XV faisaient à leur toilette, Joseph vit sur la porte de la maison en face, Jean-Jacques Rouget planté sur ses deux pieds, il le montra naturellement à sa mère qui ne put reconnaître son frère, tant il ressemblait si peu à ce qu'il était quand elle l'avait quitté.

— Voilà votre frère, dit Adolphine qui donnait le bras à sa grand'mère.

— Quel crétin! s'écria Joseph.

Agathe joignit les mains et leva les yeux au ciel : — Dans quel état l'a-t-on mis? Mon Dieu, est-ce là un homme de cinquante-sept ans?

Elle voulut regarder attentivement son frère, et vit derrière le vieillard Flore Brazier coiffée en cheveux, laissant voir sous la gaze d'un fichu garni de dentelles un dos et une poitrine éblouissante, soignée comme une courtisane riche, portant une robe à corset en grenadine, une étoffe de soie alors de mode, à manches dites à gigot, et terminées au poignet par des bracelets superbes. Une chaîne d'or ruisselait sur le corsage de la Rabouilleuse qui apportait à Jean-Jacques son bonnet de soie afin qu'il ne s'enrhumât pas : une scène évidemment calculée.

— Voilà, s'écria Joseph, une belle femme ! et c'est rare !... Elle est faite, comme on dit, à peindre ! Quelle carnation ! Oh ! les beaux tons ! quels méplats, quelles rondeurs, et des épaules !... C'est une magnifique cariatide ! Voilà un fameux modèle pour une Vénus-Titien.

Adolphine et madame Hochon crurent entendre parler grec ; mais Agathe, en arrière de son fils, leur fit un signe comme pour leur dire qu'elle était habituée à cet idiôme.

— Vous trouvez belle une fille qui vous enlève une fortune? dit madame Hochon.

— Ça ne l'empêche pas d'être un beau modèle ! précisément assez grasse, sans que les hanches et les formes soient gâtées...

— Mon ami, tu n'es pas dans ton atelier, dit Agathe, et Adolphine est là...

— C'est vrai, j'ai tort ; mais aussi depuis

Paris jusqu'ici, sur toute la route, je n'ai vu que des guenons...

— Mais, ma chère marraine, dit Agathe, comment pourrais-je voir mon frère?... car s'il est avec cette créature...

—Bah! dit Joseph, j'irai le voir, moi!.. Je ne le trouve plus si crétin du moment où il a l'esprit de se réjouir les yeux par une Vénus du Titien.

— S'il n'était pas imbécile, dit monsieur Hochon qui survint, il se serait marié tranquillement, il aurait eu des enfants, et vous n'auriez pas la chance d'avoir sa succession. A quelque chose malheur est bon.

— Votre fils a eu là une bonne idée, il ira le premier rendre visite à son oncle, dit madame Hochon, il lui fera entendre que si vous vous y présentez, il doit être seul.

—Et vous froisserez mademoiselle Brazier? dit monsieur Hochon. Non, non, madame, avalez cette douleur... Si vous n'avez pas la

succession, tâchez d'avoir au moins un legs...

Les Hochon n'étaient pas de force à lutter avec Maxence Gilet. Au milieu du déjeuner, le Polonais apporta, de la part de son maître, monsieur Rouget, une lettre adressée à sa sœur madame Bridau. Voici cette lettre que madame Hochon fit lire à son mari.

« Ma chère sœur,

« J'apprends votre arrivée à Issoudun
« par des étrangers. Je devine le motif qui
« vous a fait préférer la maison de mon-
« sieur et madame Hochon à la mienne;
« mais, si vous venez me voir, vous serez re-
« çue chez moi comme vous devez l'être. Je
« serais allé le premier vous faire visite, si
« ma santé ne me contraignait en ce mo-
« ment à rester au logis. Je vous présente
« mes affectueux regrets. Je serai charmé
« de voir mon neveu que j'invite à dîner
« avec moi aujourd'hui, car les jeunes gens

« sont moins susceptibles que les femmes sur
« la compagnie. Aussi me fera-t-il plaisir en
« venant accompagné de messieurs Baruch
« Borniche et François Hochon.

« Votre affectionné frère,

« J.-J. ROUGET. »

— Dites que nous sommes à déjeuner, que madame Bridau répondra tout à l'heure et que les invitations sont acceptées, fit monsieur Hochon à sa servante.

Et le vieillard se mit un doigt sur les lèvres pour imposer silence à tout le monde. Quand la porte de la rue fut fermée, monsieur Hochon, incapable de soupçonner l'amitié qui liait ses deux petits-fils à Maxence, jeta sur sa femme et sur Agathe un de ses plus fins regards : — Il a écrit cela, comme je suis en état de donner vingt-cinq louis... c'est le soudard avec qui nous correspondrons.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda madame Hochon. N'importe, nous répondrons. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-elle en regardant le peintre, allez-y dîner; mais si....

La vieille dame s'arrêta sous un regard de son mari. En reconnaissant combien était vive l'amitié de sa femme pour Agathe, le vieil Hochon craignit de lui voir faire quelque legs à sa filleule, dans le cas où celle-ci perdrait toute la succession de Rouget. Quoique plus âgé de treize ans que sa femme, cet avare espérait hériter d'elle, et se voir un jour à la tête de tous les biens. Cette espérance était son idée fixe. Aussi madame Hochon avait-elle bien deviné le moyen d'obtenir de son mari quelques concessions en le menaçant de faire un testament. Monsieur Hochon prit donc parti pour ses hôtes. Il s'agissait d'ailleurs d'une succession énorme;

et, par un esprit de justice sociale, il voulait la voir aller aux héritiers naturels au lieu d'être pillée par des étrangers indignes d'estime. Enfin, plus tôt cette question serait vidée, plus tôt ses hôtes partiraient. Depuis que le combat entre les capteurs de la succession et les héritiers, jusqu'alors en projet dans l'esprit de sa femme, se réalisait, l'activité d'esprit de monsieur Hochon, endormie par la vie de province, se réveilla. Madame Hochon fut assez agréablement surprise, quand, le matin même, elle s'aperçut à quelques mots d'affection dits par le vieil Hochon sur sa filleule, que cet auxiliaire si compétent et si subtil était acquis aux Bridau.

Vers midi, les intelligences réunies de monsieur et madame Hochon, d'Agathe et de Joseph, assez étonné de voir les deux vieillards si scrupuleux dans le choix de leurs mots, avaient accouché de la réponse suivan-

te, faite uniquement pour Flore et Maxence.

« Mon cher frère,

« Si je suis restée trente ans sans revenir
« ici, sans y entretenir de relations avec qui
« que ce soit, pas même avec vous, la faute
« en est non seulement aux étranges et faus-
« ses idées que mon père avait conçues contre
« moi, mais encore aux malheurs, et aussi
« au bonheur de ma vie à Paris, car si Dieu
« fit la femme heureuse, il a bien frappé la
« mère. Vous n'ignorez point que mon fils,
« votre neveu Philippe, est sous le coup
« d'une accusation capitale, à cause de son
« dévouement à l'Empereur. Ainsi vous
« ne serez pas étonné d'apprendre qu'une
« veuve obligée, pour vivre, d'accepter un
« modique emploi dans un bureau de lote-
« rie, soit venue chercher des consolations
« et des secours, auprès de ceux qui l'ont

« vu naître. L'état embrassé par celui de
« mes neveux qui m'accompagne, est un de
« ceux qui veulent le plus de talent, le plus
« de sacrifices, le plus d'études avant d'offrir
« des résultats. La gloire y précède la fortu-
« ne. N'est-ce pas vous dire que quand Joseph
« illustrera notre famille, il sera pauvre en-
« core. Votre sœur, mon cher Jean-Jacques,
« aurait supporté silencieusement les effets
« de l'injustice paternelle; mais pardonnez
« à la mère de vous rappeler que vous avez
« deux neveux, l'un qui portait les ordres de
« l'Empereur à la bataille de Montereau,
« qui servait dans la Garde impériale à Wa-
« terloo, et qui maintenant est en prison;
« l'autre qui, depuis l'âge de treize ans, est
« entraîné par la vocation dans une carrière
« difficile, mais glorieuse. Aussi vous re-
« mercié-je de votre lettre, mon frère, avec
« une vive effusion de cœur, et pour mon
« compte, et pour celui de Joseph qui se

« rendra certainement à votre invitation.
« La maladie excuse tout, mon cher Jean-
« Jacques, j'irai donc vous voir chez vous.
« Une sœur est toujours bien chez son frère,
« quelle que soit la vie qu'il ait adoptée. Je
« vous embrasse avec tendresse.

« Agathe ROUGET. »

—Voilà l'affaire engagée. Quand vous irez, dit monsieur Hochon à la Parisienne, vous pourrez lui parler nettement de ses neveux...

La lettre fut portée par Gritte qui revint dix minutes après, rendre compte à ses maîtres de tout ce qu'elle avait appris ou pu voir, selon l'usage de la province.

— Madame, dit-elle, on a, depuis hier au soir, approprié toute la maison que madame laissait...

— Qui, madame? demanda le vieil Hochon.

— Mais on appelle ainsi dans la maison la

Rabouilleuse, répondit Gritte. Elle laissait la salle et tout ce qui regardait monsieur Rouget dans un état à faire pitié; mais, depuis hier, la maison est redevenue ce qu'elle était avant l'arrivée de monsieur Maxence. On s'y mirerait. La Védie m'a raconté que Kouski est monté à cheval ce matin à cinq heures; il est revenu sur les neuf heures, apportant des provisions. Enfin, il y aura le meilleur dîner, un dîner comme pour l'archevêque de Bourges. On met les petits pots dans les grands, et tout est par places dans la cuisine : « — Je veux fêter mon neveu, » qu'il dit le bonhomme en se faisant rendre compte de tout! Il paraît que *les Rouget* ont été très flattés de la lettre. Madame est venue me le dire... Oh! elle a fait une toilette!... une toilette. Je n'ai rien vu de plus beau, quoi! Madame a deux diamants aux oreilles, deux diamants de chacun mille écus, m'a dit la Védie, et des dentelles! et des anneaux

dans les doigts, et des bracelets que vous diriez une vraie châsse, et une robe de soie belle comme un devant d'autel!... Pour lors, qu'elle m'a dit : « — Monsieur est charmé de savoir sa sœur si bonne enfant, et j'espère qu'elle nous permettra de la fêter comme elle le mérite. Nous comptons sur la bonne opinion qu'elle aura de nous, par l'accueil que nous ferons à son fils... Monsieur est très impatient de voir son neveu. » Elle avait des petits souliers de satin noir et des bas..... Non, c'est des merveilles! Il y a comme des fleurs dans la soie et des trous que vous diriez une dentelle... on voit sa chair rose... Enfin elle est sur ses cinquante et un! avec un petit tablier si gentil devant elle, que la Védie m'a dit que ce tablier-là valait deux années de nos gages...

— Allons, il faut se ficeler, dit en souriant l'artiste.

— Eh! bien, à quoi penses-tu, monsieur

Hochon?... dit la vieille dame quand Gritte fut partie.

Madame Hochon montrait à sa filleule son mari la tête dans ses mains, le coude sur le bras de son fauteuil et plongé dans ses réflexions.

— Vous avez affaire à un maître Gonin! dit le vieillard. Avec vos idées, jeune homme, ajouta-t-il en regardant Joseph, vous n'êtes pas de force à lutter contre un gaillard trempé comme l'est Maxence. Quoi que je vous dise, vous ferez des sottises; mais au moins racontez-moi bien ce soir tout ce que vous aurez vu, entendu, et fait. Allez!... A la grace de Dieu! Tâchez de vous trouver seul avec votre oncle. Si, malgré tout votre esprit, vous n'y parvenez point, ce sera déjà quelque lumière sur leur plan; mais si vous êtes un instant avec lui, seul, sans être écouté, dam!... il faut lui tirer les vers du nez sur sa situation qui n'est pas

heureuse, et plaider la cause de votre mère...

A quatre heures, Joseph passa le détroit qui séparait la maison Hochon de la maison Rouget, cette espèce d'allée de tilleuls souffrants, longue de deux cents pieds, et deux fois large comme la grande Narette. Quand il se présenta, Kouski, en bottes cirées, en pantalon de drap noir, en gilet blanc et en habit noir, le précéda pour l'annoncer. La table était déjà mise dans la salle, et Joseph, qui distingua facilement son oncle, alla droit à lui, l'embrassa, salua Flore et Maxence.

— Nous ne nous sommes point vus depuis que j'existe, mon cher oncle, dit gaîment le peintre; mais vaut mieux tard que jamais.

— Vous êtes le bienvenu, mon ami, dit le vieillard en regardant son neveu d'un air hébêté.

— Madame, dit Joseph à Flore avec l'entrain d'un artiste, j'enviais, ce matin, à mon

oncle le plaisir qu'il a de pouvoir vous admirer tous les jours !

— N'est-ce pas qu'elle est belle? dit le vieillard dont les yeux ternis devinrent brillants.

— Belle à pouvoir servir de modèle à un peintre...

— Mon neveu, dit le père Rouget que Flore poussa par le coude, voici monsieur Maxence Gilet, un homme qui a servi l'Empereur, comme ton frère, dans la Garde Impériale.

Joseph se leva, s'inclina.

— Monsieur votre frère était dans les dragons, je crois, et moi j'étais dans les pousse-cailloux...

— A cheval ou à pied, dit Flore, on n'en risquait pas moins sa peau !

Joseph observait Max autant que Max observait Joseph. Max était mis comme les jeunes gens élégants se mettaient alors; car

il se faisait habiller à Paris. Un pantalon de drap bleu de ciel, à gros plis très amples, faisait valoir ses pieds en ne laissant voir que le bout de sa botte ornée d'éperons. Sa taille était pincée par son gilet blanc à boutons d'or façonnés, et lacé par derrière pour lui servir de ceinture. Ce gilet boutonné jusqu'au col, dessinait bien sa large poitrine et son col en satin noir l'obligeait à tenir la tête haute, à la façon des militaires. Il portait un petit habit noir très bien coupé. Une jolie chaîne d'or pendait de la poche de son gilet où paraissait à peine une montre plate. Il jouait avec cette clé dite à *criquet*, que Breguet venait d'inventer.

— Ce garçon est très bien, se dit Joseph en admirant comme peintre la figure vive, l'air de force et les yeux gris spirituels que Max tenait de son père le gentilhomme. Mon oncle doit être bien embêtant, cette belle

fille a cherché des compensations, et ils font ménage à trois. Ça se voit !

En ce moment Baruch et François arrivèrent.

— Vous n'êtes pas encore allé voir la Tour d'Issoudun? demanda Flore à Joseph. Si vous vouliez faire une petite promenade en attendant le dîner qui ne sera servi que dans une heure, nous vous montrerions la grande curiosité de la ville?...

— Volontiers ! dit l'artiste incapable d'apercevoir en ceci le moindre inconvénient.

Pendant que Flore allamettre son chapeau, ses gants et son châle de cachemire, Joseph se leva soudain à la vue des tableaux, comme si quelqu'enchanteur l'eût touché de sa baguette.

—Ah ! vous avez des tableaux, mon oncle? dit-il en examinant celui qui l'avait frappé.

— Oui, répondit le bonhomme, ça nous

vient des Descoings qui, pendant la Révolution, ont acheté la défroque des maisons religieuses et des églises du Berry.

Joseph n'écoutait plus, il admirait chaque tableau : —Magnifique! s'écriait-il. Oh! mais voilà une toile... Celui-là ne les gâtait pas ! Allons, de plus fort en plus fort, comme chez Nicolet...

— Il y en a sept ou huit très grands qui sont dans le grenier et qu'on a gardés à cause des cadres, dit Gilet.

— Allons les voir? fit l'artiste que Maxence conduisit dans le grenier.

Joseph redescendit enthousiasmé. Max dit un mot à l'oreille de la Rabouilleuse, qui prit le bonhomme Rouget dans l'embrâsure de la croisée , et Joseph entendit cette phrase dite à voix basse, mais de manière à ce qu'elle ne fût pas perdue pour lui.

— Votre neveu est peintre, vous ne ferez

rien de ces tableaux, soyez donc gentil pour lui, donnez-les lui....

— Il paraît, dit le bonhomme qui s'appuya sur le bras de Flore pour venir à l'endroit où son neveu se trouvait en extase devant un Albane, il paraît que tu es peintre.....

— Je ne suis encore qu'un rapin, dit Joseph...

— Qué que c'est que ça ? dit Flore.

— Un commençant, répondit Joseph.

— Eh! bien, dit Jean-Jacques, si ces tableaux peuvent te servir à quelque chose dans ton état, je te les donne.., Mais sans les cadres. Oh! les cadres sont dorés, et puis ils sont drôles, j'y mettrai...

— Parbleu, mon oncle, s'écria Joseph enchanté, vous y mettrez les copies que je vous enverrai et qui seront de la même dimension...

— Mais cela vous prendra du temps et il

vous faudra des toiles, des couleurs... Vous dépenserez de l'argent... Voyons, père Rouget, offrez à votre neveu cent francs par tableau, vous en avez là vingt-sept... il y en a, je crois, onze dans le grenier qui sont énormes et qui doivent être payés double... mettez pour le tout quatre mille francs... Oui, votre oncle peut bien vous payer les copies quatre mille francs puisqu'il garde les cadres! Enfin il vous faudra des cadres...

— Dites donc, monsieur, reprit Flore en remuant le bonhomme. Hein?... ce n'est pas cher, votre neveu vous fera payer quatre mille francs des tableaux tout neufs à la place de vos vieux... C'est, lui dit-elle à l'oreille, une manière honnête de lui donner quatre mille francs, il n'est pas *très calé*...

—Eh! bien, mon neveu, je te paierai quatre mille francs pour les copies...

— Non, non, dit l'honnête Joseph, quatre

mille francs et les tableaux, c'est trop ; car, voyez-vous, les tableaux ont de la valeur.

— Mais acceptez donc, *godiche!* lui dit Flore, puisque c'est votre oncle...

— Eh! bien, j'accepte, dit Joseph étourdi de l'affaire qu'il venait de faire, car il reconnaissait un tableau du Pérugin.

Aussi l'artiste eut-il un air joyeux en sortant et donnant le bras à la Rabouilleuse, ce qui servit admirablement les desseins de Maxence. Ni Flore, ni Rouget, ni Max, ni personne à Issoudun ne pouvait connaître la valeur des tableaux, et le rusé Max croyait avoir acheté peu cher le triomphe de Flore qui se promena très orgueilleusement au bras du neveu de son maître, en bonne intelligence avec lui, devant toute la ville ébahie. On se mit aux portes pour voir le triomphe de la Rabouilleuse sur la famille. Ce fait exorbitant fit une sensation profonde sur laquelle Max comptait. Aussi, quand l'oncle et le ne-

veu rentrèrent vers les cinq heures, on ne parlait dans tous les ménages que de l'accord parfait de Max et de Flore avec le neveu du père Rouget. Enfin, l'anecdote du cadeau des tableaux et des quatre mille francs circulait déjà. Le dîner auquel assista l'un des juges du tribunal et le maire d'Issoudun fut splendide. Ce fut un de ces dîners de province qui durent cinq heures. Les vins les plus exquis animèrent la conversation. Au dessert, à neuf heures, le peintre, assis entre Flore et Max vis à vis de son oncle, était devenu quasi-camarade avec l'officier qu'il trouvait le meilleur enfant de la terre. Joseph revint à onze heures à peu près gris. Quant au bonhomme Rouget, Kouski le porta dans son lit ivre-mort. Il avait mangé comme un acteur forain et bu comme les sables du désert.

— Hé! bien, dit Max qui resta seul à minuit avec Flore, ceci ne vaut-il pas mieux

que de leur faire la moue. Les Bridau seront bien reçus, ils auront de petits cadeaux; et, comblés de faveurs, ils ne pourront que chanter nos louanges. Ils s'en iront bien tranquilles en nous laissant tranquilles aussi. Demain matin, à nous deux Kouski, nous déferons toutes ces toiles, nous les enverrons au peintre pour qu'il les ait à son réveil, nous mettrons les cadres au grenier, et nous renouvellerons la tenture de la salle en y tendant de ces papiers vernis où il y a des scènes de Télémaque, comme j'en ai vu chez monsieur Mouilleron.

— Tiens, ce sera bien plus joli, s'écria Flore.

Le lendemain, Joseph ne s'éveilla pas avant midi. De son lit il aperçut les toiles mises les unes sur les autres, et apportées sans qu'il eût rien entendu. Pendant qu'il examinait de nouveau les tableaux et qu'il y reconnaissait des chefs-d'œuvre en étudiant la

manière des peintres et recherchant leurs signatures, sa mère était allée remercier son frère et le voir, poussée par le vieil Hochon qui sachant toutes les sottises commises la veille par le peintre, désespérait de la cause des Bridau.

— Vous avez pour adversaires de fines mouches. Dans toute ma vie je n'ai pas vu pareille tenue. Joseph s'est laissé pincer ! Il s'est promené, donnant le bras à la Rabouilleuse! On lui a sans doute fermé la bouche avec du vin, de méchantes toiles, et quatre mille francs. Votre artiste n'a pas coûté cher à Maxence...

Le perspicace vieillard avait tracé la conduite à tenir à la filleule de sa femme, en lui disant d'entrer dans les idées de Maxence et de cajoler Flore, afin d'arriver à une espèce d'intimité avec elle, pour obtenir de petits moments d'entretien avec Jean-Jacques. Madame Bridau fut reçue à merveille par son

frère à qui Flore avait fait sa leçon. Le vieillard était au lit, malade des excès de la veille. Comme dans les premiers moments, Agathe ne pouvait pas aborder de questions sérieuses, Max avait jugé convenable et magnanime de laisser seuls le frère et la sœur. Ce fut un calcul d'autant plus juste que la pauvre Agathe trouva son frère si mal qu'elle ne voulut pas le priver des soins de madame Brazier.

— Je veux d'ailleurs, dit-elle au vieux garçon, connaître une personne à qui je suis redevable du bonheur de mon frère.

Ces paroles firent un plaisir évident au bonhomme qui sonna pour demander madame Brazier. Flore n'était pas loin, comme on peut le penser. Les deux antagonistes femelles se saluèrent. La Rabouilleuse déploya les soins de la plus servile, de la plus attentive tendresse, elle trouva que monsieur avait la tête trop bas, elle replaça les oreillers, elle

fut comme une épouse d'hier. Aussi le vieux garçon eut-il une expansion de sensibilité.

— Nous vous devons, mademoiselle, dit Agathe, beaucoup de reconnaissance pour les marques d'attachement que vous avez données à mon frère depuis si longtemps, et pour la manière dont vous veillez à son bonheur.

— C'est vrai, ma chère Agathe, dit le bonhomme, elle m'a fait connaître le bonheur.

— Aussi, mon frère, ne sauriez-vous trop en récompenser mademoiselle, vous auriez dû en faire votre femme. Oui ! Je suis trop pieuse pour ne pas souhaiter de vous voir obéir aux préceptes de la religion. Vous seriez l'un et l'autre plus tranquilles en ne vous mettant pas en guerre avec les lois et la morale. Je suis venue, mon frère, vous demander secours au milieu d'une grande affliction, mais ne croyez point que nous pensions à vous faire la moindre observation sur la manière dont vous disposerez de votre fortune...

— Madame, dit Flore, nous savons que monsieur votre père fut injuste envers vous. Monsieur votre frère peut vous le dire, fit-elle en regardant fixement sa victime, les seules querelles que nous avons eues, c'est à votre sujet. Je soutiens à monsieur qu'il vous doit la part de fortune dont vous a fait tort mon pauvre bienfaiteur, car il a été mon bienfaiteur, votre père (elle prit un ton larmoyant), je m'en souviendrai toujours...Mais votre frère, madame, a entendu raison...

— Oui, dit le bonhomme Rouget, quand je ferai mon testament, vous ne serez pas oubliés...

— Ne parlons point de tout ceci, mon frère, vous ne connaissez pas encore quel est mon caractère.

D'après ce début, on imaginera facilement comment se passa cette première visite. Rouget invita sa sœur à diner pour le surlendemain.

Pendant ces trois jours, les Chevaliers de la Désœuvrance prirent une immense quantité de rats, de souris et de mulots qui, par une belle nuit, furent mis en plein grain et affamés, au nombre de quatre cent trente-six, dont plusieurs mères pleines. Non contents d'avoir procuré ces pensionnaires à Fario, les Chevaliers trouèrent la couverture de l'église des Capucins, et y mirent une dizaine de pigeons pris en dix fermes différentes. Ces animaux firent d'autant plus tranquillement nopces et festins que le garçon de magasin de Fario fut débauché par un mauvais drôle avec lequel il se grisa du matin jusqu'au soir, sans prendre soin des grains de son maître.

Madame Bridau, contrairement à l'opinion du vieil Hochon, crut que son frère n'avait pas encore fait son testament; mais elle comptait lui demander quelles étaient ses intentions à l'égard de mademoiselle Brazier,

au premier moment où elle pourrait se promener seule avec lui, car Flore et Maxence la leurraient de cet espoir qui devait être toujours déçu.

Quoique les Chevaliers cherchassent tous un moyen de mettre les deux Parisiens en fuite, ils ne trouvaient que des folies impossibles.

X.

Un coup de couteau.

Après une semaine, la moitié du temps que les Parisiens devaient rester à Issoudun, ils ne se trouvaient pas plus avancés que le premier jour.

— Votre avoué ne connaît pas la province, dit le vieil Hochon à madame Bridau,

Ce que vous venez y faire ne se fait ni en quinze jours ni en quinze mois, il faudrait ne pas quitter votre frère, et pouvoir lui inspirer des idées religieuses. Vous ne contreminerez les fortifications de Flore et de Maxence que par les prêtres. Voilà mon avis, et il est temps de s'y prendre.

— Vous avez, dit madame Hochon à son mari, de singulières idées sur le clergé.

—Oh ! s'écria le vieillard, vous voilà, vous autres dévotes !

— Dieu ne bénirait pas une entreprise qui reposerait sur un sacrilège, dit madame Bridau. Faire servir la religion à de pareilles..... Oh! mais nous serions plus criminelles que Flore.

Cette conversation avait lieu pendant le déjeuner, et François, aussi bien que Baruch, écoutaient de toutes leurs oreilles.

— Sacrilège ! s'écria le vieil Hochon. Mais si quelque bon abbé, spirituel comme j'en ai

connu quelques-uns, savait en quel embarras vous êtes, il ne verrait point de sacrilège à faire revenir à Dieu l'âme égarée de votre frère, à lui inspirer un vrai repentir de ses fautes, à lui faire renvoyer la femme qui cause le scandale, tout en lui assurant un sort, à lui démontrer qu'il aurait la conscience en repos en donnant quelques mille livres de rentes pour le petit séminaire de l'archevêque, et laissant sa fortune à ses héritiers naturels.....

L'obéissance passive que le vieil avare avait obtenue dans sa maison de la part de ses enfants et transmise à ses petits-enfants, soumis d'ailleurs à sa tutelle et auxquels il amassait une belle fortune, en faisant, disait-il, pour eux comme il faisait pour lui, ne permit pas à Baruch et à François la moindre marque d'étonnement ni de désapprobation; mais ils échangèrent un regard si-

gnificatif, en se disant ainsi combien ils trouvaient cette idée nuisible et fatale aux intérêts de Max.

— Le fait est, madame, dit Baruch, que si vous voulez avoir la succession de votre frère, voilà le seul et vrai moyen : il faut rester à Issoudun tout le temps nécessaire pour l'employer...

— Ma mère, dit Joseph, vous feriez bien d'écrire à monsieur Desroches sur tout ceci. Quant à moi, je ne prétends rien de plus de mon oncle que ce qu'il a bien voulu me donner...

Après avoir reconnu la grande valeur des trente-neuf tableaux, Joseph les avait soigneusement décloués, il avait appliqué du papier dessus en l'y collant avec de la colle ordinaire; il les avait superposés les uns sur les autres, avait assujetti leur masse dans une immense boîte, et l'avait adressée par le roulage à Desroches à qui il se proposait

d'écrire une lettre d'avis. Cette précieuse cargaison était partie la veille.

— Vous êtes content à bon marché, dit monsieur Hochon.

—Mais je ne serais pas embarrassé de trouver cent cinquante mille francs des tableaux...

— Idée de peintre ! fit monsieur Hochon en regardant Joseph d'une certaine manière.

— Ecoute, dit Joseph en s'adressant à sa mère, je vais écrire à Desroches en lui expliquant l'état des choses ici. Si Desroches te conseille de rester, tu resteras. Quant à ta place, nous en trouverons toujours l'équivalent...

—Mon cher, dit madame Hochon à Joseph en sortant de table, je ne sais pas ce que sont les tableaux de votre oncle, mais ils doivent être bons à en juger par les endroits d'où ils viennent. S'ils valent seulement quarante mille francs, mille francs par tableaux, n'en dites rien à personne. Quoique mes petits-

enfants soient discrets et bien élevés, ils pourraient, sans y entendre malice, parler de cela, tout Issoudun le saurait, et il ne faut pas que nos adversaires s'en doutent. Vous vous conduisez comme un enfant!...

En effet, à midi, bien des personnes, dans Issoudun, et surtout Maxence Gilet, furent instruits de cette opinion, qui eut pour effet de faire rechercher tous les vieux tableaux auxquels on ne songeait pas, et de faire mettre des croûtes exécrables en évidence. Max se repentit d'avoir poussé le vieillard à donner les tableaux, et sa rage contre les héritiers, en apprenant le plan du vieil Hochon, s'accrut de ce qu'il appela *sa bêtise*. L'influence religieuse sur un être faible était la seule chose à craindre. Aussi l'avis donné par ses deux amis confirma-t-il Maxence Gilet dans sa résolution de capitaliser tous les contrats de Rouget, et d'emprunter sur ses propriétés, afin d'opérer le

plus promptement possible un placement dans la rente; mais il regarda comme plus urgent encore de renvoyer les Parisiens. Or le génie de Mascarille et des Scapin n'eût pas facilement résolu ce problême.

Flore, conseillée par Max, prétendit que monsieur se fatiguait beaucoup trop dans ses promenades à pied, il devait à son âge aller en voiture. Ce prétexte fut nécessité par l'obligation de se rendre à l'insu du pays, à Bourges, à Vierzon, à Châteauroux, à Vatan, dans tous les endroits où le projet de réaliser les placements du bonhomme forcerait Rouget, Flore et Max à se transporter. A la fin de cette semaine donc, tout Issoudun fut surpris en apprenant que le bonhomme Rouget était allé chercher une voiture à Bourges, mesure qui fut justifiée par les Chevaliers de la Désœuvrance dans un sens favorable à la Rabouilleuse. Flore et Rouget achetèrent un effroyable berlingot à vitrages fallacieux,

à rideaux de cuir crevassés, âgé de vingt-deux ans et de neuf campagnes, provenant d'une vente après le décès d'un général ami du grand-maréchal Bertrand, et qui, pendant l'absence de ce fidèle compagnon de l'Empereur, s'était chargé d'en surveiller les propriétés en Berry. Ce berlingot, peint en gros vert, ressemblait assez à une calèche, mais le brancard avait été modifié de manière à pouvoir être traîné par un seul cheval. Il appartenait donc à ce genre de voitures que la diminution des fortunes a si fort mis à la mode, et qui s'appellait alors honnêtement *une demi-fortune*, car à leur origine on nomma ces voitures *des seringues*. Le drap de cette demi-fortune, vendue pour calèche, était rongé par les vers, les passementeries ressemblaient à des chevrons d'invalide, elle sonnait la ferraille; mais elle ne coûta que quatre cent cinquante francs, et Max acheta du régiment, alors en garnison à Bourges,

une bonne grosse jument réformée pour la traîner. Il fit repeindre la voiture en brun foncé, eut un assez bon harnais d'occasion, et toute la ville d'Issoudun fut remuée de fond en comble en attendant l'équipage au père Rouget !...

La première fois que le bonhomme se servit de sa calèche, le bruit fit sortir tous les ménages sur leurs portes, et il n'y eut pas de croisée qui ne fût garnie de curieux. La seconde fois, le célibataire alla jusqu'à Bourges, où, pour s'éviter les soins de l'opération, il signa chez un notaire une procuration à Maxence Gilet, à l'effet de transporter tous les contrats qui furent désignés dans la procuration. Flore se réserva de liquider avec monsieur les placements faits à Issoudun et dans les cantons environnants. Le principal notaire de Bourges reçut la visite de Rouget, qui le pria de lui trouver cent quarante mille francs à emprunter sur

ses propriétés. On ne sut rien à Issoudun de ces démarches si discrètement et si habilement faites. Maxence, en bon cavalier, pouvait aller à Bourges et en revenir de cinq heures du matin à cinq heures du soir, avec son cheval, et Flore ne quittait pas le vieux garçon. Le père Rouget avait consenti sans difficulté à l'opération que Flore lui soumit; mais il voulut que l'inscription de cinquante mille francs de rentes fût au nom de mademoiselle Brazier comme usufruit, et en son nom à lui, Rouget, comme nu-propriété. La tenacité que le vieillard déploya dans la lutte intérieure que cette affaire souleva, causa des inquiétudes à Max, qui crut y entrevoir déjà des réflexions inspirées par la vue des héritiers naturels.

Au milieu de ces grands mouvements que Maxence voulait dérober aux yeux de la ville, il oublia le marchand de grains. Fario se mit en devoir d'opérer ses livraisons, après

des manœuvres et des voyages qui avaient eu pour but de faire hausser le prix des céréales. Or, le lendemain de son arrivée, il aperçut le toit de l'église des Capucins noir de pigeons, car il demeurait en face. Il se maudit lui-même pour avoir négligé de faire visiter la couverture, et alla promptement à son magasin où il trouva la moitié de son grain dévoré. Des milliers de crottes de souris, de rats et de mulots éparpillées lui révélèrent une seconde cause de ruine. L'église était une arche de Noé. Mais la fureur rendit l'Espagnol blanc comme de la batiste, quand en essayant de reconnaître l'étendue de ses pertes et du dégât, il remarqua tout le grain de dessous quasi germé par une certaine quantité de pots d'eau que Max avait eu l'idée d'introduire au moyen d'un tube au cœur des tas de blé. Les pigeons, les rats s'expliquaient par l'instinct animal; mais la main de l'homme se révélait dans ce dernier trait

de perversité. Fario s'assit sur la marche d'un autel dans une chapelle, et resta la tête dans ses mains. Après une demi heure de réflexions espagnoles, il vit l'écureuil que le fils Goddet avait tenu à lui donner pour pensionnaire, jouant avec sa queue le long de la poutre transversale, sur le milieu de laquelle reposait l'arbre du toit. L'Espagnol se leva froidement, la figure calme comme celle d'un Arabe; il ne se plaignit pas, il rentra dans sa maison, il alla louer quelques ouvriers pour ensacher le bon grain, étendre au soleil les blés mouillés afin d'en sauver le plus possible. Puis il s'occupa de ses livraisons, après avoir estimé sa perte aux trois cinquièmes. Mais ses manœuvres ayant opéré une hausse, il perdit encore en rachetant les trois cinquièmes manquant; ainsi sa perte fut de plus de moitié.

L'Espagnol, qui n'avait pas d'ennemis, at-

tribua, sans se tromper, cette vengeance à Gilet, car il lui fut prouvé que Max et quelques autres, les seuls auteurs des farces nocturnes, avaient bien certainement monté sa charrette sur la Tour, et s'étaient amusés à le ruiner : il s'agissait en effet de mille écus, presque tout le capital péniblement gagné par Fario depuis la paix. Inspiré par la vengeance, Fario déploya la persistance et la finesse d'un espion à qui l'on a promis une forte récompense. Embusqué la nuit, dans Issoudun, il finit par acquérir la preuve des déportements des Chevaliers de la Désœuvrance : il les vit, il les compta, il épia leur rendez-vous et leurs banquets chez la Cognette ; il se cacha pour être le témoin d'un de leurs tours, et se mit au fait de leurs habitudes nocturnes. Malgré ses courses et ses préoccupations, Maxence ne voulait pas négliger les affaires de nuit, d'abord pour ne pas laisser pénétrer le secret de la

grande opération qui se pratiquait sur la fortune du père Rouget, puis, pour toujours tenir ses amis en haleine. Or, les Chevaliers étaient convenus de faire un de ces tours dont on parlait pendant des années entières. Ils devaient donner, dans une seule nuit, des boulettes à tous les chiens de garde de la ville et des faubourgs; Fario les entendit, au sortir du bouchon à la Cognette, s'applaudissant par avance du succès qu'obtiendrait cette farce, et du deuil général que causerait ce nouveau massacre des innocents. Puis quelles appréhensions ne causerait pas cette exécution, en annonçant des desseins sinistres sur les maisons privées de leurs gardiens?

— Cela fera peut-être oublier la charrette à Fario! dit le fils Goddet.

Fario n'avait déjà plus besoin de ce mot qui confirmait ses soupçons : son parti était pris.

Agathe, après trois semaines de séjour, reconnaissait, ainsi que madame Hochon, la vérité des réflexions du vieil avare. Il fallait plusieurs années pour détruire l'influence acquise sur son frère par la Rabouilleuse et par Max. Agathe n'avait fait aucun progrès dans la confiance de Jean-Jacques, avec qui jamais elle n'avait pu se trouver seule. Au contraire, mademoiselle Brazier triomphait des héritiers en menant promener Agathe dans la calèche, assise au fond près d'elle, ayant monsieur Rouget et son neveu sur le devant. La mère et le fils attendaient avec impatience une réponse à la lettre confidentielle écrite à Desroches. Or, la veille du jour où les chiens devaient être empoisonnés, Joseph, qui s'ennuyait à périr à Issoudun, reçut deux lettres, la première du grand peintre Schinner, dont l'âge lui permettait une liaison plus étroite, plus in-

time qu'avec Gros leur maître, et la seconde de Desroches.

Voici la première, timbrée de Presles.

« Mon cher Joseph, j'ai achevé, pour le comte de Sérizy, les principales peintures du château de Presles. J'ai laissé les encadrements, les peintures d'ornement, et je t'ai si bien recommandé, soit au comte, soit à Grindot l'architecte, que tu n'as qu'à prendre tes brosses et à venir. Les prix sont faits de manière à te contenter. Je pars pour l'Italie avec ma femme, tu peux donc prendre Mistigris qui t'aidera. Ce jeune drôle a du talent, je l'ai mis à ta disposition. Il frétille déjà comme un pierrot en pensant à s'amuser au château de Presles. Adieu, mon cher Joseph, si je suis absent, si je ne mets rien à l'exposition prochaine, tu me remplaceras! Oui, cher enfant, ton tableau, j'en ai la certitude, est un chef-d'œuvre; mais un chef-d'œuvre qui fera crier au romantisme, et tu

t'apprêtes une existence de diable dans un bénitier. Après tout, comme dit ce farceur de Mistigris qui retourne ou calembourdise tous les proverbes, la vie est un combat. Que fais-tu donc à Issoudun? Adieu,

Ton ami,

Schinner. »

Voici celle de Desroches.

« Mon cher Joseph, ce monsieur Hochon me semble un vieillard plein de sens, et tu m'as donné la plus haute idée de ses moyens : il a complètement raison. Aussi, mon avis, puisque tu me le demandes, est-il que ta mère reste à Issoudun chez madame Hochon, en y payant une modique pension, comme quatre cents francs par an, pour indemniser ses hôtes de sa nourriture. Madame Bridau doit, selon moi, s'abandonner aux conseils de monsieur Hochon. Mais ton excellente mère aura bien des scrupules en présence de gens qui n'en ont pas du tout, et dont la

conduite est un chef-d'œuvre de politique. Ce Maxence est dangereux, et tu as bien raison : je vois en lui un homme autrement fort que Philippe. Ce drôle fait servir ses vices à sa fortune, et il ne s'amuse pas *gratis*, comme ton frère dont les folies n'avaient rien d'utile. Tout ce que tu me dis m'épouvante, car je ne ferais pas grand'chose en allant à Issoudun. Monsieur Hochon caché derrière ta mère vous sera plus utile que moi. Quant à toi, tu peux revenir, tu n'es bon à rien dans une affaire qui réclame une attention continuelle, une observation minutieuse, des intentions serviles, une discrétion dans la parole, et une dissimulation dans les gestes, tout-à-fait antipathique aux artistes. Si l'on vous a dit qu'il n'y avait pas de testament de fait, s en ont un depuis long temps, croyez-le bien. Mais les testaments sont révocables, et tant que cet imbécile vivra, certes il est susceptible d'être travaillé par les re-

mords et par la religion. Votre fortune sera le résultat d'un combat entre l'Église et la Rabouilleuse. Il viendra certainement un moment où cette femme sera sans force sur le bon homme et où la religion sera tout puissante. Tant que ton oncle n'aura pas fait de donations entre-vifs, ni changé la nature de ses biens, tout sera possible à l'heure où la religion aura le dessus. Aussi, dois-tu prier monsieur Hochon de surveiller, autant qu'il le pourra, la fortune de ton oncle. Il s'agit de savoir si les propriétés sont hypothéquées, comment et au nom de qui sont faits les placements. Il est si facile d'inspirer à un vieillard des craintes sur sa vie au cas où il se dépouille de ses biens en faveur d'étrangers, qu'un héritier, tant soit peu rusé, pourrait arrêter une spoliation dès son commencement. Mais est-ce ta mère avec son ignorance du monde, son désintéressement, ses

idées religieuses, qui saura mener une semblable machine ?... Enfin, je ne puis que vous éclairer. Tout ce que vous avez fait jusqu'à présent a dû donner l'alarme, et peut-être vos antagonistes se mettent-ils en règle ?...

— Voilà ce que j'appelle une consultation en bonne forme, s'écria monsieur Hochon fier d'être apprécié par un avoué de Paris.

— Oh ! Desroches est un fameux gars ! répondit Joseph.

— Il ne serait pas inutile de faire lire cette lettre à ces deux femmes, reprit le vieil avare.

— La voici, dit l'artiste en remettant la lettre au vieillard. Quant à moi, je veux partir dès demain, et vais aller faire mes adieux à mon oncle.

— Ah! dit monsieur Hochon, monsieur Desroches vous prie, par *postscriptum*, de brûler la lettre.

— Vous la brûlerez après l'avoir montrée à ma mère, dit le peintre.

Joseph Bridau s'habilla, traversa la petite place et se présenta chez son oncle qui précisément achevait son déjeuner. Max et Flore étaient à table.

— Ne vous dérangez pas, mon cher oncle, je viens vous faire mes adieux.

— Vous partez? fit Max en échangeant un regard avec Flore.

— Oui, j'ai des travaux au château de monsieur de Sérizy, je suis d'autant plus pressé d'y aller qu'il a les bras assez longs pour rendre service à mon pauvre frère, à la Chambre des Pairs.

— Eh! bien, travaille, dit d'un air niais le bonhomme Rouget qui parut à Joseph extrêmement changé. Faut travailler... je suis fâché que vous vous en alliez...

— Oh! ma mère reste encore quelque temps, reprit Joseph.

Max fit un mouvement de lèvres que remarqua la gouvernante et qui signifiait : — Ils vont suivre le plan dont m'a parlé Baruch.

— Je suis bien heureux d'être venu, dit Joseph, car j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec vous, et vous avez enrichi mon atelier...

— Oui, dit la Rabouilleuse, au lieu d'éclairer votre oncle sur la valeur de ses tableaux qu'on estime à plus de cent mille francs, vous les avez bien lestement envoyés à Paris... Pauvre cher homme, c'est comme un enfant!... On vient de nous dire à Bourges qu'il y a un petit poulet, comment donc? un Poussin qui était avant la Révolution dans le Chœur de la cathédrale, et qui vaut à lui seul vingt mille francs...

— Ça n'est pas bien, mon neveu, dit le vieillard à un signe de Max que Joseph ne put apercevoir.

— Là, franchement, reprit le soudard en

riant, sur votre honneur, que croyez-vous que valent les tableaux? Parbleu, vous avez tiré une carotte à votre oncle, vous étiez dans votre droit, un oncle est fait pour être pillé! La nature m'a refusé des oncles, mais sacrebleu si j'en avais eu, je ne les aurais pas épargnés.

— Saviez-vous, monsieur, dit Flore à Rouget, ce que *vos* tableaux valaient... Combien dites-vous, monsieur Joseph?

— Mais, répondit le peintre qui devint rouge comme une betterave, les tableaux valent quelque chose.

— On dit que vous les avez estimés à cent cinquante mille francs à monsieur Hochon, dit Flore, est-ce vrai?

— Oui, dit le peintre qui avait une loyauté d'enfant.

— Et, aviez-vous l'intention, dit Flore au bon homme, de donner cent cinquante mille francs à votre neveu?...

— Jamais, jamais! répondit le vieillard que Flore avait regardé fixement.

— Il y a une manière d'arranger tout cela, dit le peintre, c'est de vous les rendre, mon oncle?...

— Non, non, garde-les, dit le vieillard.

— Je vous les renverrai, mon oncle, répondit Joseph blessé du silence offensant de Maxence Gilet et de Flore Brazier. J'ai dans mon pinceau de quoi faire ma fortune, sans avoir rien à personne, pas même à mon oncle... Je vous salue, mademoiselle, bien le bonjour, monsieur...

Et Joseph retraversa la place dans un état d'irritation que les artistes peuvent se peindre. Toute la famille Hochon était alors dans le salon. En voyant Joseph qui gesticulait et se parlait à lui-même, on lui demanda ce qu'il avait. Devant Baruch et François, le peintre, franc comme l'osier, raconta la scène qu'il venait d'avoir, et qui, dans deux

heures, devint la conversation de toute la ville où chacun la broda de circonstances plus ou moins drôles. Quelques-uns soutenaient que le peintre avait été mal mené par Max, d'autres qu'il s'était mal conduit avec mademoiselle Brazier, et que Max l'avait mis à la porte.

—Quel enfant, que votre enfant?... disait Hochon à madame Bridau. Le nigaud a été la dupe d'une scène qu'on lui réservait pour le jour de ses adieux. Il y a quinze jours que Max et la Rabouilleuse savaient la valeur des tableaux quand il a eu la sottise de le dire, ici, devant mes petits enfants, qui n'ont eu rien de plus chaud que d'en parler... Votre artiste aurait dû partir à l'improviste.

—Mon fils fait bien de rendre les tableaux, s'ils ont tant de valeur, dit Agathe.

— S'ils valent, selon lui, deux cent mille francs, dit le vieil Hochon, c'est une bêtise que de s'être mis dans le cas de les rendre ;

car vous auriez du moins eu cela de cette succession, tandis qu'à la manière dont vont les choses, vous n'en aurez rien !... Et voilà presque une raison pour votre frère de ne plus vous voir...

Entre minuit et une heure, les Chevaliers de la Désœuvrance commencèrent leur distribution gratuite de comestibles aux chiens de la ville. Cette mémorable expédition ne fut terminée qu'à trois heures du matin, heure à laquelle ces mauvais drôles allèrent souper chez la Cognette. A quatre heures et demie, au crépuscule, ils rentrèrent chez eux.

Au moment où Max tourna la rue de l'Avenier pour entrer dans la Grande Rue, Fario, qui se tenait en embuscade dans un renfoncement, lui porta un coup de couteau, droit au cœur, retira la lame et se sauva par le fossé de Vilatte où il essuya son couteau dans son mouchoir. L'Espagnol alla laver son mou-

choir à la Rivière Forcée, et revint tranquillement à Saint-Paterne où il se recoucha, en escaladant une fenêtre qu'il avait laissée entr'ouverte, et il fut réveillé par son nouveau garçon qui le trouva dormant du plus profond sommeil.

XI.

Une affaire criminelle.

En tombant, Max avait jeté un cri terrible, auquel personne ne pouvait se méprendre. Deux Chevaliers qui rentraient chez eux, le fils d'un juge, nommé Lousteau-Prangin, parent éloigné de la famille de l'ancien Subdélégué, et le fils Goddet qui demeurait dans

le bas de la Grande Rue, remontèrent au pas de course en se disant : — On tue Max !... au secours ! Mais aucun chien n'aboya, et personne, au fait des ruses des coureurs de nuit, ne se leva. Quand les deux Chevaliers arrivèrent, Max était évanoui. Il fallut aller éveiller monsieur Goddet le père. Max avait bien reconnu Fario ; mais, quand à cinq heures du matin, il eut bien repris ses sens, qu'il se vit entouré de plusieurs personnes, qu'il sentit que sa blessure n'était pas mortelle, il pensa tout à coup à tirer parti de cet assassinat, et d'une voix lamentable, il s'écria : — J'ai cru voir les yeux et la figure de ce maudit peintre !...

Là dessus, Lousteau-Prangin courut chez son père le juge d'instruction. Max fut transporté chez lui par le père Cognet, par le fils Goddet et par deux personnes qu'on fit lever. La Cognette et Goddet père étaient aux côtés de Max couché sur un matelas qui

reposait sur deux bâtons. Monsieur Goddet ne voulait rien faire que Max ne fût au lit. Ceux qui portaient le blessé regardèrent naturellement la porte de monsieur Hochon pendant que Kouski se levait, et virent la servante de monsieur Hochon qui balayait. Chez le bonhomme comme dans la plupart des maisons de province, on ouvrait la porte de très bonne heure. Le seul mot prononcé par Max avait éveillé les soupçons, et monsieur Goddet père cria : — Gritte, monsieur Joseph Bridau est-il couché ?..

— Ah ! bien, dit-elle, il est sorti dès quatre heures et demie, il s'est promené toute la nuit dans sa chambre, je ne sais pas ce qui le tenait.

Cette naïve réponse excita des murmures d'horreur et des exclamations qui firent venir cette fille, assez curieuse de savoir ce qu'on amenait chez le père Rouget.

— Eh! bien, il est propre votre peintre! lui dit-on.

Et le cortège entra, laissant la servante ébahie, elle avait vu Max étendu sur le matelas, sa chemise ensanglantée, et mourant.

Ce qui tenait Joseph et l'avait agité pendant toute la nuit, les artistes le devinent : il se voyait la fable des bourgeois d'Issoudun, on le prenait pour un tire-laine, pour tout autre chose que ce qu'il voulait être, un loyal garçon, un brave artiste! Ah! il aurait donné son tableau pour pouvoir voler comme une hirondelle à Paris, et jeter au nez de Max les tableaux de son oncle. Être le spolié, passer pour le spoliateur?... quelle dérision! Aussi dès le matin s'était-il lancé dans l'allée de peupliers qui mène à Tivoli pour donner carrière à son agitation. Pendant que cet innocent jeune homme se promettait, comme consolation, de ne jamais revenir dans ce pays, Max lui préparait une

avanie horrible pour les âmes délicates.

Quand monsieur Goddet père eut sondé la plaie et reconnu que le couteau, détourné par un petit portefeuille, avait heureusement dévié, tout en faisant une affreuse blessure, il fit ce que font tous les médecins et particulièrement les chirurgiens de province, il se donna de l'importance *en ne répondant pas encore* de Max. Et il sortit après avoir pansé le malicieux soudard. L'arrêt de la science avait été communiqué par Goddet père à la Rabouilleuse, à Jean-Jacques Rouget, à Kouski et à la Védie. La Rabouilleuse revint chez son cher Max, éplorée, en larmes ; pendant que Kouski et la Védie apprenaient aux gens rassemblés sous la porte que le commandant était à peu près condamné. Cette nouvelle eut pour résultat de faire venir environ deux cents personnes groupées sur la place Saint-Jean et dans les deux Narette.

— Je n'en ai pas pour un mois, et je sais

qui a fait le coup, dit Max à la Rabouilleuse. Mais nous allons profiter de cela pour nous débarrasser des Parisiens. J'ai déjà dit que je croyais avoir reconnu le peintre, ainsi supposez que je vais mourir, et tâchez que Joseph Bridau soit arrêté, nous lui ferons manger de la prison pendant deux jours. Je crois connaître la mère, elle s'en ira d'arre d'arre à Paris avec son peintre. Nous n'aurons plus à craindre les prêtres qu'on avait l'intention de détacher sur notre imbécile.

Quand Flore Brazier descendit, elle trouva la foule très disposée à suivre les impressions qu'elle voulait lui donner ; elle se montra les larmes aux yeux, et fit observer en sanglotant que le peintre, *qui avait une figure à ça d'ailleurs*, s'était la veille disputé chaudement avec Max à propos des tableaux qu'il avait *chippés* à son oncle.

— Ce brigand, car il n'y a qu'à le regarder pour en être sûr, croit que si Max n'exis-

tait plus, son oncle lui laisserait sa fortune; comme si, dit-elle, un frère ne nous était pas plus proche parent qu'un neveu ! Max est le fils du docteur Rouget. *Le vieux me l'a dit n'avant de mourir !...*

— Ah! il aura voulu faire ce coup-là en s'en allant, il a bien combiné son affaire, il part aujourd'hui, dit un des Chevaliers de la Désœuvrance.

— Max n'a pas un seul ennemi à Issoudun.

— D'ailleurs, il l'a reconnu, dit la Rabouilleuse.

— Où est-il?... Trouvons-le!... cria-t-on.

— Parbleu! il est sorti de chez monsieur Hochon, au petit jour, répondit-on.

Un chevalier de la Désœuvrance courut aussitôt chez monsieur Mouilleron. La foule augmentait toujours, et le bruit des voix devenait menaçant. Des groupes animés occu-

paient toute la Grande Narette. D'autres stationnaient devant l'église Saint-Jean. Un rassemblement occupait la porte Villate, endroit où finit la Petite Narette. On ne pouvait plus passer au dessus et au dessous de la place Saint-Jean. Vous eussiez dit la queue d'une procession. Aussi, messieurs Lousteau-Prangin et Mouilleron, le commissaire de police, le lieutenant de gendarmerie et son brigadier accompagné de deux gendarmes, eurent-ils quelque peine à se rendre à la place Saint-Jean où ils arrivèrent entre deux haies de gens dont les exclamations et les cris pouvaient et devaient les prévenir contre le Parisien si injustement accusé, mais contre qui les circonstances plaidaient.

Après une conférence entre Max et les magistrats, monsieur Mouilleron détacha le commissaire de police et le brigadier avec un gendarme pour examiner ce que dans la langue du Ministère public on nomme le

théâtre du crime. Puis, messieurs Mouilleron et Lousteau-Prangin accompagnés du lieutenant de gendarmerie, passèrent de chez le père Rouget à la maison Hochon qui fut gardée au bout du jardin par deux gendarmes et par deux autres à la porte. La foule croissait toujours. Toute la ville était en émoi dans la Grande Rue.

Gritte s'était précipitée chez le vieillard tout effarée et lui avait dit : — Monsieur, on va vous piller !... Toute la ville est en révolution, monsieur Maxence Gilet est assassiné, il va passer !... et on dit que c'est monsieur Joseph qui a fait le coup !

Monsieur Hochon s'habilla promptement et descendit ; mais, devant une populace furieuse, il était rentré subitement en verrouillant sa porte. Après avoir questionné Gritte, il sut que son hôte était sorti dès le petit jour, s'était promené toute la nuit dans une grande agitation, et ne rentrait pas. Effrayé, il alla

chez madame Hochon que le bruit venait d'éveiller, et à laquelle il apprit l'effroyable nouvelle qui, vraie ou fausse, ameutait tout Issoudun sur la place Saint-Jean.

— Il est certainement innocent! dit madame Hochon.

— Mais en attendant que son innocence soit reconnue, on peut entrer ici, nous piller, dit monsieur Hochon devenu blême (il avait de l'or dans sa cave).

— Et Agathe!

— Elle dort comme une marmotte!

— Ah! tant mieux, dit madame Hochon, je voudrais qu'elle dormît pendant le temps que cette affaire s'éclaircira. Un pareil assaut tuerait cette pauvre petite!

Mais Agathe s'éveilla, descendit à peine habillée, car les réticences de Gritte qu'elle questionna lui avaient bouleversé la tête et le cœur. Elle trouva madame Hochon pâle

et les yeux pleins de larmes à l'une des fenêtres de la salle, avec son mari.

— Du courage, ma petite, Dieu nous envoie nos afflictions, dit la vieille femme. On accuse Joseph !...

— De quoi ?

— D'une mauvaise action qu'il ne peut pas avoir commise.

En entendant ce mot et voyant entrer le lieutenant de gendarmerie, messieurs Mouilleron et Lousteau-Prangin, Agathe s'évanouit.

— Tenez, dit monsieur Hochon à sa femme et à Gritte, emmenez madame Bridau, les femmes ne peuvent être que gênantes dans de pareilles circonstances. Retirez-vous toutes les deux avec elle dans votre chambre. Asseyez-vous, messieurs, fit le vieillard. La méprise qui nous vaut votre visite ne tardera pas, je l'espère, à s'éclaircir.

— Quand il y aurait méprise, dit monsieur Mouilleron, l'exaspération est si forte dans

cette foule et les têtes sont tellement montées que je crains pour l'inculpé.. Je voudrais le tenir au Palais, et donner satisfaction aux esprits.

— Qui se serait douté de l'affection que monsieur Maxence Gilet a inspirée?... dit Lousteau-Prangin.

— Il débouche en ce moment douze cents personnes du faubourg de Rome, vient de me dire un de mes hommes, fit observer le lieutenant de gendarmerie, et ils poussent des cris de mort.

— Où donc est votre hôte? dit monsieur Mouilleron à monsieur Hochon.

— Il est allé se promener dans la campagne, je crois...

— Rappelez Gritte, dit gravement le juge d'instruction, j'espérais que monsieur Bridau n'avait pas quitté la maison. Vous n'ignorez pas sans doute que le crime a été commis à quelques pas d'ici, au petit jour?

Pendant que monsieur Hochon alla chercher Gritte, les trois fonctionnaires échangèrent des regards significatifs.

— La figure de ce peintre ne m'est jamais revenue, dit le lieutenant à monsieur Mouilleron.

— Ma fille, demanda le juge à Gritte en la voyant entrer, vous avez vu, dit-on, sortir, ce matin, monsieur Joseph Bridau?

— Oui, monsieur, répondit-elle en tremblant comme une feuille.

— A quelle heure?

— Dès que je me suis levée, car il s'est promené pendant la nuit dans sa chambre, il était habillé quand je suis descendue.

— Faisait-il jour?

— Petit jour.

— Il avait l'air agité?...

— Oui, dam! il m'a paru tout chose.

— Envoyez chercher mon greffier par un de vos hommes, dit Lousteau-Prangin au

lieutenant, et qu'il vienne avec des mandats de... . . . .

— Mon Dieu ! ne vous pressez pas, dit monsieur Hochon. L'agitation de ce jeune homme est explicable autrement que par la préméditation d'un crime : il part aujourd'hui pour Paris, à cause d'une affaire où Gilet et mademoiselle Flore Brazier avaient suspecté sa probité...

— Oui, l'affaire des tableaux, dit monsieur Mouilleron. Ce fut hier le sujet d'une querelle fort vive, et les artistes ont la tête bien près du bonnet.

— Qui, dans tout Issoudun, avait intérêt à tuer Maxence? demanda Lousteau, personne, ni mari jaloux, ni qui que ce soit, car ce garçon n'a jamais fait de tort à quelqu'un.

— Mais que faisait donc monsieur Gilet à quatre heures et demie, dans les rues d'Issoudun ? dit monsieurHochon.

— Tenez, monsieur Hochon, laissez-nous

faire notre métier, répondit Mouilleron, vous ne savez pas tout : Max a reconnu votre peintre...

En ce moment il se fit une clameur, partie d'un bout de la ville, et qui grandit en suivant le cours de la Grande Narette, comme le bruit d'un coup de tonnerre.

— Le voilà!... le voilà!... il est arrêté!....

Ces mots se détachaient nettement sur la basse-taille de l'effroyable rumeur populaire. En effet le pauvre Joseph Bridau, qui revenait tranquillement par le moulin de Landrôle pour se trouver à l'heure du déjeûner, fut aperçu, quand il atteignit la place Misère, par tous les groupes à la fois. Heureusement pour lui, deux gendarmes arrivèrent au pas de course pour l'arracher aux gens du faubourg de Rome qui l'avaient déjà pris sans ménagement par les bras, en poussant des cris de mort.

— Place! place! dirent les gendarmes, qui appelèrent deux autres de leurs compa-

gnons pour en mettre un en avant et un en arrière de Bridau.

— Voyez-vous, monsieur, dit au peintre un de ceux qui le tenaient, il s'agit en ce moment de notre peau; car, innocent ou coupable, il faut que nous vous protégions contre l'émeute que cause l'assassinat du commandant Gilet, et ce peuple ne s'en tient pas à vous en accuser, il vous croit le meurtrier. Monsieur Gilet est adoré de ces gens-là, qui, regardez-les, ont bien la mine de se faire justice eux-mêmes ? Ah ! nous les avons vus travaillant après 1830 le casaquin aux Employés des Contributions qui n'étaient pas à la noce, allez !

Joseph Bridau devint pâle comme un mourant, et rassembla ses forces pour pouvoir marcher.

— Après tout, dit-il, je suis innocent, marchons !...

Et il eut son portement de croix, l'artiste! Il recueillit des huées, des injures, des me-

naces de mort, en faisant l'horrible trajet de la place Misère à la place Saint-Jean. Les gendarmes furent obligés de tirer le sabre contre la foule furieuse qui leur jeta des pierres. On faillit blesser les gendarmes, et quelques projectiles atteignirent les jambes, les épaules et le chapeau de Joseph.

— Nous voilà ! dit l'un des gendarmes en entrant dans la salle de monsieur Hochon, et ce n'est pas sans peine, mon lieutenant.

— Maintenant, il s'agit de dissiper ce rassemblement, et je ne vois qu'une manière, messieurs, dit l'officier aux magistrats. Ce serait de conduire au Palais monsieur Bridau en le mettant au milieu de vous. Moi et tous mes gendarmes nous vous entourerons. On ne peut répondre de rien, quand on se trouve en présence de six mille furieux...

— Vous avez raison, dit monsieur Hochon qui tremblait toujours pour son or.

— Si c'est la meilleure manière de proté-

ger l'innocence à Issoudun, répondit Joseph, je vous en fais mon compliment. J'ai déjà failli être lapidé...

— Voulez-vous voir prendre d'assaut et piller la maison de votre hôte, dit le lieutenant. Est-ce avec nos sabres que nous résisterons à un flot de monde poussé par une queue de gens irrités...

— Oh! allons, messieurs, nous nous expliquerons après! dit Joseph qui recouvra tout son sang-froid.

— Place! mes amis, dit le lieutenant, *il* est arrêté, nous le conduisons au Palais!

— Respect à la justice! mes amis, dit monsieur Mouilleron.

— N'aimerez-vous pas mieux le voir guillotiner? disait un des gendarmes.

— Oui! oui, fit un furieux, on le guillotinera.

— On va le guillotiner, répétèrent des femmes.

Au bout de la Grande Narette, on se disait :
— On l'emmène pour le guillotiner, on lui a trouvé le couteau! le gredin. Voilà les Parisiens. Celui-là portait bien le crime sur sa figure!

Quoique Joseph eût tout le sang à la tête, il fit le trajet de la place Saint-Jean au Palais en gardant un calme et un aplomb remarquables. Néanmoins, il fut assez heureux de se trouver dans le cabinet de monsieur Lousteau-Prangin.

— Je n'ai pas besoin, je crois, messieurs, de vous dire que je suis innocent, dit-il en s'adressant à monsieur Mouilleron, à monsieur Lousteau-Prangin et au greffier, je ne puis que vous prier de m'aider à prouver mon innocence. Je ne sais rien de l'affaire...

Quand le juge eut déduit à Joseph toutes les présomptions qui pesaient sur lui, en terminant par la déclaration de Max, Joseph fut atterré.

— Mais, dit-il, je suis sorti de la maison

après cinq heures ; j'ai pris par la Grand'rue, et à cinq heures et demie je regardais la façade de votre paroisse de Saint-Cyr. J'y ai causé avec le sonneur qui venait sonner l'angelus, en lui demandant des renseignements sur l'édifice qui me semble bizarre et inachevé. Puis j'ai traversé le Marché aux Légumes où il y avait déjà des femmes. De là, par la place Misère, j'ai gagné, par le pont aux Anes, le moulin de Landrôle, où j'ai regardé tranquillement des canards pendant cinq à six minutes, et les garçons meuniers ont dû me remarquer. J'ai vu des femmes allant au lavoir, elles doivent y être encore ; elles se sont mises à rire de moi, en disant que je n'étais pas beau ; je leur ai répondu que dans les grimaces, il y avait des bijoux. De là, je me suis promené par la grande allée jusqu'à Tivoli, où j'ai causé avec le jardinier... Faites vérifier ces faits, et ne me mettez même pas en état d'arrestation, car je

vous donne ma parole de rester dans votre cabinet jusqu'à ce que vous soyez convaincus de mon innocence.

Ce discours sensé, dit sans aucune hésitation et avec l'aisance d'un homme sûr de son affaire, fit quelque impression sur les magistrats.

— Allons, il faut citer tous ces gens-là, les trouver, dit monsieur Mouilleron, et ce n'est pas en un jour. Résolvez-vous donc, dans votre propre intérêt, à rester au secret au Palais.

— Pourvu que je puisse écrire à ma mère afin de la rassurer, la pauvre femme... Oh! vous lirez la lettre!

Cette demande était trop juste pour ne pas être accordée, et Joseph écrivit ce petit mot :

« N'aie aucune inquiétude, ma chère mère, l'erreur, dont je suis victime, sera facilement reconnue, et j'en ai donné les

moyens. Demain, ou peut-être ce soir, je serai libre. Je t'embrasse, et dis à monsieur et à madame Hochon combien je suis peiné de ce trouble dans lequel je ne suis pour rien, car il est l'ouvrage d'un hasard que je ne comprends pas encore. »

Quand la lettre arriva, madame Bridau se mourait dans une attaque nerveuse, et les potions que monsieur Goddet essayait de lui faire prendre par gorgées, étaient impuissantes. Aussi la lecture de cette lettre fut-elle comme un baume. Après quelques secousses, Agathe tomba dans l'abattement qui suit de pareilles crises. Quand monsieur Goddet revint voir sa malade, il la trouva regrettant d'avoir quitté Paris.

— Dieu m'a punie, disait-elle les larmes aux yeux. Ne devais-je pas me confier à lui, ma chère marraine, et attendre de sa bonté la succession de mon frère!...

— Madame, si votre fils est innocent,

Maxence est un profond scélérat, lui dit à l'oreille monsieur Hochon, et nous ne serons pas les plus forts dans cette affaire... Allez! retournez à Paris.

— Eh! bien, dit madame Hochon à monsieur Goddet, comment va monsieur Gilet?

— Mais, quoique grave, la blessure n'est pas mortelle. Après un mois de soins, ce sera fini. Je l'ai laissé écrivant à monsieur Mouilleron pour demander la mise en liberté de votre fils, madame, dit-il à sa malade. Oh! Max est un brave garçon. Je lui ai dit dans quel état vous étiez, il s'est alors rappelé une circonstance du vêtement de son assassin qui lui a prouvé que ce ne pouvait pas être votre fils, car le meurtrier portait des chaussons de lisière, et il est bien certain que monsieur votre fils est sorti en bottes...

— Ah! que Dieu lui pardonne le mal qu'il m'a fait...

A la nuit, un homme avait apporté pour Gilet une lettre écrite en caractères moulés et ainsi conçue :

« Le capitaine Gilet ne devrait pas laisser un innocent entre les mains de la Justice. Celui qui a fait le coup promet de ne plus recommencer, si monsieur Gilet délivre monsieur Joseph Bridau sans désigner le coupable. »

Après avoir lu cette lettre et l'avoir brûlée, Max écrivit à monsieur Mouilleron une lettre qui contenait l'observation rapportée par monsieur Goddet, en le priant de mettre Joseph en liberté, et de venir le voir afin qu'il lui expliquât l'affaire. Au moment où cette lettre parvint à monsieur Mouilleron, Lousteau-Prangin avait déjà pu se convaincre, par les dépositions du sonneur, d'une vendeuse de légumes, des blanchisseuses, des garçons meuniers du moulin de Landrôle et du jardinier de Frapesle, de la véracité des

explications données par Joseph. La lettre de Max acheva de prouver l'innocence de l'inculpé que monsieur Mouilleron reconduisit lui-même chez monsieur Hochon. Joseph fut accueilli par sa mère avec une effusion de si vive tendresse que ce pauvre enfant méconnu rendit grâce au hasard, comme le mari de la fable de La Fontaine au voleur, d'une contrariété qui lui valait ces preuves d'affection.

— Oh! dit monsieur Mouilleron d'un air capable, j'ai bien vu tout de suite à la manière dont vous regardiez la populace irritée, que vous étiez innocent; mais malgré ma persuasion, voyez-vous, quand on connaît Issoudun, le meilleur moyen de vous protéger était de vous emmener comme nous l'avons fait. Ah! vous aviez une belle contenance.

— Je pensais à autre chose! répondit simplement l'artiste. Je connais un officier qui

m'a raconté qu'en Dalmatie, il fut arrêté dans des circonstances presque semblables, en arrivant de la promenade un matin, par une populace en émoi... Ce rapprochement m'occupait, et je regardais toutes ces têtes avec l'idée de peindre une émeute de 1793... Enfin je me disais : — Gredin ! tu n'as que ce que tu mérites en venant chercher une succession au lieu d'être à peindre dans ton atelier...

— Si vous voulez me permettre de vous donner un conseil, dit le procureur du roi, vous prendrez ce soir à onze heures, une voiture que vous prêtera le maître de poste et vous retournerez à Paris par la diligence de Bourges.

— C'est aussi mon avis, dit monsieur Hochon.

— Et mon plus vif désir est de quitter Issoudun, où cependant je laisse ma seule amie, répondit Agathe en prenant et baisant

la main de madame Hochon. Et quand vous reverrai-je ?...

— Ah ! ma petite, nous ne nous reverrons plus que là haut !... Nous avons, lui dit-elle à l'oreille, assez souffert ici bas, pour que Dieu nous prenne en pitié.

Un instant après, quand monsieur Mouilleron eut causé avec Max, Gritte étonna beaucoup madame et monsieur Hochon, Agathe, Joseph et Adolphine, en annonçant la visite de monsieur Rouget. Jean Jacques venait dire adieu à sa sœur et lui offrir sa calèche pour aller à Bourges.

— Ah ! vos tableaux nous ont fait bien du mal ! lui dit Agathe.

— Gardez-les, ma sœur, répondit le bon homme qui ne croyait pas à la valeur des tableaux.

— Mon voisin, dit monsieur Hochon, nos meilleurs amis, nos plus sûrs défenseurs sont nos parents, surtout quand ils ressemblent

votre sœur Agathe et à votre neveu Joseph !

— C'est possible, répondit le vieillard hébêté.

— Il faut penser à finir chrétiennement sa vie, dit madame Hochon.

— Ah ! Jean Jacques, fit Agathe, quelle journée !

— Acceptez-vous ma voiture ? demanda Rouget.

— Non, mon frère, répondit madame Bridau, je vous remercie, et vous souhaite une bonne santé !

Rouget se laissa embrasser par sa sœur et par son neveu, puis il sortit après leur avoir dit un adieu sans tendresse. Sur un mot de son grand-père, Baruch était allé promptement à la poste. A onze heures du soir, les deux Parisiens, nichés dans un cabriolet d'osier attelé d'un cheval et mené par un postillon, quittèrent Issoudun. Adolphine et madame Hochon avaient des larmes aux yeux.

Elles seules regrettaient Agathe et Joseph.

— Ils sont partis, dit François en entrant avec la Rabouilleuse dans la chambre de Max.

— Eh! bien, le tour est fait, répondit Max abattu par la fièvre.

—Eh ! qu'as-tu dit à monsieur Mouilleron? lui demanda François.

— Je lui ai dit que j'avais presque donné le droit à mon assassin de m'attendre au coin d'une rue, que cet homme était de caractère, si l'on poursuivait l'affaire, à me tuer comme un chien avant d'être arrêté. En conséquence j'ai prié Mouilleron et Prangin de se livrer ostensiblement aux plus actives recherches ; mais de laisser mon assassin tranquille, à moins qu'ils ne voulussent me voir tuer.

— J'espère, Max, dit Flore, que pendant quelque temps vous allez vous tenir tranquilles la nuit.

— Enfin, nous sommes délivrés des Parisiens, s'écria Max. Celui qui m'a frappé ne savait guère nous rendre un si grand service.

XII.

Philippe à Issoudun.

On peut imaginer la satisfaction avec laquelle Agathe et Joseph rentrèrent dans leur petit logement de la rue Mazarine, après cette campagne. L'artiste reprit en voyage sa gaîté troublée par vingt heures de mise au secret, et par la scène de son arrestation;

mais il ne put distraire sa mère. Agathe se remit d'autant moins facilement de ses émotions, que la Cour des Pairs avait commencé le procès de la conspiration militaire etque la conduite de Philippe, malgré l'habileté de son défenseur conseillé par Desroches, excitait des soupçons peu favorables à son caractère. Joseph fut heureux d'aller à Presles pendant cette affaire. Aussi, quelques jours après son arrivée, après avoir mis Desroches au fait de tout ce qui se passait à Issoudun, emmena-t-il Léon de Lora, l'élève que Schinner avait surnommé Mistigris, au château du comte de Sérizy.

Le procès dura vingt jours. Il est inutile de revenir ici sur des faits acquis à l'histoire contemporaine. Soit qu'il eût joué quelque rôle convenu, soit qu'il fût un des révélateurs, Philippe sortit accablé par le poids d'une condamnation à cinq années de surveillance sous la Haute Police, et obligé

de partir le jour même de sa mise en liberté pour Autun, ville que le Directeur-Général de la Police du Royaume lui désigna pour lieu de séjour pendant les cinq années. Cette peine équivalait à une détention semblable à celle des prisonniers sur parole à qui l'on donne une ville pour prison.

En apprenant que le comte de Sérizy, l'un des pairs désignés par la Chambre pour faire l'instruction du procès, employait Joseph à l'ornement de son château de Presles, Desroches sollicita de ce Ministre d'État une audience, et trouva le comte de Sérizy dans les meilleures dispositions pour Joseph avec qui par hasard il avait fait connaissance. Desroches expliqua la position financière des deux frères en rappelant les services rendus par leur père, et l'oubli qu'en avait fait la Restauration.

— De telles injustices, monseigneur, dit l'avoué, sont des causes permanentes d'irri-

tation et de mécontentement! Vous avez connu le père, mettez au moins les enfants dans le cas de faire fortune!

Et il peignit succinctement la situation des affaires de famille à Issoudun, en demandant au tout-puissant Vice-Président du Conseil d'Etat de faire une démarche auprès du Directeur-Général de la Police, afin de changer d'Autun à Issoudun la résidence de Philippe. Enfin il parla de la détresse horrible de Philippe en sollicitant un secours de soixante francs par mois que le Ministère de la Guerre devait donner, par pudeur, à un ancien lieutenant-colonel.

— J'obtiendrai tout ce que vous me demandez, car tout cela me semble juste, dit le Ministre d'État.

Trois jours après, Desroches, muni des autorisations nécessaires, alla prendre Philippe à la prison de la Cour des Pairs, et l'emmena chez lui, rue de Bethizy. Là, le

jeune avoué fit à l'affreux soudard un de ses sermons sans réplique, dans lesquels ils jugent les choses à leur véritable valeur, en se servant de termes crus pour estimer la conduite, pour analyser et réduire à leur plus simple expression, les sentiments des clients auxquels ils s'intéressent assez pour les sermonner. Après avoir aplati l'officier d'ordonnance de l'Empereur en lui reprochant ses dissipations insensées, le malheur de sa mère et la mort de la vieille Descoings, il lui raconta l'état des choses à Issoudun, en les lui éclairant à sa manière et pénétrant à fond dans le plan et dans le caractère de Maxence Gilet et de la Rabouilleuse.

Doué d'une compréhension très alerte en ce genre, le soudard écouta beaucoup mieux cette partie de la mercuriale de Desroches que la première.

—Cela étant, dit l'avoué, vous pouvez réparer ce qui est réparable dans les torts que

vous avez faits à votre excellente famille, car vous ne pouvez rendre la vie à la pauvre femme à qui vous avez donné le coup de la mort...

— Et comment faire? demanda Philippe.

— J'ai obtenu de vous faire donner Issoudun pour résidence au lieu d'Autun.

Le visage de Philippe si amaigri, devenu presque sinistre, labouré par les maladies, par les souffrances et par les privations, fut rapidement illuminé par un éclair de joie.

— Vous seul pouvez rattraper la succession de votre oncle Rouget, déjà peut-être à moitié dans la gueule de ce loup nommé Gilet, reprit Desroches. Vous connaissez tous les détails, à vous maintenant d'agir en conséquence. Je ne vous trace point de plan, je n'ai pas d'idée à ce sujet; d'ailleurs, tout se modifie sur le terrain. Mais vous avez affaire à forte partie, le gaillard est plein d'astuce, et la manière dont il voulait rattraper les ta-

bleaux donnés par votre oncle à Joseph, l'audace avec laquelle il a mis un crime sur le dos de votre pauvre frère annoncent un adversaire capable de tout. Ainsi, soyez prudent, et tâchez d'être sage par calcul, si vous ne pouvez pas l'être par tempérament. Sans en rien dire à Joseph dont la fierté d'artiste se serait révoltée, j'ai renvoyé les tableaux à monsieur Hochon en lui écrivant de ne les remettre qu'à vous. Ce Maxence Gilet est brave...

— Tant mieux, dit Philippe, je compte bien là dessus!

—Hé! bien, pensez à votre mère qui, pour vous, est d'une adorable tendresse, à votre frère de qui vous avez fait votre vache à lait...

— Ah! il vous a parlé de ces bêtises?... s'écria Philippe.

—Allons, ne suis-je pas l'ami de la famille, et n'en sais-je pas plus qu'eux sur vous?...

— Que savez-vous ? dit Philippe.

— Vous avez trahi vos camarades...

— Moi ! s'écria Philippe. Moi ! l'officier d'ordonnance de l'Empereur ! La chatte !... nous avons mis dedans la Chambre des Pairs, la Justice, le Gouvernement et toute la sacrée boutique. Ils n'y ont vu que du feu !...

— C'est très bien, si c'est ainsi, répondit l'avoué ; mais, voyez-vous, les Bourbons ne peuvent pas être renversés, ils ont l'Europe pour eux, et vous devriez songer à faire votre paix avec le ministre de la Guerre. Oh ! vous la ferez quand vous vous trouverez riche. Si vous voulez être riche, vous et votre frère, emparez-vous de votre oncle. Si vous voulez mener à bien une affaire qui exige tant d'habileté, de discrétion, de patience, vous avez de quoi travailler pendant vos cinq ans...

— Non, non, dit Philippe, il faut aller vite

n besogne, ce Gilet pourrait dénaturer la fortune de mon oncle, la mettre au nom de cette fille, et tout serait perdu.

— Enfin, monsieur Hochon est un homme de bon conseil et qui voit juste, consultez-le. Vous avez votre feuille de route, votre place est retenue à la diligence d'Orléans pour sept heures et demie, votre malle est faite, venez dîner?

— Je ne possède que ce que je porte, dit Philippe en ouvrant son affreuse redingote bleue; mais il me manque trois choses que vous prierez Giroudeau, le neveu de Finot, mon ami, de m'envoyer, c'est mon sabre, mon épée et mes pistolets!...

— Il vous manque bien autre chose, dit l'avoué qui frémit en contemplant son client. Vous recevrez une indemnité de trois mois pour vous vêtir décemment.

— Tiens, te voilà Godeschal! s'écria Phi-

lippe en reconnaissant dans le premier clerc de Desroches, le frère de Mariette.

— Oui, je suis avec monsieur Desroches depuis deux mois.

— Il y restera, j'espère, s'écria Desroches, jusqu'à ce qu'il traite d'une Charge.

— Et Mariette? dit Philippe ému par les souvenirs.

— Elle attend l'ouverture de la nouvelle salle.

— Ca lui coûterait bien peu, dit Philippe, de faire lever ma consigne... Enfin, comme elle voudra!

Après le maigre dîner offert à Philippe par Desroches qui nourrissait son premier clerc, les deux praticiens mirent le condamné politique en voiture et lui souhaitèrent bonne chance.

Le 2 novembre, le jour des morts, Philippe Bridau se présenta chez le commissaire de police d'Issoudun pour faire viser sur sa

feuille le jour de son arrivée; puis il alla se loger, d'après les avis de ce fonctionnaire, rue de l'Avenier. Aussitôt, la nouvelle de la déportation d'un des officiers compromis dans la dernière conspiration se répandit à Issoudun et y fit d'autant plus de sensation qu'on apprit que cet officier était le frère du peintre, si injustement accusé. Maxence Gilet, alors entièrement guéri de sa blessure, avait terminé l'opération si difficile de la réalisation des fonds hypothécaires du père Rouget et de leur placement en une inscription sur le grand-livre. L'emprunt de cent quarante mille francs fait par ce vieillard sur ses propriétés produisait une grande sensation, car tout se sait en province. Dans l'intérêt des Bridau, monsieur Hochon, ému de ce désastre, questionna monsieur Héron, le notaire de Rouget, sur l'objet de ce mouvement de fonds.

—Les héritiers du père Rouget, si le père

Rouget change d'avis, me devront une belle chandelle! s'écria monsieur Héron. Sans moi, le bonhomme aurait laissé mettre les cinquante mille francs de rentes au nom de Maxence Gilet... J'ai dit à mademoiselle Brazier qu'elle devait s'en tenir au testament, sous peine d'avoir un procès en spoliation, vu les preuves nombreuses que les différents transports faits de tous côtés donneraient de leurs manœuvres. J'ai conseillé, pour gagner du temps, à Maxence et à sa maîtresse de faire oublier ce changement si subit dans les habitudes du bonhomme.

— Soyez l'avocat et le protecteur des Bridau qui n'ont rien, dit à monsieur Héron monsieur Hochon qui ne pardonnait pas à Gilet les angoisses qu'il avait eues en craignant le pillage de sa maison.

Maxence Gilet et Flore Brazier, hors de toute atteinte, plaisantèrent donc en apprenant l'arrivée du second neveu du père

Rouget. A la première inquiétude que leur donnerait Philippe, ils savaient pouvoir, en faisant signer une procuration au père Rouget, transférer l'inscription soit à Maxence soit à Flore. Si le testament se révoquait, cinquante mille livres de rentes étaient une assez belle fiche de consolation, surtout après avoir grévé les biens-fonds d'une hypothèque de cent quarante mille francs.

Le lendemain de son arrivée, Philippe se présenta sur les dix heures pour faire une visite à son oncle auquel il tenait à se présenter dans son horrible costume. Aussi quand l'échappé de l'hôpital du Midi, quand le prisonnier du Luxembourg entra dans la salle, Flore Brazier éprouva-t-elle comme un frisson au cœur à ce repoussant aspect. Gilet sentit également en lui-même cet ébranlement dans l'intelligence et dans la sensibilité par lequel la nature nous aver-

tit d'une inimitié latente ou d'un danger à venir.

Si Philippe devait je ne sais quoi de sinistre dans la physionomie à ses derniers malheurs, son costume ajoutait encore à cette expression. Sa lamentable redingote bleue restait boutonnée militairement jusqu'au col par de tristes et d'évidentes raisons, mais elle montrait ainsi beaucoup trop ce qu'elle avait la prétention de cacher. Le bas du pantalon usé comme un habit d'invalide exprimait une misère profonde. Les bottes laissaient des traces humides en jetant de l'eau boueuse par les semelles entrebaillées. Le chapeau gris que le colonel tenait à la main offrait aux regards une coiffe horriblement grasse. La canne en jonc dont le vernis avait disparu devait avoir stationné dans tous les coins des cafés de Paris et reposé son bout tordu dans bien des fanges. Sur un col de velours qui laissait voir son carton,

se dressait une tête presque semblable à celle que se fait Frédérick Lemaitre au dernier acte de *la Vie d'un Joueur*, et où l'épuisement d'un homme encore vigoureux se trahit par un teint cuivré, verdi de place en place. On voit ces teintes dans la figure des débauchés qui ont passé beaucoup de nuits au jeu. Les yeux sont cernés par un cercle charbonné, les paupières sont plutôt rougies, que rouges. Enfin, le front est menaçant par toutes les ruines qu'il accuse. Chez Philippe à peine remis de son traitement, les joues étaient presque rentrées et rugueuses. Il montrait un crâne sans cheveux, où quelques mèches restées derrière la tête se mouraient aux oreilles... Le bleu si pur de ses yeux si brillants avait pris les teintes froides de l'acier.

— Bonjour, mon oncle, dit-il d'une voix enrouée, je suis votre neveu Philippe Bridau, Voilà comment les Bourbons traitent un lieu-

tenant-colonel, un vieux de la vieille, celui qui portait les ordres de l'Empereur à la bataille de Montereau. Je serais honteux si ma redingote s'entr'ouvrait, à cause de mademoiselle. Après tout, c'est la loi du jeu. Nous avons voulu recommencer la partie, et nous avons perdu! J'habite votre ville par ordre de la police, avec une haute paie de soixante francs par mois. Ainsi les bourgeois n'ont pas à craindre que je fasse augmenter le prix des consommations. Je vois que vous êtes en bonne et belle compagnie.

— Ah! tu es mon neveu, dit Jean-Jacques...

— Mais invitez donc monsieur le colonel à déjeûner, dit Flore.

—Non, madame, merci, répondit Philippe, j'ai déjeûné. D'ailleurs je me couperais plutôt la main que de demander un morceau de pain ou un centime à mon oncle, après ce qui s'est passé dans cette ville à propos de mon

frère et de ma mère... seulement, il ne me paraît pas convenable que je reste à Issoudun, sans lui tirer ma révérence de temps en temps. Vous pouvez bien d'ailleurs, dit-il en offrant à son oncle sa main dans laquelle Rouget mit la sienne qu'il secoua, vous pouvez faire tout ce qui vous plaira : je n'y trouverai jamais rien à redire, pourvu que l'honneur des Bridau soit sauf...

Gilet pouvait regarder le lieutenant-colonel à son aise, Philippe évitait de jeter les yeux sur lui avec une affectation visible. Quoique le sang lui bouillonnât dans les veines, Max avait un trop grand intérêt à se conduire avec cette prudence des grands politiques, qui ressemble parfois à la lâcheté, pour prendre feu comme un jeune homme, il resta donc calme et froid.

— Ce ne sera pas bien, monsieur, dit Flore, de vivre avec soixante francs par mois à la barbe de votre oncle qui a quarante mille

livres de rentes, et qui s'est déjà si bien conduit avec monsieur le commandant Gilet, son parent, que voilà...

— Oui, Philippe, reprit le bonhomme, nous verrons cela...

Sur la présentation faite par Flore, Philippe échangea un salut avec Gilet.

— Mon oncle, j'ai des tableaux à vous rendre, ils sont chez monsieur Hochon, vous me ferez le plaisir de venir les reconnaître, un jour ou l'autre.

Après avoir dit ces derniers mots d'un ton sec, le lieutenant-colonel Philippe Bridau sortit. Cette visite laissa dans l'ame de Flore et aussi chez Gilet, une émotion plus grave encore que leur saisissement à la première vue de cet effroyable soudard. Dès que Philippe eut tiré la porte avec une violence d'héritier dépouillé, Flore et Gilet se cachèrent dans les rideaux pour le regarder allant de chez son oncle chez les Hochon.

— Quel *chenapan*? dit Flore en interrogeant Gilet par un coup d'œil.

— Oui, par malheur, il s'en est trouvé quelques-uns comme ça dans les armées de l'Empereur, j'en ai descendu sept sur les pontons, répondit Gilet.

— J'espère bien, Max, que vous ne chercherez pas dispute à celui-ci, dit mademoiselle Brazier.

— Oh! celui-là, répondit Max, est un chien galeux qui veut un os, reprit-il en s'adressant au père Rouget. Si son oncle a confiance en moi, il s'en débarassera par quelque donation, car il ne vous laissera pas tranquille, papa Rouget.

— Il sentait bien le tabac, fit le vieillard.

— Il sentait vos écus aussi, fit Flore d'un ton péremptoire. Mon avis est qu'il faut vous dispenser de le recevoir.

— Je ne demande pas mieux, répondit Rouget.

— Monsieur, dit Gritte en entrant dans la salle où toute la famille Hochon se trouvait après déjeûner, voici le monsieur Bridau dont vous parliez.

Philippe fit son entrée avec politesse, au milieu d'un profond silence causé par la curiosité générale. Madame Hochon frémit de la tête aux pieds en apercevant l'auteur de tous les chagrins d'Agathe et l'assassin de la bonne femme Descoings. Adolphine eut aussi quelqu'effroi. Baruch et François échangèrent un regard de surprise. Le vieil Hochon conserva son sang-froid et offrit un siège au fils de madame Bridau.

— Je viens, monsieur, dit Philippe, me recommander à vous, car j'ai besoin de prendre mes mesures de façon à vivre dans ce pays-ci pendant cinq ans, avec soixante francs par mois que me donne la France.

— Cela se peut, répondit l'octogénaire.

Philippe parla de choses indifférentes en se

tenant parfaitement bien. Il présenta comme un aigle Lousteau qu'il connaissait et conquit les bonnes grâces de la vieille dame en lui faisant entrevoir que le nom des Lousteau pouvait devenir célèbre. Puis, il n'hésita point à reconnaître les fautes de sa vie. A un reproche amical que lui adressa madame Hochon à voix basse, il dit avoir fait bien des réflexions dans la prison, et annonça devoir être à l'avenir un autre homme.

Sur un mot que lui dit Philippe, monsieur Hochon sortit avec lui. Quand ils furent sur le boulevard Baron, à une place où personne ne pouvait les entendre, le soldat dit au vieillard : — Monsieur, si vous voulez me croire, nous ne parlerons jamais d'affaires, ni des personnes autrement qu'en nous promenant dans la campagne, ou dans des endroits où nous pourrons causer sans être entendus. Maître Desroches m'a très bien expliqué l'influence des commérages dans une petite ville. Je ne veux donc pas que vous soyez

soupçonné de m'aider de vos conseils, quoique Desroches m'ait dit de vous les demander et que je vous prie de ne pas me les épargner. Nous avons un ennemi puissant en tête, il ne faut négliger aucune précaution pour parvenir à s'en défaire. Et d'abord, excusez-moi, si je ne vais plus vous voir. Un peu de froideur entre nous vous laissera net de toute influence dans ma conduite. Quand j'aurai besoin de vous consulter, je passerai à neuf heures et demie, au moment où vous sortez de déjeûner, sur la place. Si vous me voyez tenant ma canne au port d'armes, cela voudra dire qu'il faut nous rencontrer, par hasard, en un lieu de promenade que vous m'indiquerez.

— Tout cela me semble d'un homme prudent et qui veut réussir, dit le vieillard.

— Et je réussirai, monsieur. Avant tout, indiquez-moi les militaires de l'ancienne armée revenus ici, qui ne sont point du parti de Max Gilet, et avec lesquels je puisse me lier.

— Il y a d'abord un capitaine d'artillerie de la Garde, monsieur Mignonnet, un homme sorti de l'École Polytechnique, âgé de quarante ans et qui vit modestement, il est plein d'honneur et s'est prononcé contre Max dont la conduite lui semble indigne d'un vrai militaire.

— Bon! fit le lieutenant-colonel.

—Il n'y a pas beaucoup de militaires de cette trempe, reprit monsieur Hochon, car je ne vois plus ici qu'un ancien capitaine de cavalerie.

— C'est mon arme, dit Philippe. Était-il dans la Garde ?

—Oui, reprit monsieur Hochon. Carpentier était en 1810 maréchal-des-logis-chef dans les dragons, il en est sorti pour entrer sous-lieutenant dans la Ligne, et il y est devenu capitaine.

—Giroudeau le connaîtra peut-être, se dit Philippe.

— Ce monsieur Carpentier a pris la place, dont n'a pas voulu Maxence, à la Mairie, et il est l'ami du commandant Mignonnet.

— Que puis-je faire ici, pour gagner ma vie?...

— On va, je crois, établir une sous-direction pour l'Assurance Mutuelle du Département du Cher, et vous pourriez y trouver une place, mais ce sera tout au plus cinquante francs par mois...

— Cela me suffira.

Au bout d'une semaine, Philippe eut une redingote, un pantalon et un gilet neufs en bon drap bleu d'Elbeuf, achetés à crédit et payables à tant par mois, ainsi que des bottes, des gants de daim et un chapeau. Il reçut de Paris, par Giroudeau, du linge, ses armes et une lettre pour Carpentier, qui avait servi sous les ordres de l'ancien capitaine des dragons. Cette lettre valut à Philippe le dévouement de Carpentier, l'employé de la Mairie qui présenta Philippe comme un homme du plus haut mérite et du plus beau caractère

au commandant Mignonnet. Philippe capta l'admiration de ces deux dignes officiers par quelques confidences sur la conspiration qui fut, comme on sait, la dernière tentative de l'ancienne armée contre les Bourbons, car le procès des sergents de la Rochelle appartint à un autre ordre d'idées.

A partir de 1823, éclairés par le sort de la conspiration du 19 août 1820, par les affaires Berton et Caron, les militaires se contentèrent d'attendre les événements. Cette dernière conspiration, la cadette de celle du 19 août, fut la même, reprise avec de meilleurs éléments. Comme l'autre, elle resta complètement inconnue au Gouvernement royal. Encore une fois découverts, les conspirateurs eurent l'esprit de réduire leur vaste entreprise aux proportions mesquines d'un complot de caserne. Cette conspiration, à laquelle adhéraient plusieurs régi-

ments de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, eut le Nord de la France pour foyer. On devait prendre d'un seul coup les places fortes de la frontière. Les traités de 1815 eussent été brisés par une fédération subite de la Belgique, enlevée à la Sainte-Alliance, grâce à un pacte militaire fait entre soldats. Deux trônes s'abîmaient en un moment dans ce rapide ouragan. Au lieu de ce formidable plan conçu par de fortes têtes et auquel adhéraient bien des personnages, on ne livra qu'un détail à la Cour des Pairs. Philippe Bridau consentit à couvrir ces chefs qui disparaissaient au moment où les complots se découvraient soit par quelque trahison, soit par un effet du hazard, et qui, siégeant dans les Chambres, ne devaient leur coopération qu'après un grand succès. Dire le plan que, depuis 1830, les aveux des Libéraux ont déployé dans toute sa profondeur et ses ramifications immenses dérobées aux initiés

inférieurs, ce serait empiéter sur le domaine de l'histoire et se jeter dans une trop longue digression. Cet aperçu suffit à faire comprendre le double rôle accepté par Philippe. Pour occuper le gouvernement au centre de son action, l'ancien officier d'ordonnance de l'Empereur devait faire un mouvement dans Paris afin de laisser gagner du temps à la véritable conspiration au moment où elle éclaterait dans le Nord. Philippe fut alors chargé de faire des révélations incomplètes, et de rompre la trame en ne livrant que les secrets d'un ordre secondaire. Ce rôle convenait à la situation précaire de ce joueur sans principes. En se sentant à cheval sur deux partis, le rusé Philippe fit le bon apôtre avec le gouvernement royal et conserva l'estime des gens haut placés de son parti; mais en se promettant bien de se jeter plus tard dans celle des deux voies où il trouverait le plus d'avantages.

Ces révélations sur la portée immense du

véritable complot, sur la participation de quelques-uns des juges, firent de Philippe, aux yeux de Carpentier et de Mignonnet, un homme de la plus haute distinction. Son dévouement révélait un politique digne des beaux jours de la Convention. Aussi le rusé soudard devint-il en quelques jours l'ami des deux officiers dont la considération dut rejaillir sur lui. Il eut aussitôt, par la recommandation de messieurs Mignonnet et Carpentier, la place indiquée par le vieil Hochon, à l'Assurance Mutuelle du Département du Cher. Chargé de tenir des registres comme chez un percepteur, de remplir de noms et de chiffres des lettres tout imprimées et de les expédier, de faire des polices d'assurances, il n'était pas occupé plus de trois heures par jour. Mignonnet et Carpentier firent admettre Philippe à leur Cercle où son attitude et ses manières, en harmonie d'ailleurs avec la haute opinion que Mignonnet

et Carpentier donnaient de ce chef de complot, lui méritèrent le respect qu'on accorde à des dehors souvent trompeurs.

Philippe, dont la conduite fut profondément méditée, avait réfléchi pendant sa prison sur les inconvénients d'une vie débraillée. Il n'avait donc pas besoin de la semonce de Desroches, pour comprendre la nécessité de se concilier l'estime de la bourgeoisie par une vie honnête, décente et rangée. Charmé de faire la satyre de Max en se conduisant à la Mignonnet, il voulait endormir la Rabouilleuse et Maxence en les trompant sur son caractère. Il tenait à se faire prendre pour un niais en se montrant généreux et désintéressé, tout en enveloppant ses adversaires et convoitant la succession de son oncle; tandis que sa mère et son frère, si réellement désintéressés, généreux et grands, avaient été taxés de calcul en agissant avec une naïve simplicité. La cupidité de Philippe s'était al-

lumée en raison de la fortune de son oncle que monsieur Hochon lui avait détaillée. Dans la première conversation qu'il eut secrètement avec l'octogénaire, ils étaient tous deux tombés d'accord sur l'obligation où se trouvait Philippe, de ne pas éveiller la défiance de Max, car tout serait perdu, si Flore et Max emmenaient leur victime à Bourges.

Une fois par semaine le colonel dîna chez le capitaine Mignonnet, une autre fois chez Carpentier, et le jeudi chez monsieur Hochon. Bientôt invité dans deux ou trois maisons, après trois semaines de séjour, il n'avait guère que son déjeûner à payer. Nulle part il ne parla ni de son oncle, ni de la Rabouilleuse, ni de Gilet, à moins qu'il ne fût question d'apprendre quelque chose relativement au séjour de son frère et de sa mère. Enfin les trois officiers, les seuls qui fussent décorés, et parmi lesquels Philippe avait l'a-

vantage de la rosette, ce qui lui donnait aux yeux de tous une supériorité, recherchée en province, se promenaient ensemble, à la même heure avant le dîner, en faisant, selon une expression vulgaire, *bande à part.* Cette attitude, cette tranquillité produisirent un excellent effet dans Issoudun.

Après avoir obtenu sa place, Philippe, au fait des *disettes* du pays, voulut dérober le plus possible la connaissance de certaines choses à la ville, il se logea donc dans une maison située à l'extrémité du faubourg Saint-Paterne, à laquelle attenait un très grand jardin. Il put y faire, dans le plus grand secret, des armes avec Carpentier, qui avait été maître d'armes dans la Ligne avant de passer dans la Garde, et il devint secrètement de la première force.

Quand Philippe rencontrait Gilet, il en attendait le salut, et répondait en soulevant le bord de son chapeau d'une façon cavalière,

comme fait un colonel qui répond au salut d'un soldat. Maxence Gilet ne donnait aucune marque d'impatience, ni de mécontentement. Il ne lui était jamais échappé la moindre parole à ce sujet chez la Cognette, où il se faisait quelques soupers, car depuis le coup de couteau de Fario, les mauvais tours avaient été provisoirement suspendus. Au bout d'un certain temps, le mépris du lieutenant-colonel Bridau pour le chef de bataillon Gilet, fut un fait avéré, dont s'entretinrent entre eux quelques-uns des chevaliers de la Désœuvrance qui ne portaient pas à Maxence une amitié aussi étroite que Baruch, que François et trois ou quatre autres. On s'étonna généralement de voir le violent, le fougueux Max se conduisant avec une pareille réserve. Aucune personne à Issoudun, pas même Potel ou Renard, n'eussent traité ce point délicat avec Gilet. Potel, assez affecté de cette mésintelligence publique entre deux braves

présentait Max comme très capable d'ourdir une trame où se prendrait le colonel. Selon Potel, on pouvait s'attendre à quelque chose de neuf, après ce que Max avait fait pour chasser le frère et la mère. Le coup de Fario n'était plus un mystère. Monsieur Hochon n'avait pas manqué d'expliquer aux vieilles têtes de la ville la ruse atroce de Gilet. D'ailleurs monsieur Mouilleron, le héros d'une *disette bourgeoise*, avait dit en confidence le nom de l'assassin de Gilet, ne fût-ce que pour rechercher les causes de l'inimitié de Fario contre Max, afin de tenir la Justice éveillée sur des événements futurs.

En causant sur la situation du lieutenant-colonel vis à vis de Max, et en cherchant à deviner ce qui jaillirait de cet antagonisme, la ville les posa donc, par avance en adversaires. Philippe, qui recherchait avec sollicitude les détails de l'arrestation de son frère, les antécédents de Gilet et ceux de la Rabouil-

leuse, finit par entrer en relations assez intimes avec Fario, son voisin. Après avoir bien étudié l'Espagnol, Philippe crut pouvoir se fier à un homme de cette trempe. Tous deux ils trouvèrent leur haine si bien à l'unisson, que Fario se mit à la disposition de Philippe en lui racontant tout ce qu'il savait sur les Chevaliers de la Désœuvrance. Philippe dans le cas où il réussirait à prendre sur son oncle l'empire qu'exerçait Gilet, promit à Fario de le venger de Max, de l'indemniser de ses pertes, et il s'en fit ainsi un Séïde.

Maxence avait donc en face un ennemi redoutable, il trouvait, selon le mot du pays, *à qui parler*. Animée par *ses disettes*, la ville d'Issoudun pressentait un combat entre ces deux personnages qui se méprisaient mutuellement.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

A QUI LA SUCCESSION?

I.

Chapitre à méditer par les héritiers.

Vers la fin de novembre un matin, dans la grande allée de Frapesle, vers midi, Philippe, en rencontrant monsieur Hochon, lui dit : — J'ai découvert que vos deux petits-fils Baruch et François sont les amis intimes de Maxence Gilet. Les drôles participent la nuit à toutes les farces qui se font

en ville. Aussi Maxence a-t-il su par eux tout ce qui se disait chez vous quand mon frère et ma mère y étaient.

— Et comment en avez-vous eu la preuve?...

— Je les ai entendus causant pendant la nuit au sortir d'un cabaret. Vos deux petits-fils doivent chacun mille écus à Maxence. Le misérable a dit à ces pauvres enfants de tâcher de découvrir quelles sont nos intentions. En leur rappelant que vous aviez trouvé le moyen de cerner mon oncle par la prêtraille, il leur a dit que vous seul étiez capable de me diriger, car il me prend heureusement pour un sabreur, inhabile à forger un traquenard.

— Mes petits-enfants!...

— Vos petits-enfants, reprit Philippe. Guettez-les, vous les verrez revenant sur la place Saint-Jean à deux ou trois heures du

matin, gris comme des bouchons de vin de Champagne, et en compagnie de Maxence...

— Voilà donc pourquoi mes drôles sont si sobres, dit monsieur Hochon.

— Fario m'a donné tous les renseignements sur leur existence nocturne, reprit Philippe, car je ne l'aurais jamais devinée. Mon oncle est sous le poids d'une oppression horrible, à en juger par le peu de paroles que j'ai surprises. On veut de lui quelque chose. Je soupçonne Max et la Rabouilleuse d'avoir formé le plan de lui demander ses cinquante mille francs de rentes sur le Grand-Livre, et de s'en aller se marier je ne sais où, après avoir tiré cette aile à leur pigeon. Il est grand temps de savoir ce qui se passe dans le ménage de mon oncle; mais je ne sais comment faire.

— J'y penserai, dit le vieillard.

Philippe et monsieur Hochon se séparèrent en voyant venir quelques personnes.

Jamais, en aucun moment de sa vie, Jean-Jacques Rouget ne souffrit autant que depuis la première visite de son neveu Philippe. Flore, épouvantée, avait le pressentiment d'un danger qui menaçait Maxence. Lasse de son maître, et craignant qu'il ne vécût très vieux, en le voyant résister si longtemps à ses criminelles pratiques, elle inventa le plan trèssimple de quitter le pays et d'aller épouser Maxence à Paris, après s'être fait donner l'inscription de cinquante mille livres de rentes sur le Grand-Livre. Le vieux garçon, guidé non point par intérêt pour ses héritiers, ni par avarice personnelle, mais par sa passion, se refusait à donner l'inscription à Flore, en lui objectant qu'elle était son unique héritière. Le malheureux savait à quel point Flore aimait Maxence, et il se voyait abandonné dès qu'elle serait assez riche pour se marier.

Quand Flore, après avoir employé les ca-

joleries les plus tendres, se vit refusée, elle déploya ses rigueurs : elle ne parlait plus à son maître, elle le faisait servir par la Védie qui vit ce vieillard un matin, les yeux rouges d'avoir pleuré pendant la nuit. Depuis une semaine, le père Rouget déjeûnait seul, servi par les deux domestiques, et Dieu sait comme!

Or, le lendemain de sa conversation avec monsieur Hochon, Philippe, qui jugea nécessaire de faire une seconde visite à son oncle, le trouva très changé. Flore resta près du vieillard, lui jeta des regards affectueux, lui parla tendrement, et joua si bien la comédie, que Philippe devina le péril de la situation par tant de sollicitude déployée en sa présence. Gilet, dont la politique consistait à fuir toute espèce de collision avec Philippe, ne se montra point. Après avoir observé le père Rouget et Flore d'un œil

perspicace, le colonel jugea nécessaire de frapper un grand coup.

— Adieu, mon cher oncle, dit-il en se levant par un geste qui trahissait l'intention de sortir.

— Oh! ne t'en va pas encore, s'écria le vieillard à qui la fausse tendresse de Flore faisait du bien. Dîne avec nous, Philippe ?

— Oui, si vous voulez venir vous promener une heure avec moi.

— Monsieur est bien malingre, dit mademoiselle Brazier. Il n'a pas voulu tout à l'heure sortir en voiture, ajouta-t-elle en se tournant vers le bonhomme qu'elle regarda de cet œil fixe par lequel on dompte les fous.

Philippe prit Flore par le bras, la contraignit à le regarder, et la regarda tout aussi fixement qu'elle venait de regarder sa victime.

— Dites donc, Mademoiselle, lui demanda-t-il, est-ce que, par hasard, mon oncle ne se-

rait pas libre de se promener seul avec moi?

— Mais si, Monsieur, répondit Flore épouvantée et qui ne pouvait guère répondre autre chose.

— Hé! bien, venez, mon oncle? Allons, mademoiselle, donnez-lui sa canne et son chapeau...

— Mais, habituellement, il ne sort pas sans moi, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, Philippe, oui, j'ai toujours bien besoin d'elle...

— Il vaudrait mieux aller en voiture, dit Flore.

— Oui, allons en voiture, s'écria le vieillard dans son désir de mettre ses deux tyrans d'accord.

— Mon oncle, vous viendrez à pied et avec moi, ou je ne reviens plus ; car alors la ville d'Issoudun aurait raison : vous seriez sous la domination de mademoiselle Flore Brazier.

Que mon oncle vous aime, très bien ! reprit-il en arrêtant sur Flore un regard de plomb. Que vous n'aimiez pas mon oncle, c'est encore dans l'ordre ! Mais que vous rendiez le bon homme malheureux ?... halte-là ! quand on veut une succession, il faut la gagner. Venez-vous, mon oncle ?...

Philippe vit alors une hésitation cruelle se peignant sur la figure de ce pauvre imbécile, dont les yeux allaient de Flore à son neveu.

— Ah ! c'est comme cela, reprit le lieutenant-colonel. Eh ! bien, adieu, mon oncle. Quant à vous, mademoiselle, je vous baise les mains.

Il se retourna vivement quand il fut à la porte, et surprit encore une fois un geste de menace de Flore à son oncle.

— Mon oncle, dit-il, si vous voulez venir vous promener avec moi, je vous trouverai à votre porte : je vais faire à monsieur Hochon une visite de dix minutes... Si nous ne

nous promenons pas, je me charge d'envoyer promener bien du monde...

Et Philippe traversa la place Saint-Jean pour aller chez les Hochon.

Chacun doit pressentir la scène que la révélation faite par Philippe à monsieur Hochon avait préparée dans cette famille. A neuf heures, le vieux monsieur Héron se présenta, muni de papiers, et trouva dans la salle du feu que le vieillard avait fait allumer contre son habitude. Habillée à cette heure indue, madame Hochon, occupait son fauteuil au coin de la cheminée. Les deux petits-fils, prévenus par Adolphine d'un orage, amassé depuis la veille sur leurs têtes, avaient été consignés au logis. Mandés par Gritte, ils furent saisis de l'espèce d'appareil déployé par leurs grands parents dont la froideur et la colère grondaient sur eux depuis vingt-quatre heures.

—Ne vous levez pas pour eux, dit l'octogé-

naire à monsieur Héron, car vous voyez deux misérables indignes de pardon.

— Oh ! grand-papa ! dit François.

— Taisez-vous, reprit le solennel vieillard, je connais votre vie nocturne, et vos liaisons avec monsieur Maxence Gilet ; mais vous n'irez plus le retrouver la nuit, chez la Cognette à une heure du matin, car vous ne sortirez d'ici, tous deux, que pour vous rendre à vos destinations respectives. Ah ! vous avez ruiné Fario ? Ah ! vous avez plusieurs fois failli aller en Cour d'Assises... Taisez-vous, dit-il en voyant Baruch ouvrant la bouche. Vous devez tous deux de l'argent à monsieur Maxence, qui, depuis six ans, vous en donne pour vos débauches. Ecoutez chacun les comptes de ma tutelle, et nous causerons après. Vous verrez d'après ces actes, si vous pouvez vous jouer de moi, vous jouer de la famille et de ses lois en trahissant les secrets de ma maison, en rapportant

à un monsieur Maxence Gilet ce qui se dit et se fait ici... Pour mille écus, vous devenez espions? A dix mille écus, vous assassineriez sans doute?... Mais n'avez-vous pas déjà presque tué madame Bridau? car monsieur Gilet savait très bien que Fario lui avait donné le coup de couteau, quand il a rejeté cet assassinat sur mon hôte, Joseph Bridau. Si ce gibier de potence a commis ce crime, c'est pour avoir appris par vous l'intention où était madame Agathe de rester ici. Vous! mes petits-fils, les espions d'un tel homme? Vous, des maraudeurs?... Ne saviez-vous pas que votre digne chef, au début de son métier, a déjà tué, en 1806, une pauvre jeune créature. Je ne veux pas avoir des assassins ou des voleurs dans ma famille, vous ferez vos paquets, et vous irez vous faire pendre ailleurs!

Les deux jeunes gens devinrent blancs et immobiles comme des statues de plâtre.

— Allez, monsieur Héron, dit l'avare au notaire.

Le vieillard lut un compte de tutelle d'où il résultait que la fortune claire et liquide des deux enfants Borniche était de soixante-dix mille francs, somme qui représentait la dot de leur mère ; mais monsieur Hochon avait fait prêter à sa fille des sommes assez fortes, et se trouvait, sous le nom des prêteurs, maître d'une portion de la fortune de ses petits-enfants Borniche. La moitié revenant à Baruch se soldait par vingt mille francs.

— Te voilà riche, dit le vieillard, prends ta fortune et marche tout seul ! Moi je reste maître de donner mon bien et celui de madame Hochon, qui partage en ce moment toutes mes idées, à qui je veux, à notre chère Adolphine : oui, nous lui ferons épouser le fils d'un pair de France, si nous le voulons, car elle aura tous nos capitaux !...

— Une très belle fortune... dit monsieur Héron.

— Monsieur Maxence Gilet vous indemnisera, dit madame Hochon.

— Amassez donc des pièces de vingt sous pour de pareils garnements?... s'écria monsieur Hochon.

— Pardon ! dit Baruch en balbutiant.

— *Pardon, et ferai plus*, répéta railleusement le vieillard en imitant la voix des enfants. Si je vous pardonne, vous irez prévenir monsieur Maxence de ce qui vous arrive, pour qu'il se tienne sur ses gardes..... Non, non, mes petits messieurs. J'ai les moyens de savoir comment vous vous conduirez. Comme vous ferez, je ferai. Ce ne sera point par une bonne conduite d'un jour ni d'un mois que je vous jugerai, mais par celle de plusieurs années !... J'ai bon pied, bon œil, bonne santé. J'espère vivre encore assez pour savoir dans quel chemin vous mettrez

les pieds. Et d'abord, vous irez, vous, monsieur le capitaliste, à Paris, étudier la banque chez monsieur Mongenod. Malheur à vous, si vous n'allez pas droit : on y aura l'œil sur vous. Vos fonds sont chez messieurs Mongenod et fils, voici sur eux un bon de pareille somme. Ainsi, libérez-moi, en signant votre compte de tutelle qui se termine par une quittance, dit-il, en prenant le compte des mains de Héron et le tendant à Baruch.

— Quant à vous, François Hochon, vous me redevez de l'argent au lieu d'en avoir à toucher, dit le vieillard en regardant son autre petit-fils, monsieur Héron, lisez-lui son compte, il est clair... très clair.

La lecture se fit par un profond silence.

— Vous irez avec six cents francs par an à Poitiers faire votre Droit, dit le grand-père quand le notaire eut fini. Je vous préparais une belle existence; maintenant, il faut vous faire avocat pour gagner votre vie.

Ah! mes drôles, vous m'avez attrapé pendant six ans? apprenez qu'il ne me fallait qu'une heure, à moi, pour vous rattraper : j'ai des bottes de sept lieues.

Au moment où le vieux monsieur Héron sortait en emportant les actes signés, Gritte annonça monsieur le colonel Philippe Bridau. Madame Hochon sortit en emmenant ses deux petits-fils dans sa chambre afin de les confesser, selon l'expression du vieil Hochon, et savoir quel effet cette scène avait produit sur eux.

Philippe et le vieillard se mirent dans l'embrâsure d'une fenêtre et parlèrent à voix basse.

— J'ai bien réfléchi à la situation de vos affaires, dit monsieur Hochon en montrant la maison Rouget. Je viens d'en causer avec monsieur Héron. L'inscription de cinquante mille francs de rentes ne peut être vendue que par le titulaire lui-même, ou par un mandataire; or, depuis votre séjour ici, votre oncle n'a signé de procuration dans aucune

Etude, et comme il n'est pas sort d'Issoudun, il n'en a pu signer ailleurs. S'il donne une procuration ici, nous le saurons à l'instant; s'il en donne une ailleurs, nous le saurons également, car il faut l'enregistrer, et le digne monsieur Héron a les moyens d'en être averti. Si donc le bon homme sort d'Issoudun, faites-le suivre, sachez où il est allé, nous trouverons les moyens d'apprendre ce qu'il y aura fait.

— La procuration n'est pas donnée, dit Philippe, on la veut, mais j'espère pouvoir empêcher qu'elle ne se donne, et — elle — ne—se—don—ne—ra—pas, s'écria le soudard en voyant son oncle sur le pas de la porte et le montrant à monsieur Hochon à qui il expliqua succinctement les évènements, si petits et à la fois si grands, de sa visite.

— Maxence a peur de moi, mais il ne peut m'éviter. Mignonnet m'a dit que tous les officiers de la vieille armée fêtaient chaque année à Issoudun l'anniversaire du couron-

nement de l'Empereur, ainsi, dans deux jours, Maxence et moi, nous nous verrons !...

— S'il a la procuration le premier décembre au matin, il prendra la poste pour aller à Paris, et laissera là très bien l'anniversaire...

— Bien : il s'agit de chambrer mon oncle, mais j'ai le regard qui plombe les imbéciles, dit Philippe en faisant trembler monsieur Hochon par un coup d'œil atroce.

— S'ils l'ont laissé se promener avec vous, Maxence aura sans doute découvert un moyen de gagner la partie, fit observer le vieil avare.

— Oh ! Fario veille, répliqua Philippe, et il n'est pas seul à veiller. Cet Espagnol m'a découvert aux environs de Vatan, un de mes anciens soldats à qui j'ai rendu service. Sans qu'on s'en doute, Benjamin Bourdet est aux ordres de mon Espagnol qui a mis un de ses chevaux à la disposition de Benjamin.

— Si vous tuez ce monstre, qui m'a perverti mes petits enfants, vous ferez certes une bonne action.

— Aujourd'hui, grâce à moi, l'on sait dans tout Issoudun, ce que monsieur Maxence a fait la nuit depuis six ans, répondit Philippe. Et *les disettes*, selon votre expression, vont leur train sur lui. Moralement, il est perdu !...

Dès que Philippe sortit de chez son oncle, Flore entra dans la chambre de Maxence, pour lui raconter les moindres détails de la visite que venait de faire l'audacieux neveu.

— Que faire ? dit-elle.

— Avant d'arriver au dernier moyen qui sera de me battre avec ce grand cadavre-là, répondit Maxence, il faut jouer quitte ou double en essayant un grand coup. Laisse aller notre imbécile avec son neveu !

— Mais ce grand mâtin-là ne va pas par quatre chemins, s'écria Flore, il lui nommera les choses par leur nom..

— Ecoute-moi donc, dit Maxence d'un son de voix strident. Crois-tu que je n'aie pas écouté aux portes et réfléchi à notre position? Demande un cheval et un char-à-bancs au père Cognet, il les faut à l'instant! tout doit être *paré* en cinq minutes. Mets là dedans toutes tes affaires, emmène la Védie et cours à Vatan. Installe-toi là comme une femme qui veut y demeurer, emporte les vingt mille francs qu'il a dans son secrétaire. Si je te mène le bon homme à Vatan, tu ne consentiras à revenir ici qu'après la signature de la procuration. Moi, je filerai sur Paris pendant que vous retournerez à Issoudun. Quand, au retour de sa promenade, Jean-Jacques ne te trouvera plus, il perdra la tête, il voudra courir après toi... Eh! bien, moi, je me charge alors de lui parler...

Pendant ce complot, Philippe emmenait son oncle bras dessus bras dessous et allait

se promener avec lui sur le boulevard Baron.

— Voilà deux grands politiques aux prises, se dit le vieil Hochon en suivant des yeux le colonel. Je suis curieux de voir la fin de cette partie dont l'enjeu est de quatre-vingt-dix mille livres de rentes.

— Mon cher oncle, dit au père Rouget Philippe dont la phraséologie se ressentait de ses liaisons à Paris, vous aimez cette fille, et vous avez diablement raison, elle est diablement belle! Au lieu de vous *chouchoûter*, elle vous fait aller comme un valet, c'est encore tout simple : elle voudrait vous voir à six pieds sous terre, afin d'épouser Maxence qu'elle adore...

— Oui, je sais cela, Philippe, mais je l'aime tout de même.

— Eh! bien, par les entrailles de ma mère, qui est bien votre sœur, reprit Philippe, j'ai juré de vous rendre votre Rabouilleuse

souple comme mon gant, et telle qu'elle devait être avant que ce polisson, indigne d'avoir servi dans la Garde Impériale, ne vînt se caser dans votre ménage...

— Oh! si tu faisais cela, dit le vieillard.

— C'est bien simple, répondit Philippe en coupant la parole à son oncle, je vous tuerai Maxence comme un chien... Mais... à une condition? fit le soudard.

— Laquelle, demanda le vieux Rouget en regardant son neveu d'un air hébêté.

— Ne signez pas la procuration qu'on vous demande avant le 3 décembre, traînez jusque là. Ces deux carcans veulent la permission de vendre vos cinquante mille francs de rentes, uniquement pour s'en aller se marier à Paris, et y faire la noce avec votre million...

— J'en ai bien peur, répondit Rouget.

— Hé! bien, quoi qu'on vous fasse, remettez la procuration à la semaine prochaine.

— Oui, mais quand Flore me parle, elle me remue l'âme à me faire perdre la raison. Tiens, quand elle me regarde d'une certaine façon, ses yeux bleus me semblent le paradis, et je ne suis plus mon maître, surtout quand il y a quelques jours qu'elle me tient rigueur.

— Hé! bien, si elle fait la sucrée, contentez-vous de lui promettre la procuration, et prévenez-moi la veille de la signature. Cela me suffira : Maxence ne sera pas votre mandataire, ou bien il m'aura tué. Si je le tue, vous me prendrez chez vous à sa place. Je vous ferai marcher alors cette jolie fille au doigt et à l'œil. Oui, Flore vous aimera, tonnerre de Dieu! ou si vous n'êtes pas content d'elle, je la cravacherai.

— Oh ! je ne souffrirai jamais cela, ce serait frapper sur moi...

— Mais, c'est pourtant la seule manière de gouverner les femmes et les chevaux.

Un homme se fait ainsi craindre, aimer et respecter. Voilà ce que je voulais vous dire dans le tuyau de l'oreille. — Bonjour, messieurs, dit-il à Mignonnet et à Carpentier, je promène mon oncle, comme vous voyez, et je tâche de le former; car nous sommes dans un siècle où les enfants sont obligés de faire l'éducation de leurs grands parents.

On se salua respectivement.

— Vous voyez dans mon cher oncle, les effets d'une passion malheureuse, reprit le colonel. On veut le dépouiller de sa fortune, et le laisser là comme Baba, vous savez de qui je veux parler. Le bonhomme n'ignore pas le complot et il n'a pas la force de se passer de *nanan* pendant quelques jours pour le déjouer.

Philippe expliqua net la situation dans laquelle se trouvait son oncle.

— Messieurs, dit-il en terminant, vous voyez qu'il n'y a pas deux manières de délivrer mon oncle, il faut que le colonel Bridau

tue le commandant Gilet ou que le commandant Gilet tue le colonel Bridau. Nous fêtons le couronnement de l'Empereur après demain, je compte sur vous pour arranger les places au banquet de manière à ce que je sois en face du commandant Gilet. Vous me ferez, je l'espère, l'honneur d'être mes témoins.

— Nous vous nommerons président, et nous serons à vos côtés. Max, comme vice-président, sera votre vis à vis, dit Mignonnet.

— Oh! ce drôle aura pour lui le commandant Potel et le capitaine Renard, dit Carpentier. Malgré ce qui se dit en ville sur ses incursions nocturnes, ces deux braves gens ont été ses seconds, ils lui seront fidèles...

— Vous voyez, mon oncle, dit Philippe, comme cela se mitonnne. Ainsi ne signez rien avant le 3 décembre, car le lendemain vous serez libre, heureux, aimé de Flore, et sans votre Cour des Aides.

— Tu ne le connais pas, mon neveu, dit le

vieillard épouvanté. Maxence a tué neuf hommes en duel.

— Oui, mais il ne s'agissait pas de cent mille francs de rentes à voler, répondit Philippe.

— Une mauvaise conscience gâte la main, dit sentencieusement Mignonnet.

— Dans quelques jours d'ici, reprit Philippe, vous et la Rabouilleuse, vous vivrez ensemble comme des cœurs à la fleur d'orange, une fois son deuil passé ; car elle se tortillera comme un ver, elle jappera, elle fondra en larmes, mais... laissez couler l'eau !

Les deux militaires appuyèrent Philippe et s'efforcèrent de donner du cœur au père Rouget avec lequel ils se promenèrent pendant environ deux heures. Enfin Philippe ramena son oncle auquel il dit pour dernière parole :

— Ne prenez aucune détermination sans moi. Je connais les femmes, j'en ai payé une qui m'a coûté plus cher que Flore ne vous

coûtera jamais !... Aussi m'a-t-elle appris à me conduire comme il faut pour le reste de mes jours avec le beau sexe. Les femmes sont des enfants méchants, c'est des bêtes inférieures à l'homme, et il faut s'en faire craindre, car la pire condition pour nous, est d'être gouvernés par ces brutes-là.

Il était environ deux heures après midi, quand le bonhomme rentra chez lui. Kouski vint ouvrir la porte en pleurant, ou du moins il avait l'air de pleurer, d'après les ordres de Maxence.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jean-Jacques.

— Ah ! monsieur, madame est partie avec la Védie !

—Partie?... dit le vieillard d'un son de voix étranglée.

Le coup fut si violent que Rouget s'assit sur une des marches de l'escalier. Un moment après, il se releva, regarda dans la salle, dans la cuisine, monta dans son apparte-

ment, alla dans toutes les chambres, revint dans la salle, se jeta dans un fauteuil et se mit à fondre en larmes.

— Où est-elle? criait-il en sanglotant. Où est-elle? Où est Max?

— Je ne sais pas, répondit Kouski, le commandant est sorti sans me rien dire.

Gilet, en très-habile politique, avait jugé nécessaire d'aller flâner par la ville. En laissant le vieillard seul à son désespoir, il lui faisait sentir son abandon et le rendait par là docile à ses conseils. Mais pour empêcher que Philippe n'assistât son oncle dans cette crise, Max avait recommandé à Kouski de n'ouvrir la porte à personne. Flore absente, le vieillard était sans frein ni mors, et la situation devenait alors excessivement critique.

Pendant sa tournée en ville, Maxence Gilet fut évité par beaucoup de gens qui, la veille, eussent été très empressés à venir lui serrer la main. Une réaction générale se fai-

sait contre lui. Les œuvres des Chevaliers de la Désœuvrance occupaient toutes les langues. L'histoire de l'arrestation de Joseph Bridau, maintenant éclaircie, déshonorait Max, dont la vie et les œuvres recevaient en un jour tout leur prix. Gilet rencontra le commandant Potel qui le cherchait et qu'il vit hors de lui.

— Qu'as-tu, Potel?

— Mon cher, la Garde Impériale est polissonnée dans toute la ville!... Les *péquins* t'embêtent, et par contrecoup, ça me touche à fond de cœur.

— De quoi se plaignent-ils? répondit Max.

— De ce que tu leur faisais les nuits.

— Comme si l'on ne pouvait pas s'amuser un petit peu?...

— Ceci n'est rien, dit Potel.

Potel appartenait à ce genre d'officiers qui répondaient à un bourguemestre : Eh! on vous la paiera votre ville, si on la brûle.

— Quoi, encore? dit Gilet.

— La Garde est contre la Garde! voilà ce qui me crève le cœur. C'est Bridau qui a déchaîné tous ces bourgeois sur toi. La Garde contre la Garde?.. non, ça n'est pas bien! Tu ne peux pas reculer, Max, il faut s'aligner avec Bridau. Tiens, j'avais envie de chercher querelle à cette grande canaille-là, et de le descendre ; car alors les bourgeois n'auraient pas vu la Garde contre la Garde. A la guerre, je ne dis pas : deux braves de la Garde ont une querelle, on se bat, il n'y a pas de péquins pour se mocquer d'eux. Non, ce grand drôle n'a jamais servi dans la Garde. Un homme de la Garde ne doit pas se conduire ainsi, devant des bourgeois, contre un autre homme de la Garde! Ah la Garde est embêtée, et à Issoudun, encore! où elle était honorée!...

— Allons, Potel, ne t'inquiète de rien, répondit Maxence. Quand même tu ne me verrais pas au banquet de l'anniversaire...

— Tu ne serais pas chez Lacroix après

demain?... s'écria Potel en interrompant son ami. Mais tu veux donc passer pour un lâche, avoir l'air de fuir Bridau? Non, non. Les grenadiers à pied de la Garde ne doivent pas reculer devant la cavalerie de la Garde. Arrange tes affaires autrement, et sois-là!...

— Encore un à mettre à l'ombre, dit Max. Allons, je pense que je puis m'y trouver et faire aussi mes affaires! Car, se dit-il en lui-même, il ne faut pas que la procuration soit à mon nom, comme l'a dit le vieux Héron, ça prendrait trop la tournure d'un vol.

Ce lion, empêtré dans les filets ourdis par Philippe Bridau, frémit entre ses dents, il évita les regards de tous ceux qu'il rencontrait et revint par le boulevard Vilatte en se parlant à lui-même : — Avant de nous battre j'aurai les rentes, se disait-il. Si je meurs, au moins cette inscription ne sera pas à lui, je l'aurai fait mettre au nom de Flore. D'après mes instructions, l'enfant ira

droit à Paris et pourra, si elle le veut, épouser le fils de quelque Maréchal de l'Empire qui sera dégommé. Je ferai donner la procuration au nom de Baruch qui ne transférera l'inscription que sur mon ordre.

Max, il faut lui rendre cette justice, n'était jamais plus calme en apparence que quand son sang et ses idées bouillonnaient. Aussi jamais ne vit-on à un si haut degré, réunies chez un militaire, les qualités qui font le grand général. S'il n'eût pas été arrêté dans sa carrière par la captivité, certes, l'Empereur aurait eu dans ce garçon un de ces hommes si nécessaires à de grandes entreprises. En entrant dans la salle où pleurait toujours la victime de toutes ces scènes à la fois comiques et tragiques, Max demanda la cause de cette désolation : il fit l'étonné, il ne savait rien, il apprit avec une surprise bien jouée le départ de Flore, il questionna Kouski pour obtenir quelques lumières sur le but de ce voyage inexplicable.

— Madame m'a dit, comme ça, fit Kouski, de dire à monsieur qu'elle avait pris dans le secrétaire les vingt mille francs en or qui s'y trouvaient en pensant que monsieur ne lui refuserait pas cette somme pour ses gages, depuis vingt-deux ans.

— Ses gages?... dit Rouget.

— Oui, reprit Kouski. — « Ah! je ne reviendrai plus, qu'elle s'en allait disant à la Védie (car la pauvre Védie, qui est bien attachée à monsieur, faisait des représentations à madame). Non! non! qu'elle disait, il n'a pas pour moi la moindre affection, il a laissé son neveu me traiter comme la dernière des dernières! Et elle pleurait!... à chaudes larmes.,

— Eh! je me moque bien de Philippe! s'écria le vieillard que Maxence observait. Où est-elle? Comment peut-on savoir où elle est?

—Philippe, de qui vous suivez les conseils, vous aidera, répondit froidement Maxence.

— Philippe, dit le vieillard, que peut-il

sur elle?... Il n'y a que toi, mon bon Max, qui sauras trouver Flore, elle te suivra, tu me la ramèneras...

— Je ne veux pas être en opposition avec monsieur Bridau, fit Max.

— Parbleu, s'écria Rouget, si c'est ça qui te gêne, il m'a promis de te tuer.

— Ah! s'écria Gilet en riant, nous verrons...

— Mon ami, dit le vieillard, retrouves Flore et dis-lui que je ferai tout ce qu'elle voudra!...

— On l'aura bien vu passer quelque part en ville, dit Maxence à Kouski, sers-nous à dîner, mets tout sur la table et va t'informer, de place en place, afin de pouvoir nous dire au dessert quelle route a pris mademoiselle Brazier.

Cet ordre calma pour un moment le pauvre homme qui gémissait comme un enfant qui a perdu sa bonne. En ce moment, Maxence, que Rouget haïssait comme la cause de tous

ses malheurs, lui semblait un ange. Une passion, comme celle de Rouget pour Flore, ressemble étonnamment à l'enfance. A six heures, le Polonais, qui s'était tout bonnement promené, revint et annonça que la Rabouilleuse avait suivi la route de Vatan.

— Madame retourne dans son pays, c'est clair, dit Kouski.

— Voulez-vous venir ce soir à Vatan, fit Max, la route est mauvaise; mais Kouski sait conduire et vous ferez mieux votre raccommodement ce soir à huit heures que demain matin.

— Partons, s'écria Rouget.

— Mets tout doucement les chevaux, et tâche que la ville ne sache rien de ces bêtises-là, pour l'honneur de monsieur Rouget. Selle mon cheval, j'irai devant, dit-il à l'oreille de Kouski.

Monsieur Hochon avait déjà fait savoir le départ de mademoiselle Brazier à Philippe

Bridau qui se leva de table chez monsieur Mignonnet pour venir au secours de son oncle, car il devina parfaitement le but de cette habile stratégie. Quand Philippe frappa, Kouski lui répondit par une croisée du premier étage que monsieur Rouget ne pouvait recevoir personne.

— Fario, dit Philippe à l'Espagnol qui se promenait dans la Grande-Narrette, va dire à Benjamin de monter à cheval, il est urgent que je sache ce que deviendront mon oncle et Maxence.

— On attèle le cheval au berlingot, dit Fario.

— S'ils vont à Vatan, répondit Philippe, trouve-moi un second cheval, et reviens avec Benjamin chez monsieur Mignonnet.

— Que comptez-vous faire? dit monsieur Hochon qui sortit de sa maison en voyant Philippe et Fario sur la place.

— Le talent d'un général, mon cher monsieur Hochon, consiste, non-seulement, à

bien observer les mouvements de l'ennemi ; mais encore à deviner ses intentions par ses mouvements, et à toujours modifier son plan à mesure que l'ennemi le dérange par une marche imprévue. Tenez, si mon oncle et Maxence sortent ensemble dans le berlingot, ils vont à Vatan où Maxence lui a promis de le réconcilier avec Flore, qui *fugit ad salices!* car cette manœuvre est du général Virgile. Si cela se joue ainsi, je ne sais pas ce que je ferai ; mais j'aurai la nuit à moi, car mon oncle ne signera pas de procuration à dix heures du soir, les notaires sont couchés. Si, comme les piaffements du second cheval me l'annoncent, Max va donner à Flore des instructions en précédant mon oncle, ce qui paraît nécessaire et vraisemblable, Maxence est perdu ! Vous allez voir comment nous prenons une revanche au jeu de la succession, nous autres vieux soldats... Et, comme pour ce dernier coup de la partie, il me faut un second, je retourne chez Mignonnet afin

de m'y entendre avec mon ami Carpentier.

Après avoir serré la main à monsieur Hochon, Philippe descendit la Petite-Narrette pour aller chez le commandant Mignonnet. Dix minutes après, monsieur Hochon vit partir Maxence au grand trot. Sa curiosité de vieillard fut alors si puissamment excitée, qu'il resta debout à la fenêtre de sa salle attendant le bruit de la vieille demi-fortune qui ne se fit pas attendre. L'impatience de Jean-Jacques lui fit suivre Maxence à vingt minutes de distance. Kouski, sans doute sur l'ordre de son vrai maître, allait au pas, au moins dans la ville.

— S'ils s'en vont à Paris, tout est perdu, se dit monsieur Hochon.

En ce moment, un petit gars du faubourg de Rome arriva chez monsieur Hochon apportant une lettre pour Baruch. Les deux petits-fils du vieillard, penauds depuis le matin, s'étaient consignés d'eux-mêmes

chez leur grand-père. En réfléchissant à leur avenir, ils avaient reconnu combien ils devaient ménager leurs grands parents. Baruch ne pouvait guère ignorer l'influence qu'exerçait son grand-père Hochon sur son grand-père et sa grand'mère Borniche; monsieur Hochon ne manquerait pas de faire avantager Adolphine de tous les capitaux des Borniche, si sa conduite les autorisait à reporter leurs espérances dans le grand mariage dont on l'avait menacé le matin même. Plus riche que François, Baruch avait beaucoup à perdre, il fut donc pour une soumission absolue, en n'y mettant pas d'autres conditions que le paiement des dettes contractées avec Max. Quant à François, son avenir était entre les mains de son grand-père, il n'espérait de fortune que de lui, puisque, d'après le compte de tutelle, il devenait son débiteur. De solennelles promesses furent alors faites par les deux jeunes

gens dont les intérêts compromis stimulaient le repentir, et madame Hochon les rassura sur leurs dettes envers Maxence.

— Vous avez fait des sottises, leur dit-elle, réparez-les par une conduite sage, et monsieur Hochon s'apaisera.

Aussi, quand François eut lu la lettre par dessus l'épaule de Baruch, lui dit-il à l'oreille :

— Demande conseil à grand papa !

— Tenez, fit Baruch en apportant la lettre au vieillard.

— Lisez-la moi, je n'ai pas mes lunettes.

« Mon cher ami,

« J'espère que tu n'hésiteras pas, dans les « circonstances graves où je me trouve, à « me rendre service en acceptant d'être le « fondé de pouvoir de monsieur Rouget. « Ainsi, sois à Vatan demain à neuf heures. « Je t'enverrai sans doute à Paris ; mais sois « tranquille, je te donnerai l'argent du

« voyage et te rejoindrai promptement, car
« je suis à peu près sûr d'être forcé de quitter
« Issoudun le trois décembre. Adieu, je
« compte sur ton amitié, compte sur celle
« de ton ami,

« MAXENCE. »

— Dieu soit loué! fit monsieur Hochon, la succession de cet imbécile est sauvée des griffes de ces diables-là!

— Cela sera, si vous le dites, fit madame Hochon, et j'en remercie Dieu, qui sans doute, aura exaucé mes prières. Le triomphe des méchants est toujours passager.

— Vous irez à Vatan, vous accepterez la procuration de monsieur Rouget, dit le vieillard à Baruch, il s'agit de mettre cinquante mille francs de rentes au nom de mademoiselle Brazier. Vous partirez avec plaisir pour Paris; mais vous resterez à Orléans où vous attendrez un mot de moi. Ne faites savoir à qui que ce soit où vous logerez, et logez-

vous dans la dernière auberge du faubourg Bannier, fût-ce une auberge à roulier...

—Ah! bien, fit François que le bruit d'une voiture dans la Grande-Narrette avait fait se se précipiter à la fenêtre, voici du nouveau? Le père Rouget et monsieur Philippe Bridau reviennent ensemble dans la calèche, que Benjamin et monsieur Carpentier suivent à cheval!...

—J'y vais, s'écria monsieur Hochon dont la curiosité l'emporta sur tout autre sentiment.

Monsieur Hochon trouva le vieux Rouget écrivant dans sa chambre cette lettre que son neveu lui dictait.

« Mademoiselle,

« Si vous ne partez pas, aussitôt cette let-
« tre reçue, pour revenir chez moi, votre
« conduite marquera tant d'ingratitude pour
« mes bontés, que je révoquerai le testament
« fait en votre faveur en donnant ma fortune
« à mon neveu Philippe. Vous comprenez

« aussi que monsieur Gilet ne doit plus être
« mon commensal, dès qu'il se trouve avec
« vous à Vatan. Je charge monsieur le ca-
« pitaine Carpentier de vous remettre la pré-
« sente, et j'espère que vous écouterez ses
« conseils, car il vous parlera comme ferait

« Votre affectionné,

« J.-J. ROUGET. »

— Le capitaine Carpentier et moi nous avons *rencontré* mon oncle, qui faisait la sottise d'aller à Vatan retrouver mademoiselle Brazier et le commandant Gilet, dit avec une profonde ironie Philippe à monsieur Hochon. J'ai fait comprendre à mon oncle qu'il courait donner tête baissée dans un piège : ne sera-t-il pas abandonné par cette fille dès qu'il lui aura signé la procuration qu'elle lui demande pour se vendre à elle-même une inscription de cinquante mille livres de rentes. Je lui ai dit qu'en écrivant

cette lettre, il verrait revenir cette nuit, sous son toit, la belle fuyarde. Je lui promets de rendre mademoiselle Brazier souple comme un jonc pour le reste de ses jours, s'il veut me laisser prendre la place de monsieur Gilet, que je trouve plus que déplacé, ici. Ai-je raison?... Et, mon oncle se lamente.

— Mon voisin, dit monsieur Hochon, vous avez pris le meilleur moyen pour avoir la paix chez vous. Si vous m'en croyez, vous supprimerez même votre testament, et vous verrez Flore redevenir pour vous ce qu'elle était les premiers jours.

— Non, car elle ne me pardonnera pas la peine que je vais lui faire, dit le vieillard en pleurant, elle ne m'aimera plus.

— Elle vous aimera, et dru, je m'en charge, dit Philippe.

— Mais ouvrez donc les yeux? fit monsieur Hochon à Rouget. On veut vous dépouiller et vous abandonner...

— Ah ! si j'en étais sûr !... s'écria l'imbécile.

— Tenez, voici une lettre que Maxence a écrite à mon petit-fils Borniche, dit le vieil Hochon. Lisez !

— Quelle horreur ! s'écria Carpentier en entendant la lecture de la lettre que Rouget fit en pleurant.

— Est-ce assez clair, mon oncle ? demanda Philippe. Allez, tenez-moi cette fille par l'intérêt, et vous serez adoré... comme vous pouvez l'être : moitié fil, moitié coton.

— Elle aime trop Maxence, elle me quittera, fit le vieillard en paraissant épouvanté.

— Mais, mon oncle, Maxence ou moi, nous ne laisserons pas après demain la marque de nos pieds sur les chemins d'Issoudun...

— Eh ! bien, allez, monsieur Carpentier, reprit le bonhomme, si vous me promettez qu'elle reviendra, allez ! Vous êtes un

honnête homme, dites-lui tout ce que vous croirez devoir dire en mon nom..

— Le capitaine Carpentier lui soufflera dans l'oreille que je fais venir de Paris une femme dont la jeunesse et la beauté sont un peu mignonnes, dit Philippe Bridau, et la drôlesse reviendra ventre à terre!

Le capitaine partit en conduisant lui-même la vieille calèche, il fut accompagné de Benjamin à cheval, car on ne trouva plus Kouski. Quoique menacé par les deux officiers d'un procès et de la perte de sa place, le Polonais venait de s'enfuir à Vatan sur un cheval de louage, afin d'annoncer à Maxence et à Flore le coup de main de leur adversaire. Après avoir accompli sa mission, Carpentier, qui ne voulait pas revenir avec la Rabouilleuse, devait prendre le cheval de Benjamin.

En apprenant la fuite de Kouski, Philippe dit à Benjamin : — Tu remplaceras ici, dès ce soir, le Polonais. Ainsi tâche de grimper

derrière la calèche à leur insu, pour te trouver ici en même temps que la colombe.

— Ça se dessine, papa Hochon! fit le lieutenant-colonel. Après-demain le banquet sera jovial.

—Vous allez vous établir ici, lui dit le vieil avare.

—Je viens de dire à Fario de m'y envoyer toutes mes affaires. Je coucherai dans la chambre dont la porte est sur le palier de l'appartement de Gilet, mon oncle y consent.

—Qu'arrivera-t-il de tout ceci? dit le bonhomme épouvanté.

— Il vous arrivera mademoiselle Flore Brazier dans quatre heures d'ici, douce comme une peau de pêche, répondit monsieur Hochon.

— Dieu le veuille! fit le bonhomme en essuyant ses larmes.

— Il est sept heures, dit Philippe, la reine de votre cœur sera vers onze heures et demie

ici. Vous n'y verrez plus Gilet, ne serez-vous pas heureux comme un pape? Si vous voulez que je triomphe, ajouta Philippe à l'oreille de monsieur Hochon, restez avec nous jusqu'à l'arrivée de cette singesse, vous m'aiderez à maintenir le bonhomme dans sa résolution ; puis, à nous deux, nous ferons comprendre à mademoiselle la Rabouilleuse ses vrais intérêts.

Monsieur Hochon tint compagnie à Philippe en reconnaissant la justesse de sa demande ; mais ils eurent tous deux fort à faire, car le père Rouget se livrait à des lamentations d'enfant qui ne cédèrent que devant ce raisonnement répété dix fois par Philippe.

— Mon oncle, si Flore revient, et qu'elle soit tendre pour vous, vous reconnaîtrez que j'ai eu raison. Vous serez choyé, vous garderez vos rentes, et vous vous conduirez désormais par mes conseils.

Quand, à onze heures et demie, on enten-

dit le bruit du berlingot, dans la Grande-Narrette, la question était de savoir si la voiture revenait pleine ou vide. Le visage de Rouget offrit alors l'expression d'une horrible angoisse, qui fut remplacée par l'abattement d'une joie excessive lorsqu'il aperçut les deux femmes au moment où la voiture tourna pour entrer.

—Kouski, dit Philippe en donnant la main à Flore pour descendre, vous n'êtes plus au service de monsieur Rouget, vous ne coucherez pas ici ce soir, ainsi faites vos paquets, Benjamin, que voici, vous remplace.

— Vous êtes donc le maître, dit Flore avec ironie.

— Avec votre permission, répondit Philippe en serrant la main de Flore dans la sienne comme dans un étau. Venez? nous devons nous *rabouiller* le cœur, à nous deux.

Philippe emmena cette femme stupéfaite à quelques pas de là, sur la place Saint-Jean.

— Ma toute belle, après demain, Gilet sera mis à l'ombre par ce bras, dit le soudard en tendant la main droite, ou le sien m'aura fait descendre la garde. Si je meurs, vous serez la maîtresse chez mon pauvre imbécile d'oncle : *benè sit !* Si je reste sur mes quilles, marchez droit et servez-lui du bonheur, premier numéro. Autrement, je connais à Paris des Rabouilleuses qui sont, sans vous faire tort, plus jolies que vous, car elles n'ont que dix-sept ans, elles rendront mon oncle excessivement heureux, et seront dans mes intérêts. Commencez votre service dès ce soir, car si demain, le bonhomme n'est pas gai comme un pinson, je ne vous dis qu'une parole, écoutez-la bien ? Il n'y a qu'une seule manière de tuer un homme, sans que la justice ait le plus petit mot à dire, c'est de se battre avec lui ; mais j'en connais trois pour me débarrasser d'une femme. Voilà, ma biche !

Pendant cette allocution, Flore trembla

comme une personne prise par la fièvre.

— Tuer Max?... dit-elle en regardant Philippe à la lueur de la lune.

— Allez, tenez, voilà mon oncle...

En effet, le père Rouget, quoi que pût lui dire monsieur Hochon, vint dans la rue prendre Flore par la main, comme un avare eût fait pour son trésor, il rentra chez lui, l'emmena dans sa chambre et s'y enferma.

— C'est aujourd'hui la saint-Lambert, qui quitte sa place la perd, dit Benjamin au Polonais.

— Mon maître vous fermera le bec à tous, répondit Kouski en allant rejoindre Max qui s'établit à l'hôtel de la Poste.

II.

Un duel à mort.

Le lendemain, de neuf heures à onze heures, les femmes causaient entre elles à la porte des maisons. Dans toute la ville, il n'était bruit que de l'étrange révolution accomplie la veille dans le ménage du père Rouget. Le résumé de ces conversations fut le même partout.

— Que va-t-il se passer demain, au banquet du couronnement, entre Max et le colonel Bridau ?

Philippe dit à la Védie deux mots : — Six cents francs de rentes viagères, ou chassée ! qui la rendirent neutre pour le moment, entre deux puissances aussi formidables que Philippe et Flore.

En sachant la vie de Max en danger, Flore devint plus aimable avec le vieux Rouget qu'aux premiers jours de leur ménage. Hélas ! en amour, une tromperie intéressée est supérieure à la vérité, voilà pourquoi tant d'hommes payent si cher d'habiles trompeuses. La Rabouilleuse ne se montra qu'au moment du déjeûner en descendant avec Rouget à qui elle donnait le bras. Elle eut des larmes dans les yeux en voyant à la place de Max, le terrible soudard à l'œil d'un bleu sombre, à la figure froidement sinistre.

—Qu'avez-vous, mademoiselle? dit-il après avoir souhaité le bonjour à son oncle.

— Elle a, mon neveu, qu'elle ne supporte pas l'idée de savoir que tu peux te battre avec le commandant Gilet...

— Je n'ai pas la moindre envie de tuer ce Gilet, répondit Philippe, il n'a qu'à s'en aller d'Issoudun, s'embarquer pour l'Amérique avec une pacotille, je serai le premier à vous conseiller de lui donner de quoi l'acheter et à lui souhaiter bon voyage! Il fera fortune, et ce sera beaucoup plus honorable que de faire les cent coups à Issoudun la nuit, et le diable dans votre maison.

— Hé! bien, c'est gentil, cela? dit Rouget en regardant Flore.

— En A...mé...é...ri...ique! répondit-elle en sanglotant.

— Il vaut mieux jouer des jambes à New-Yorck, que de pourrir dans une redingote de sapin en France.... Après cela, vous me direz qu'il est adroit : il peut me tuer!

— Voulez-vous me laisser lui parler? dit Flore d'un ton humble et soumis en implorant Philippe.

— Certainement, il peut bien venir chercher ses affaires, je resterai cependant avec mon oncle pendant ce temps-là, car je ne le quitte plus.

— Védie, cria Flore, cours à la Poste, ma fille, et dis au commandant que je le prie de...

— De venir prendre toutes ses affaires, dit Philippe en coupant la parole à Flore.

— Oui, oui, Védie. Ce sera le prétexte le plus honnête pour me voir, je veux lui parler...

La terreur comprimait tellement la haine chez cette fille; le saisissement qu'elle éprouvait en rencontrant une nature forte et impitoyable, elle qui jusqu'alors était adulée, fut si grand, qu'elle s'accoutumait à plier devant Philippe, comme le pauvre Rouget s'était accoutumé à plier devant elle. Elle atten-

dit avec anxiété le retour de la Védie; mais la Védie revint avec un refus formel de Max qui priait mademoiselle Brazier de lui envoyer ses effets à l'hôtel de la Poste.

— Me permettez-vous d'aller les lui porter? dit-elle à Jean-Jacques Rouget.

— Oui, mais tu reviendras, fit le vieillard.

— Si mademoiselle n'est pas revenue à midi, vous me donnerez à une heure votre procuration pour vendre vos rentes, dit Philippe en regardant Flore. Allez avec la Védie pour sauver les apparences, mademoiselle. Il faut désormais avoir soin de l'honneur de mon oncle.

Flore ne put rien obtenir de Maxence. Le commandant, au désespoir de s'être laissé débusquer d'une position ignoble aux yeux de toute sa ville, avait trop de fierté pour fuir devant Philippe. La Rabouilleuse combattait cette raison en proposant à son ami de s'enfuir ensemble en Amérique; mais Gilet, qui ne voulait pas Flore sans la fortune

du père Rouget et qui ne voulait pas montrer le fond de son cœur à cette fille, persistait dans son intention de tuer Philippe.

— Nous avons commis une lourde sottise, dit-il, il fallait aller tous les trois à Paris, y passer l'hiver; mais, comment imaginer, dès que nous avons vu ce grand cadavre, que les choses tourneraient ainsi. Il y a dans le cours des évènements une rapidité qui grise. Je l'ai pris pour un de ces sabreurs qui n'ont pas deux idées, et voilà ma faute. Maintenant, puisque je n'ai pas su faire ce crochet de lièvre, je serais un lâche si je rompais d'une semelle devant le colonel. Il m'a perdu dans l'opinion de la ville, je ne puis me réhabiliter que par sa mort...

— Pars pour l'Amérique avec quarante mille francs, je saurai me débarrasser de ce sauvage-là, puis je te rejoindrai, c'est bien plus sage...

— Que penserait-on de moi, s'écria-t-il poussé par le préjugé des *Disettes*. Non. D'ail-

leurs, j'en ai déjà enterré neuf. Ce garçon-là ne me paraît pas devoir être très fort : il est sorti de l'École pour aller à l'armée, il s'est toujours battu jusqu'en 1815, il a voyagé depuis en Amérique. Ainsi, mon mâtin n'a jamais mis le pied dans une salle d'armes, tandis que je suis sans égal au sabre! Le sabre est son arme, j'aurai l'air généreux en la lui faisant offrir, car je tâcherai d'être l'insulté, et je l'enfoncerai! Décidément, cela vaut mieux. Rassure-toi : nous serons les maîtres après demain.

Ainsi le point d'honneur fut plus fort chez Max que la saine politique. Revenue à une heure chez elle, Flore s'enferma dans sa chambre pour y pleurer à son aise. Pendant toute cette journée, les *Disettes* allèrent leur train dans Issoudun où l'on regardait comme inévitable un duel entre Philippe et Maxence.

— Ah! monsieur Hochon, dit Mignonnet accompagné de Carpentier qui rencontra le vieillard sur le boulevard Baron, nous som-

mes très inquiets, car Gilet est bien fort à toute arme.

— N'importe, répondit le vieux diplomate de province, Philippe a bien mené cette affaire !... Et je n'aurais pas cru que ce gros sans-gêne aurait si promptement réussi. Ces deux gaillards ont roulé l'un vers l'autre comme deux orages...

— Oh ! fit Carpentier, Philippe est un homme profond, sa conduite à la Cour des Pairs est un chef-d'œuvre de diplomatie.

— Hé ! bien, capitaine Renard, disait un bourgeois, on disait qu'entre eux les loups ne se mangeaient point, mais il paraît que Max va en découdre avec le colonel Bridau. Ça sera sérieux entre gens de la vieille Garde.

— Vous riez de cela, vous autres. Parce que ce brave garçon s'amusait la nuit, vous lui en voulez, dit le commandant Potel. Mais Gilet est un homme qui ne pouvait guère rester dans un trou de ville comme Issoudun, sans s'occuper à quelque chose !

— Enfin, messieurs, disait un quatrième, Max et le colonel ont joué leur jeu. Le colonel ne devait-il pas venger son frère? Souvenez-vous de la traîtrise de Max à l'égard de ce pauvre garçon?

— Bah! un artiste, dit Renard.

— Mais, il s'agit de la succession du père Rouget. On dit que monsieur Gilet allait s'emparer de cinquante mille livres de rentes, au moment où le colonel s'est établi chez son oncle.

— Gilet, voler des rentes à quelqu'un?... Tenez, ne dites pas cela, monsieur Ganivet, ailleurs qu'ici, s'écria Potel, ou nous vous ferions avaler votre langue, et sans sauce!

Dans toutes les maisons bourgeoises on fit des vœux pour le digne colonel Bridau.

Le lendemain, vers quatre heures, les officiers de l'ancienne armée qui se trouvaient à Issoudun ou dans les environs se promenaient sur la Place du Marché devant un

restaurateur nommé Lacroix en attendant Philippe Bridau. Le banquet qui devait avoir lieu pour fêter le couronnement, était indiqué pour cinq heures, heure militaire. On causait de l'affaire de Maxence et de son renvoi de chez le père Rouget dans tous les groupes, car les simples soldats avaient imaginé d'avoir une réunion chez un marchand de vin sur la Place. Parmi les officiers, le commandant Potel et le capitaine Renard furent les seuls qui essayèrent de défendre leur ami.

— Max, disaient-ils, est faible avec les femmes. On ne sait pas l'empire qu'une belle créature a sur un homme, elle lui fait faire bien des sottises.

—Il y aura des sabres dégaînés sous peu, dit un sous-lieutenant qui cultivait un marais dans le Haut-Baltan, car si monsieur Maxence Gilet a commis la sottise de venir demeurer chez le bonhomme, il serait un lâche de s'en laisser chasser comme un valet, sans demander raison.

— Certes, répondit sèchement Mignonnet. Une sottise qui ne réussit pas devient un crime.

Max, qui vint rejoindre les vieux soldats de Napoléon, fut alors accueilli par un silence assez significatif. Potel, Renard prirent leur ami chacun par un bras et allèrent à quelques pas causer avec lui. Ce fut dans ce moment qu'on vit venir de loin Philippe en grande tenue. Il traînait sa canne d'un air imperturbable qui contrastait avec la profonde attention que Max était forcé d'accorder aux discours de ses deux derniers amis. Philippe reçut les poignées de main de Mignonnet, de Carpentier et de quelques autres. Cet accueil, si différent du sien, acheva de dissiper dans l'esprit de Maxence quelques idées de couardise, de sagesse si vous voulez, que les instances et surtout les tendresses de Flore avaient fait naître, une fois qu'il s'était trouvé seul avec lui-même.

— Nous nous battrons, dit-il au capitaine

Renard, et à mort! Ainsi, ne me parlez plus de rien, laissez-moi bien jouer mon rôle.

Après ce dernier mot prononcé d'un ton fébrile, les trois bonapartistes revinrent se mêler au groupe des officiers. Max, le premier, salua Philippe Bridau qui lui rendit son salut en échangeant avec lui le plus froid regard.

— Allons, messieurs, à table, fit le commandant Potel, buvons à la gloire impérissable du petit tondu, qui maintenant est dans le paradis des Braves.

En sentant que la contenance serait moins embarrassante à table, chacun comprit l'intention du petit capitaine de voltigeurs. On se précipita dans la longue salle basse du restaurant Lacroix dont les fenêtres donnaient sur le marché. On se plaça promptement à table, où, comme l'avait demandé Philippe, les deux adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. Plusieurs jeunes gens de la ville, et surtout des ex-Chevaliers de la Désœuvrance, assez inquiets de ce qui

devait se passer à ce banquet, se promenèrent en s'entretenantde la situation critique où Philippe avait su mettre Maxence Gilet. On déplorait cette collision, tout en regardant le duel comme nécessaire.

Tout alla bien jusqu'au dessert, quoique les deux convives conservassent, malgré l'entrain apparent du dîner, une espèce d'attention assez semblable à de l'inquiétude. En attendant la querelle que l'un et l'autre, ils devaient méditer, Philippe parut d'un admirable sang-froid, et Max d'une étourdissante gaîté; mais pour les connaisseurs, chacun deux jouaitun rôle.

Quand le dessert fut servi, Philippe dit : — Remplissez vos verres, mes amis? Je réclame la permission de porter la première santé.

— Il a dit *mes amis*, ne remplis pas ton verre, dit Renard à l'oreille de Max.

Max se versa du vin.

— A la Grande Armée! s'écria Philippe avec un enthousiasme véritable.

— A la Grande Armée! fut répété comme une seule acclamation par toutes les voix.

En ce moment, on vit apparaître sur le seuil de la salle onze simples soldats, parmi lesquels se trouvèrent Benjamin et Kouski, qui répétèrent : A la Grande Armée!

— Entrez, mes enfants! on va boire à *sa* santé! dit le commandant Potel.

Les vieux soldats entrèrent et se placèrent tous debout derrière les officiers.

— Tu vois bien *qu'il* n'est pas mort! dit Kouski à un ancien sergent qui sans doute avait déploré l'agonie de l'Empereur enfin terminée.

— Je réclame le second toast, fit le commandant Mignonnet.

On fourragea quelques plats de dessert par contenance. Mignonnet se leva.

— A ceux qui ont tenté de rétablir *son* fils, dit-il.

Tous, moins Maxence Gilet, saluèrent Philippe Bridau, en lui tendant leurs verres.

— A moi, dit Max qui se leva.

— C'est Max! c'est Max! disait-on au dehors.

Un profond silence régna dans la salle et sur la place, car le caractère de Gilet fit croire à une provocation.

— Puissions-nous *tous* nous retrouver à pareil jour, l'an prochain!

Et il salua Philippe avec ironie.

— Ça se masse, dit Kouski à son voisin.

— La police à Paris ne vous laissait pas faire des banquets comme celui-ci, dit le commandant Potel à Philippe.

— Pourquoi, diable! vas-tu parler de police au colonel Bridau? dit insolemment Maxence Gilet.

— Le commandant Potel n'y entendait pas malice, dit Philippe en souriant avec amertume.

Le silence devint si profond, qu'on aurait entendu voler des mouches, s'il y en avait eu.

— La police me redoute assez, reprit Philippe, pour m'avoir envoyé à Issoudun, pays où j'ai eu le plaisir de retrouver de vieux lapins; mais, avouons-le ? il n'y a pas ici de grands divertissements. Pour un homme qui ne haïssait pas la bagatelle, je suis assez privé. Enfin, je ferai des économies pour ces demoiselles, car je ne suis pas de ceux à qui les lits de plume donnent des rentes, et Mariette du grand Opéra m'a coûté des sommes folles.

— Est-ce pour moi que vous dites cela, mon cher colonel? demanda Max en dirigeant sur Philippe un regard qui fut comme un courant électrique.

— Prenez-le comme vous voudrez, commandant Gilet, répondit Philippe.

— Colonel, mes deux amis que voici, Renard et Potel, iront s'entendre pour que vous me fassiez raison demain, avec...

— Avec Mignonnet et Carpentier, répondit Philippe en coupant la parole à Gilet et montrant ses deux voisins.

— Maintenant, dit Max, continuons les santés?

— Ah! çà, vous autres, dit Philippe en jetant un regard sur les simples soldats, songez que nos affaires ne regardent pas les bourgeois!... Pas un mot sur ce qui vient de se passer. Ca doit rester entre la Vieille-Garde.

— On observera la consigne, colonel, dit Renard, je réponds d'eux.

— Vive son petit! puisse-t-il régner sur la France! s'écria Potel.

— Mort à l'Anglais! s'écria Carpentier.

Ce toast eut un succès prodigieux.

— Honte à Hudson-Lowe! dit le capitaine Renard.

Le dessert se passa très bien, les libations furent très amples. Les deux antagonistes et leurs quatre témoins mirent leur honneur à ce que ce duel, où il s'agissait d'une immense fortune et qui regardait deux hommes si distingués par leur courage, n'eût rien de commun avec les disputes

ordinaires. Deux gentlemen ne se seraient pas mieux conduits que Max et Philippe. Aussi l'attente des jeunes gens et des bourgeois groupés sur la place fut-elle trompée. Tous les convives, en vrais militaires, gardèrent le secret sur l'épisode du dessert.

A dix heures, chacun des deux adversaires apprit que l'arme convenue était le sabre. Le lieu choisi pour le rendez-vous fut le chevet de l'église des Capucins, à huit heures du matin, Goddet, qui faisait partie du banquet en sa qualité de chirurgien-major, avait été prié d'assister à l'affaire. Quoi qu'il arrivât, les témoins décidèrent que le combat ne durerait pas plus de dix minutes.

A onze heures du soir, à la grande surprise du colonel, monsieur Hochon amena sa femme chez Philippe au moment où il allait se coucher.

— Nous savons ce qui se passe, dit la vieille dame les yeux pleins de larmes, et je viens vous supplier de ne pas sortir demain

sans faire vos prières... Elevez votre âme à Dieu.

— Oui, madame, répondit Philippe à qui le vieil Hochon fit un signe en se tenant derrière sa femme.

— Ce n'est pas tout! dit la marraine d'Agathe, je me mets à la place de votre pauvre mère, et je me suis dessaisi de ce que j'avais de plus précieux, tenez!... Elle tendit à Philippe une dent fixée sur un velours noir bordé d'or, auquel elle avait cousu deux rubans verts, et la remit dans un sachet après la lui avoir montrée. — C'est une relique de Sainte-Solange, la patronne du Berry, je l'ai sauvée à la Révolution, gardez cela sur votre poitrine demain matin.

— Est-ce que ça peut préserver des coups de sabre? demanda Philippe.

— Oui, répondit la vieille dame.

— Je ne peux pas plus avoir ce fourniment-là sur moi qu'une cuirasse, s'écria le fils d'Agathe.

— Que dit-il? demanda madame Hochon à son mari.

— Il dit que ce n'est pas de jeu, répondit le vieil Hochon.

— Eh! bien, n'en parlons plus, fit la vieille dame. Je prierai pour vous.

— Mais, madame, une prière et un bon coup de pointe, ça ne peut pas nuire, dit le colonel en faisant le geste de percer le cœur à monsieur Hochon.

La vieille dame voulut embrasser Philippe sur le front. Puis en descendant, elle donna dix écus, tout ce qu'elle possédait d'argent, à Benjamin pour obtenir de lui qu'il cousût la relique dans le gousset du pantalon de son maître. Ce que fit Benjamin, non qu'il crût à la vertu de cette dent, car il dit que son maître en avait une fameuse contre Gilet; mais parce qu'il devait s'acquitter d'une commission si chèrement payée. Madame Hochon se retira pleine de confiance en Sainte-Solange.

A huit heures, le lendemain, trois décembre, par un temps gris, Max, accompagné de ses deux témoins et du Polonais, arriva sur le petit pré qui entourait alors le chevet de l'ancienne église des Capucins. Ils y trouvèrent Philippe et les siens, avec Benjamin. On mesura vingt-quatre pieds. A chaque bout de cette distance, les deux soldats tracèrent deux lignes à l'aide d'une bèche. Sous peine de lâcheté, les adversaires ne pouvaient reculer au-delà de leurs lignes respectives. Tous deux, ils devaient se tenir chacun sur leur ligne, et s'avancer à volonté quand les témoins auraient dit : — Allez !

— Mettons-nous habit bas? dit froidement Philippe à Max.

— Volontiers, colonel, répondit Maxence avec une sécurité de bretteur.

Les deux adversaires ne gardèrent que leurs pantalons, et leurs chairs s'entrevirent alors en rose sous la percale des chemises. Chacun armé d'un sabre d'ordonnance choisi

de même poids, environ trois livres, et de même longueur, trois pieds, se campa, tenant la pointe en terre, en attendant le signal. Ce fut si calme de part et d'autre, que, malgré le froid, les muscles ne tressaillirent pas plus que s'ils eussent été de bronze. Goddet, les quatre témoins et les deux soldats eurent une sensation involontaire.

— C'est de fiers mâtins!

Cette exclamation s'échappa de la bouche du commandant Potel.

Au moment où le signal : —Allez! fut donné, Maxence aperçut la tête sinistre de Fario qui le regardait par le trou que les Chevaliers avaient fait au toit pour introduire les pigeons dans son magasin. Ces deux yeux, d'où jaillirent comme deux douches de feu, de haine et de vengeance, éblouirent Max. Le colonel alla droit à son adversaire, en se mettant en garde de manière à saisir l'avantage. Les experts dans l'art de tuer savent que, de deux adversaires, le plus habile peut

prendre le haut du pavé, pour employer une expression qui rende par une image l'effet de la garde haute. Cette pose, qui permet en quelque sorte de voir venir, annonce si bien un duelliste du premier ordre, que le sentiment de son infériorité pénétra dans l'âme de Max et y produisit ce désarroi de forces qui démoralise un joueur, alors que devant un maître ou devant un homme heureux, il se trouble et joue plus mal qu'à l'ordinaire.

— Ah ! le lascar, se dit Max, il est de première force, je suis perdu !

Max essaya d'un moulinet en manœuvrant son sabre avec une dextérité de batonnistes, il voulait étourdir Philippe et rencontrer son sabre, afin de le désarmer ; mais il s'aperçut au premier choc que le colonel avait un poignet de fer, flexible comme un ressort d'acier. Maxence dut songer à autre chose, et il voulait réfléchir, le malheureux ! tandis que Philippe, dont les deux yeux lui jetaient des éclairs plus vifs que ceux de leurs sabres, parait toutes les attaques avec le sang-froid d'un

maître garni de son plastron dans une salle.

Entre deux hommes aussi forts que les deux combattants, il se passe un phénomène à peu près semblable à celui qui a lieu, entre les gens du peuple, au terrible combat dit *de la savate*. La victoire dépend d'un faux mouvement, d'une erreur de ce calcul, rapide comme l'éclair, et auquel on doit se livrer instinctivement. Pendant un temps aussi court pour les spectateurs qu'il semble long aux adversaires, la lutte consiste en une observation, où s'absorbent les forces de l'ame et du corps, cachée sous des feintes dont la lenteur et l'apparente prudence semblent faire croire qu'aucun des deux antagonistes ne veut se battre. Ce moment, suivi d'une lutte rapide et décisive, est terrible pour les connaisseurs. A une mauvaise parade de Max, le colonel lui fit sauter le sabre des mains.

— Ramassez-le! dit-il en suspendant le combat, je ne suis pas homme à tuer un ennemi désarmé.

Ce fut le sublime de l'atroce. Cette gran-

deur annonçait tant de supériorité, qu'elle fut prise pour le plus adroit de tous les calculs par les spectateurs. En effet, quand Max se remit en garde, il avait perdu son sang-froid, et se trouva nécessairement encore sous le coup de cette garde haute qui vous menace tout en couvrant l'adversaire. Il voulut réparer sa honteuse défaite par une hardiesse. Il ne songea plus à se garder, il prit son sabre à deux mains et fondit rageusement sur le colonel pour le blesser à mort en lui laissant prendre sa vie. Si le colonel reçut un coup de sabre, qui lui coupa le front et une partie de la figure, il fendit obliquement la tête de Max par un terrible retour du moulinet qu'il opposa pour amortir le coup d'assommoir que Max lui destinait. Ces deux coups enragés terminèrent le combat à la neuvième minute. Fario descendit et vint se repaître de la vue de son ennemi dans les convulsions de la mort, car chez un homme de la force de Max, les muscles du corps remuèrent effroyablement. On transporta Philippe chez son oncle.

Ainsi périt un de ces hommes destinés à faire de grandes choses, s'il était resté dans le milieu qui lui était propice, un homme traité par la nature en enfant gâté, car elle lui donna le courage, le sang-froid, et le sens de la politique à la César Borgia. Mais l'éducation ne lui avait pas communiqué cette noblesse d'idées et de conduite, sans laquelle rien n'est possible dans aucune carrière. Il ne fut pas regretté, par suite de la perfidie avec laquelle son adversaire, qui valait moins que lui, avait su le déconsidérer. Sa fin mit un terme aux exploits de l'Ordre de la Désœuvrance, au grand contentement de la ville d'Issoudun. Aussi Philippe ne fut-il pas inquiété à raison de ce duel, qui parut d'ailleurs un effet de la vengeance divine, et dont les circonstances se racontèrent dans toute la contrée avec d'unanimes éloges accordés aux deux adversaires.

— Ils auraient dû se tuer tous les deux, dit monsieur Mouilleron, c'eût été un bon *débarras* pour le gouvernement.

III.

Madame Rouget.

La situation de Flore Brazier eût été très embarrassante, sans la crise aiguë dans laquelle la mort de Max la fit tomber. Elle fut prise d'un transport au cerveau, combiné d'une inflammation dangereuse occasionnée par les péripéties de ces trois journées. La

Rabouilleuse resta dans son lit. Si elle eût joui de sa santé, peut-être aurait-elle fui de la maison où gisait au dessus d'elle, dans l'appartement de Max, et dans les draps de Max, le meurtrier de Max. Elle fut entre la vie et la mort pendant trois mois, soignée par monsieur Goddet qui soignait également Philippe.

Dès que Philippe put tenir une plume, il écrivit les lettres suivantes :

« A Monsieur Desroches, avoué.

« J'ai déjà tué la plus venimeuse des deux
« bêtes, mais ça n'a pas été sans me faire
« ébrêcher la tête par un coup de sabre.
« Le drôle y allait heureusement de main-
« morte. Il reste une autre vipère avec la-
« quelle je vais tâcher de m'entendre, car
« mon oncle y tient autant qu'à son gésier.
« J'avais peur que cette fille, qui est diable-
« ment belle, ne détalât, mon oncle l'aurait

« suivie ; mais le saisissement qui l'a prise
« en un moment grave, l'a clouée dans son
« lit. Si Dieu voulait me protéger, il rappelle-
« rait à lui cette âme pendant qu'elle se re-
« pent de ses erreurs. En attendant, j'ai pour
« moi, grâce à monsieur Hochon (ce vieux
« va bien !), le médecin, un nommé Goddet,
« bon apôtre qui conçoit que les héritages
« des oncles sont mieux placés dans la main
« des neveux que dans celles de ces drô-
« lesses. Monsieur Hochon a d'ailleurs de
« l'influence sur un certain papa Fichet dont
« la fille est riche et que Goddet voudrait
« pour femme à son fils ; en sorte que le
« billet de mille francs qu'on lui fait entre-
« voir pour la guérison de ma caboche, entre
« pour peu de chose dans son dévouement.
« Ce Goddet, ancien chirurgien-major au
« 3e régiment de ligne, a de plus été chambré
« par mes amis, deux braves officiers, Mi-

« gnonnet et Carpentier, en sorte qu'il *ca-*
« *farde* avec sa malade.

« —Il y a un Dieu, après tout, mon enfant,
« voyez-vous? lui dit-il en lui tâtant le pouls.
« Vous avez été la cause d'un grand mal-
« heur, il faut le réparer. Dieu se venge,
« la religion est la religion, soumettez-
« vous, résignez-vous, ça vous calmera d'a-
« bord, ça vous guérira presqu'autant que
« mes drogues. Surtout restez ici, soignez
« votre maître, oubliez, pardonnez... c'est
« la loi chrétienne... Puis il lui dit qu'il a vu
« bien des malheurs de ce genre-là.

« Ce Goddet m'a promis de tenir la Ra-
« bouilleuse pendant trois mois au lit. In-
« sensiblement, elle s'habituera peut-être à
« ce que nous vivions sous le même toit.
« J'ai mis la cuisinière dans mes intérêts.
« Cette abominable vieille a dit à sa maî-
« tresse que Max lui aurait rendu la vie
« bien dure. Elle lui a, dit-elle, entendu

« dire qu'à la mort du bonhomme, et une
« fois sa femme, il ne comptait pas entraver
« son ambition par une fille. Aussi cette cui-
« sinière est-elle arrivée à insinuer à sa
« maîtresse, que l'ambition de Max était si
« grande qu'il se serait défait d'elle. Ainsi
« tout va bien. Mon oncle, conseillé par le
« père Hochon, a déchiré son testament. »

A Monsieur Giroudeau (aux soins de mademoiselle Florentine), rue de Vendôme, au Marais, à Paris.

Mon vieux camarade,

« Informe-toi si ce petit rat de Césarine
« est occupée, et tâche qu'elle soit prête à
« venir à Issoudun dès que je la demande-
« rai. La luronne arriverait alors courrier
« par courrier. Il s'agira d'avoir une tenue
« honnête, rien qui sente les coulisses, il
« faut se présenter dans le pays comme la

« fille d'un brave militaire, mort au champ-
« d'honneur, beaucoup de mœurs, des vê-
« tements de pensionnaire, et de la vertu
« première qualité. Si j'ai besoin d'elle, et
« si elle réussit, à la mort de mon oncle,
« il y aura cinquante mille francs pour elle.
« Si Césarine est occupée, explique mon af-
« faire à Florentine ; et, à vous deux, trou-
« vez-moi quelque figurante, capable de
« jouer le rôle. J'ai eu le crâne écorné dans
« mon duel avec mon mangeur de succes-
« sions qui a tortillé de l'œil. Je te racon-
« terai ce coup-là. Nous reverrons de beaux
« jours, et nous nous amuserons encore, ou
« l'Autre ne serait pas l'Autre. Si tu peux
« m'envoyer cinq cents cartouches, on les
« déchirera. Adieu, vieux lapin, allume ton
« cigarre avec ma lettre. Il est bien entendu
« que la fille de l'officier viendra de Châ-
« teauroux, et aura l'air de demander des

« secours. J'espère cependant ne pas avoir
« besoin de recourir à ce moyen dangereux.
« Remets-moi sous les yeux de Mariette et
« de tous nos amis. »

Agathe, instruite par une lettre de madame Hochon, accourut à Issoudun et fut reçue par son frère qui lui donna l'ancienne chambre de Philippe. Cette pauvre mère, qui retrouva pour son fils maudit toute sa maternité, compta quelques jours heureux en entendant la bourgeoisie de la ville lui faire l'éloge du colonel.

— Après tout, ma petite, lui dit madame Hochon le jour de son arrivée, il faut que jeunesse se passe. Les légèretés des militaires du temps de l'Empereur ne peuvent pas être celles des fils de famille surveillés par leurs pères. Ah! si vous saviez tout ce que ce misérable Max se permettait ici, la nuit!... Issoudun, grace à votre fils, respire et dort en paix. La raison est arrivée à Philippe un peu

tard, mais elle est venue. Comme il nous le disait, trois mois de prison au Luxembourg mettent du plomb dans la tête. Sa conduite ici enchante monsieur Hochon, et il y jouit de la considération générale. S'il peut rester quelque temps, loin des tentations de Paris, il finira par vous donner bien du contentement.

En entendant ces consolantes paroles, Agathe laissa voir à sa marraine des yeux pleins de larmes heureuses.

Philippe fit le bon apôtre avec sa mère : il avait besoin d'elle. Ce fin politique ne voulait recourir à Césarine que dans le cas où il serait un objet d'horreur pour mademoiselle Brazier. En reconnaissant dans Flore un admirable instrument façonné par Maxence, une habitude prise par son oncle, il voulait s'en servir préférablement à une parisienne, capable de se faire épouser par le bonhomme. De même que Fouché dit à Louis XVIII de

se coucher dans les draps de Napoléon au lieu de donner une *Charte*, Philippe désirait rester couché dans les draps de Gilet. Mais il lui répugnait aussi de porter atteinte à la réputation qu'il venait de se faire en Berry. Or, continuer Max auprès de la Rabouilleuse, serait tout aussi odieux de la part de cette fille que de la sienne. Il pouvait sans se déshonorer, vivre chez son oncle et aux dépens de son oncle, en vertu des lois du népotisme; mais il ne pouvait avoir Flore que réhabilitée. Au milieu de tant de difficultés, stimulé par l'espoir de s'emparer de la succession, il conçut l'admirable plan de faire sa tante de la Rabouilleuse. Aussi, dans ce dessein caché, dit-il à sa mère d'aller voir cette fille et de lui témoigner quelque affection en la traitant comme une belle-sœur.

— J'avoue, ma chère mère, fit-il en prenant un air cafard et regardant monsieur et madame Hochon qui venaient tenir compa-

gnie à a chère Agathe, que la façon de vivre de mon oncle est peu convenable, et il lui suffirait de la régulariser pour obtenir à mademoiselle Brazier la considération de la ville. Ne vaut-il pas mieux pour elle être madame Rouget que la servante maîtresse d'un vieux garçon? N'est-il pas plus simple d'acquérir par un contrat de mariage des droits définis que de menacer une famille d'exhérédation. Si vous, si monsieur Hochon, si quelque bon prêtre voulaient parler de cette affaire, on ferait cesser un scandale qui afflige les honnêtes gens. Puis mademoiselle Brazier serait heureuse en se voyant accueillie par vous comme une sœur, et par moi comme une tante.

Le lit de mademoiselle Flore fut entouré le lendemain par Agathe et par madame Hochon qui révélèrent à la malade et à Rouget les admirables sentiments de Philippe. On parla du colonel dans tout Issoudun comme

d'un homme excellent et d'un beau caractère, à cause surtout de sa conduite avec Flore. Pendant un mois, la Rabouilleuse entendit Goddet père, son médecin, cet homme si puissant sur l'esprit d'un malade, la respectable madame Hochon, mue par l'esprit religieux, Agathe si douce et si pieuse, lui présentant tous les avantages de son mariage avec Rouget. Quand, séduite à l'idée d'être madame Rouget, une digne et honnête bourgeoise, elle désira vivement se rétablir pour célébrer ce mariage, il ne fut pas difficile de lui faire comprendre qu'elle ne pouvait pas entrer dans la vieille famille des Rouget en mettant Philippe à la porte.

— D'ailleurs, lui dit un jour Goddet père, n'est-ce pas à lui que vous devez cette haute fortune. Max ne vous aurait jamais laissé vous marier avec le père Rouget. Puis, lui dit-il à l'oreille, si vous avez des enfants, ne

vengerez-vous pas Max, car les Bridau seront deshérités.

Deux mois après le fatal évènement, en février 1823, la malade, conseillée par tous ceux qui l'entouraient, priée par Rouget, reçut donc Philippe dont la cicatrice la fit pleurer, mais dont les manières adoucies pour elle et presqu'affectueuses la calmèrent. D'après le désir de Philippe, on le laissa seul avec sa future tante.

— Ma chère enfant, lui dit le soldat, c'est moi qui, dès le principe, ai conseillé votre mariage avec mon oncle; et, si vous y consentez, il aura lieu dès que vous serez rétablie...

— On me l'a dit, répondit-elle.

— Il est naturel que si les circonstances m'ont contraint à vous faire du mal, je veuille vous faire le plus de bien possible. La fortune, la considération et une famille valent mieux que ce que vous avez perdu. Mon oncle mort, vous n'eussiez pas été longtemps

la femme de ce garçon, car j'ai su de ses amis qu'il ne vous réservait pas un beau sort. Tenez, ma chère petite, entendons-nous? nous vivrons tous heureux. Vous serez ma tante, et *rien que ma tante*. Vous aurez soin que mon oncle ne m'oublie pas dans son testament; de mon côté, vous verrez comme je vous ferai traiter dans votre contrat de mariage... Calmez-vous, pensez à cela, nous en reparlerons. Vous le voyez, les gens les plus sensés, toute la ville, personne ne vous en veut de me recevoir. On comprend que, dans la vie, les intérêts passent avant les sentiments. Vous serez, le jour de votre mariage, plus belle que vous n'avez jamais été. Votre indisposition en vous pâlissant vous a rendu de la distinction. Si mon oncle ne vous aimait pas follement, parole d'honneur, dit-il en se levant et lui prenant la main, vous seriez la femme du colonel Bridau.

Le soudard quitta la chambre en laissant

dans l'âme de Flore, ce dernier mot pour y réveiller une vague idée de vengeance qui sourit à cette fille, presque heureuse d'avoir vu ce personnage effrayant à ses pieds. Philippe venait de jouer en petit la scène que joue Richard III avec la reine qu'il vient de rendre veuve. Le sens de cette scène montre que le calcul caché sous un sentiment entre bien avant dans le cœur, et y dissipe le deuil le plus réel. Voilà comment dans la vie privée, la Nature se permet ce qui, dans les œuvres du génie, est le comble de l'Art. Son moyen, à elle, est *l'intérêt*, le génie de l'argent.

Au commencement du mois d'avril 1823, la salle de Jean-Jacques Rouget offrit donc, sans que personne s'en étonnât, le spectacle d'un superbe dîner donné pour la signature du contrat de mariage de mademoiselle Flore Brazier avec le vieux célibataire. Les convives étaient monsieur Héron;

les quatre témoins messieurs Mignonnet, Carpentier, Hochon et Goddet père; le maire et le curé; puis Agathe Bridau, madame Hochon et son amie, madame Borniche, c'est-à-dire les deux vieilles femmes qui faisaient autorité dans Issoudun. Aussi, la future épouse fut-elle très sensible à cette concession, obtenue par Philippe de ces dames qui y virent une marque de protection nécessaire à donner à une fille repentie. Flore fut d'une éblouissante beauté. Le curé, qui depuis quinze jours instruisait l'ignorante Rabouilleuse, devait lui faire faire le lendemain sa première communion. Ce mariage fut l'objet de cet article religieux publié dans le journal du Cher à Bourges et dans le journal de l'Indre à Châteauroux.

Issoudun.

« Le mouvement religieux fait du pro-
« grès en Berry. Tous les amis de l'Eglise
« et les honnêtes gens de cette ville ont

« été témoins hier d'une cérémonie par
« laquelle un des principaux propriétaires
« du pays a mis fin à une situation scan-
« daleuse et qui remontait à l'époque où la
« religion était sans force dans nos con-
« trées. Ce résultat, dû au zèle éclairé des
« ecclésiastiques de notre ville, aura, nous
« l'espérons, des imitateurs, et fera cesser
« les abus des mariages non célébrés, con-
« tractés aux époques désastreuses du ré-
« gime révolutionnaire.

« Il y a eu cela de remarquable dans le
« fait dont nous parlons, qu'il a été provo-
« qué par les instances d'un colonel appar-
« tenant à l'ancienne armée, envoyé dans
« notre ville par l'arrêt de la Cour des Pairs,
« et à qui ce mariage peut faire perdre la
« succession de son oncle. Ce désintéresse-
« ment est assez rare de nos jours, pour
« qu'on lui donne de la publicité. »

Par le contrat, Rouget reconnaissait à

Flore cent mille francs de dot, et lui assurait un douaire viager de vingt-quatre mille francs. Après la noce qui fut somptueuse, Agathe retourna la plus heureuse des mères à Paris, où elle apprit à Joseph et à Desroches ce qu'elle appela de bonnes nouvelles.

— Votre fils est un homme trop profond pour ne pas mettre la main sur cette succession, lui répondit l'avoué quand il eut écouté madame Bridau. Aussi vous et ce pauvre Joseph, n'en aurez-vous pas un liard.

— Vous serez donc toujours, vous comme Joseph, injuste envers ce pauvre garçon, dit la mère. Sa conduite à la Cour des Pairs est celle d'un grand politique, il a réussi à sauver bien des têtes!... Ses erreurs viennent de l'inoccupation où restaient ses grandes facultés. Il a reconnu combien le défaut de conduite nuisait à un homme qui veut parvenir, et il a de l'ambition, j'en suis sûre. Je ne suis pas la seule à prévoir son avenir,

monsieur Hochon croit fermement que Philippe fera son chemin.

— Oh ! s'il veut appliquer son intelligence profondément perverse à faire fortune, il arrivera, car il est capable de tout, et ces gens-là vont vîte...

— Pourquoi n'arriverait-il pas par des moyens honnêtes? demanda madame Bridau.

— Vous verrez! fit Desroches. Heureux ou malheureux, Philippe sera toujours l'homme de la rue Mazarine, l'assassin de madame Descoings, le voleur domestique ; mais il paraîtra très honnête à tout le monde !

Le lendemain du mariage, après le déjeûner, Philippe prit madame Rouget par le bras quand son oncle se fut levé pour aller s'habiller, car ces nouveaux époux étaient descendus, Flore en peignoir, le vieillard en robe de chambre.

— Ma belle-tante, dit-il en l'emmenant

dans l'embrasure de la croisée, vous êtes maintenant de la famille. Grace à moi, tous les notaires y ont passé. Ah! ça? pas de farces. J'espère que nous jouerons franc jeu. Je connais les tours que vous pourriez me faire, et vous serez gardée par moi, mieux que par une duègne. Ainsi, vous ne sortirez jamais sans me donner le bras, que vous ne quitterez point. Quant à ce qui peut se passer à la maison, j'y serai, sacrebleu, comme une araignée au centre de sa toile. Tenez, voici qui vous prouvera que je pouvais, pendant que vous étiez dans votre lit, hors d'état de remuer ni pied, ni patte, vous faire mettre à la porte sans un sou. Lisez?

Et il tendit la lettre suivante à Flore stupéfaite.

« Mon cher enfant, Florentine, qui vient « enfin de débuter à l'Opéra, dans la nou- « velle salle, par un pas de trois avec Ma- « riette et Tullia, n'a pas cessé de penser à

« toi, ainsi que Florine qui a lâché Lousteau
« pour prendre Nathan. Ces deux mâtoises
« t'ont trouvé la plus délicieuse créature du
« monde, une petite fille de dix-sept ans,
« belle comme une Anglaise, l'air sage
« comme une lady qui fait ses farces,
« rusée comme Desroches, fidèle comme
« Godescha ; et Mariette l'a stylée en te
« souhaitant bonne chance. Il n'y a pas
« de femme qui puisse tenir contre ce petit
« ange sous lequel se cache un démon :
« elle saura jouer tous les rôles, empaumer
« ton oncle et le rendre fou d'amour. Elle a
« l'air céleste de la pauvre Coralie, elle
« sait pleurer, elle a une voix qui vous tire
« un billet de mille francs du cœur le plus
« granitique, et la luronne sable mieux que
« nous le vin de Champagne. C'est un sujet
« précieux, elle a des obligations à Mariette,
« et désire s'acquitter avec elle. Après avoir
« lampé la fortune de deux Anglais, d'un

« Russe, et d'un prince romain, mademoi-
« selle Esther se trouve dans la plus affreuse
« gêne, tu lui donneras dix mille francs, elle
« sera contente. Elle vient de dire en riant : —
« Tiens, je n'ai jamais fricassé de bourgeois, ça
« me fera la main ! Elle est bien connue de Fi-
« not, de Bixiou, de des Lupeaulx, de tout notre
« monde enfin. Ah ! s'il y avait des fortunes
« en France, ce serait la plus grande cour-
« tisane des temps modernes. Ma rédaction
« sent Nathan, Bixiou, Finot, Lousteau, qui
« sont là à faire leurs bêtises avec cette sus-
« dite Esther, Mariette et Florentine, chez
« Florine, dans le plus magnifique apparte-
« ment qu'on puisse voir, et qui vient de lui
« être arrangé par le vieux lord Dudley, le
« vrai père de Marsay, qu'elle vient de *faire*
« avec son nouveau rôle. Tullia est toujours
« avec le duc de Rhétoré, elle t'obtiendra
« une remise de ta surveillance à la fête du
« roi. Ainsi, tâche d'avoir enterré l'oncle

« sous les roses pour la prochaine Saint-
« Louis, reviens avec l'héritage, et tu en
« mangeras quelque chose avec Esther et
« tes vieux amis qui signent en masse pour
« se rappeler à ton souvenir :

« NATHAN, FLORINE, BIXIOU, LOUSTEAU,
« FINOT, MARIETTE, FLORENTINE, GI-
« RAUDEAU, TULLIA. »

La lettre, en tremblotant dans les mains de madame Rouget, accusait l'effroi de son ame et de son corps. La tante n'osa regarder son neveu qui fixait sur elle deux yeux d'une expression terrible.

— J'ai confiance en vous, dit-il, vous le voyez; mais je veux du retour. Je vous ai fait ma tante pour pouvoir vous épouser un jour. Vous valez bien Esther auprès de mon oncle. Dans un an d'ici, nous devons être à Paris, le seul pays où la beauté puisse vivre. Vous vous y amuserez un peu

mieux qu'ici, car c'est un carnaval perpétuel. Moi, je rentrerai dans l'armée, je deviendrai général et vous serez alors une grande dame. Voilà votre avenir, travaillez-y... Mais, je veux un gage de notre alliance. Vous me ferez donner, d'ici à un mois, la procuration générale de mon oncle, sous prétexte de vous débarrasser ainsi que lui des soins de la fortune. Je veux, un mois après, une procuration spéciale pour transférer son inscription. Une fois l'inscription en mon nom, nous aurons un intérêt égal à nous épouser un jour. Tout cela, ma belle-tante, est net et clair. Entre nous, il ne faut pas d'ambiguité. Je puis épouser ma tante après un an de veuvage, tandis que je ne pouvais pas épouser une fille déshonorée.

Il quitta la place sans attendre de réponse. Quand, un quart d'heure après, la Védie entra pour desservir, elle trouva sa maî-

tresse pâle et en moiteur, malgré la saison. Flore éprouvait la sensation d'une femme tombée au fond d'un précipice. Elle ne voyait que ténèbres dans son avenir ; et sur ces ténèbres, il se dessinait, comme dans un lointain profond, des choses monstrueuses, indistinctement aperçues et qui l'épouvantaient. Elle sentait le froid humide des souterrains, elle avait instinctivement peur de cet homme, et néanmoins une voix lui criait qu'elle méritait de l'avoir pour maître. Elle ne pouvait rien contre sa destinée. Flore Brazier avait par décence un appartement chez le père Rouget; mais madame Rouget devait appartenir à son mari, et se voyait ainsi privée du précieux libre arbitre que conserve une servante-maîtresse. Dans l'horrible situation où elle se trouvait, elle conçut l'espoir d'avoir un enfant ; mais durant ces cinq dernières années elle avait rendu Jean-Jacques

le plus caduque des vieillards. Ce mariage devait avoir pour lui l'effet du second mariage de Louis XII. D'ailleurs la surveillance d'un homme tel que Philippe qui n'avait rien à faire, car il quitta sa place, rendit toute vengeance impossible. Benjamin était un espion innocent et dévoué. La Védie tremblait devant Philippe. Puis Flore aussi avait peur, elle craignait de mourir; sans savoir comment Philippe arriverait à la tuer, elle devinait qu'une grossesse suspecte serait son arrêt de mort ; le son de cette voix, l'éclat voilé de ce regard de joueur, les moindres mouvements de ce soldat, qui la traitait avec la brutalité la plus polie, la faisaient frissonner. Quant à la procuration demandée par ce féroce colonel, qui pour tout Issoudun était un héros, il l'eut, dès qu'il la lui fallut ; car Flore tomba sous la domination de cet homme comme la

France était tombée sous celle de Napoléon. Semblable au papillon qui s'est pris les pattes dans la cire incandescente d'une bougie, Rouget dissipait ses forces. En présence de cette agonie, le neveu restait impassible et froid comme les diplomates, en 1814, pendant les convulsions de la France Impériale.

Philippe, qui ne croyait guère en Napoléon II, écrivit alors au Ministre de la Guerre la lettre suivante que Tullia fit remettre par le duc de Rhétoré.

« Monseigneur,

« Napoléon n'est plus, j'ai voulu lui rester fidèle après lui avoir engagé mes serments; maintenant, je suis libre d'offrir mes services à sa Majesté. Si Votre Excellence daigne expliquer ma conduite à Sa Majesté, le Roi pensera qu'elle est conforme aux lois de l'honneur, sinon à celles du Royaume. Le Roi, qui a trouvé naturel que son aide-de-camp, le général

Rapp, pleurât son ancien maître, aura sans doute de l'indulgence pour moi : Napoléon fut mon bienfaiteur.

Je supplie donc Votre Excellence de prendre en considération la demande que je lui adresse d'un emploi dans mon grade, en l'assurant ici de mon entière soumission. C'est assez vous dire, Monseigneur, que le Roi trouvera en moi le plus fidèle sujet.

« Daignez agréer l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« De Votre Excellence,

« Le très soumis, et très humble serviteur,

« PHILIPPE BRIDAU. »

Ancien chef d'escadron aux dragons de la Garde, officier de la Légion-d'Honneur, en surveillance sous la Haute Police à Issoudun.

A cette lettre était jointe une demande en permission de séjour à Paris pour affaire de famille. Monsieur Mouilleron y annexa des lettres du Maire, du Sous-Préfet, et du com-

missaire de police d'Issoudun, qui tous donnaient les plus grands éloges à Philippe, en s'appuyant sur l'article fait à propos du mariage de son oncle.

Quinze jours après, au moment de l'Exposition, Philippe recut la permission demandée et une lettre où le Ministre de la Guerre lui annonçait que, d'après les ordres du Roi, il était, pour première grâce, rétabli comme lieutenant-colonel dans les cadres de l'armée.

IV.

Les repentirs d'une Sainte.

Philippe vint à Paris avec sa tante et le vieux Rouget, qu'il mena, trois jours après son arrivée, au Trésor, y signer le transfert de l'inscription qui devint alors sa propriété. Ce moribond fut ainsi que la Rabouilleuse plongé par le soudard dans les

joies excessives de la société si dangereuse des infatigables actrices, des journalistes, des artistes et des femmes équivoques où Philippe avait déjà dépensé sa jeunesse, et où le vieux Rouget trouva des Rabouilleuse à en mourir. Giroudeau se chargea de procurer au père Rouget l'agréable mort illustrée plus tard, dit-on, par un maréchal de France. Lolotte, une des plus belles *marcheuses* de l'Opéra, fut l'aimable assassin de ce vieillard. Rouget mourut après un souper splendide donné par Florentine, en sorte qu'il fut assez difficile de savoir, qui du souper, qui de mademoiselle Lolotte avait achevé ce vieux Berrichon. Lolotte, rejeta cette mort sur une tranche de pâté de foie gras; et, comme l'œuvre de Strasbourg ne pouvait répondre, il passa pour constant que le bonhomme était mort d'indigestion. Madame Rouget se trouva dans ce monde excessivement décolleté, comme dans son élément, et Philippe lui donna pour chaperon Mariette, chargée de ne pas laisser

faire de sottises à cette veuve dont le deuil fut orné de plusieurs Max.

En octobre 1823, Philippe revint à Issoudun muni de la procuration de sa tante, pour liquider la succession de son oncle, opération qui se fit rapidement, car il était à Paris en janvier 1824, avec seize cent mille francs, produit net et liquide des biens de défunt son oncle, sans compter les précieux tableaux qui n'avaient jamais quitté la maison du vieil Hochon. Philippe mit ses fonds dans la maison Mongenod et fils, où se trouvait le jeune Baruch Borniche et sur la solvabilité, sur la probité de laquelle le vieil Hochon lui avait donné des renseignements satisfaisants. Cette maison prit les seize cent mille francs à six pour cent d'intérêt par an, avec la condition d'être prévenue trois mois d'avance en cas de retrait des fonds.

Un beau jour, Philippe vint prier sa mère d'assister à son mariage qui eut pour témoins Giroudeau, Finot, Nathan et Bixiou.

Par le contrat, madame veuve Rouget, dont l'apport consistait en un million de francs, faisait donation à son futur époux de ses biens dans le cas où elle décéderait sans enfants. Il n'y eut ni billets de faire part, ni fête, ni éclat, car Philippe avait ses desseins : il logea sa femme rue Saint-Georges dans un appartement que Lolotte lui vendit tout meublé, que madame Bridau trouva délicieux, et où l'époux mit rarement les pieds. A l'insu de tout le monde, Philippe acheta pour deux cent cinquante mille francs, rue de Clichy, dans un moment où personne ne soupçonnait la valeur que ce quartier devait un jour acquérir, un magnifique hôtel sur le prix duquel il donna cinquante mille écus de ses revenus, en prenant deux ans pour payer le surplus. Il y dépensa des sommes énormes en arrangements intérieurs et en mobilier, il y consacra ses revenus pendant deux ans. Les superbes tableaux res-

taurés estimés à trois cent mille francs, y brillèrent de tout leur éclat.

L'avènement de Charles X avait mis encore plus en faveur qu'auparavant la famille du duc de Chaulieu, dont le fils aîné, le duc de Rhétoré, voyait souvent Philippe chez Tullia. Sous Charles X, la branche aînée de la maison de Bourbon se crut définitivement assise sur le trône, et suivit le conseil que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avait précédemment donné de s'attacher les militaires de l'Empire. Philippe, qui sans doute fit de précieuses révélations sur les complots de 1820 et 1822, fut nommé lieutenant-colonel dans le régiment du duc de Maufrigneuse. Ce charmant grand-seigneur se regardait comme obligé de protéger un homme à qui il avait enlevé Mariette. Le Corps de Ballet ne fut pas étranger à cette nomination. On avait d'ailleurs décidé dans la sagesse du conseil secret de Charles X de faire prendre à Monseigneur le Dauphin une légère couleur de libéralisme. Mons Philippe,

devenu le menin du duc de Maufrigneuse, fut donc présenté non seulement au Dauphin, mais encore à la Dauphine à qui ne déplaisaient pas les caractères rudes, et les militaires connus par leur fidélité. Philippe jugea très bien le rôle du Dauphin, et il profita de la première mise en scène pour se faire nommer aide-de camp d'un maréchal de cour. En janvier 1827, Philippe, qui passa dans la Garde Royale lieutenant-colonel au régiment que le duc de Maufrigneuse y commandait alors, sollicita la faveur d'être anobli. Sous la Restauration, l'anoblissement devint un quasi droit pour les roturiers qui servaient dans la Garde. Le colonel Bridau, qui venait d'acheter la terre de Brambourg, demanda la faveur de l'ériger en majorat au titre de comte, et l'obtint par ses liaisons dans la société la plus élevée, où il se produisit avec un faste de voitures et de livrées, enfin dans une tenue de grand seigneur. Dès que le lieutenant-colonel du plus beau régiment de cavalerie de la Garde

fut désigné dans l'almanach sous le nom de comte de Brambourg, il hanta beaucoup la maison du lieutenant-général d'artillerie, comte de Soulanges en faisant la cour à la plus jeune fille. Insatiable et appuyé par les maîtresses de tous les gens influents, Philippe sollicitait l'honneur d'être un des aides-de-camps de monseigneur le Dauphin. Il eut l'audace de dire à la Dauphine « qu'un vieil officier blessé sur plusieurs champs de bataille et qui connaissait la grande guerre, ne serait pas, dans l'occasion, inutile à monseigneur. » Philippe, qui fut prendre le ton de toutes les courtisaneries, fut dans ce monde supérieur ce qu'il devait être, comme il avait su se faire Mignonnet à Issoudun. Il eut d'ailleurs un train magnifique, il donna des fêtes et des dîners splendides, en n'admettant dans son hôtel aucun de ses anciens amis dont la position pouvait le compromettre. Aussi fut-il impitoyable pour les anciens compagnons de ses débauches. Il refusa net

à Bixiou de parler en faveur de Giroudeau qui voulait reprendre du service.

— C'est un homme qui vit avec une danseuse ! dit-il.

—Ah! voilà ce qu'il a répondu de moi, s'écria Giroudeau, moi qui l'ai débarassé de son oncle!

— Nous le repincerons, dit Bixiou.

Philippe voulait épouser mademoiselle Amélie de Soulanges, devenir général, et commander un des régiments de la Garde royale. Il demanda tant de choses, que, pour le faire taire, on le nomma commandeur de la Légion d'Honneur, et commandeur de Saint-Louis.

Un soir sa mère et son frère, revenant à pied par un temps de pluie, le virent passant en uniforme, chamarré de ses cordons, campé dans le coin de son beau coupé garni de soie jaune, dont les armoiries étaient surmontées d'une couronne de comte, allant à une fête de l'Élysée-Bourbon. Il éclaboussa sa mère et son frère en les saluant d'un geste protecteur.

—Va-t-il? va-t-il? ce drôle-là, dit Joseph à sa mère. Néanmoins il devrait bien nous envoyer autre chose que de la boue au visage.

—Il est dans une si belle position, si haute, qu'il ne faut pas lui en vouloir de nous oublier, dit madame Bridau. En montant un une côte si rapide, il a tant d'obligations, il a tant de sacrifices à faire, qu'il peut bien ne pas venir nous voir, tout en pensant à nous.

— Mon cher, dit un soir le duc de Maufrigneuse au comte de Brambourg, je suis sûr que votre demande sera prise en bonne part, mais pour épouser Amélie de Soulanges, il faudrait que vous fussiez libre. Qu'avez-vous fait de votre femme?...

—Ma femme?.. dit Philippe avec un geste, un regard et un accent qui furent devinés plus tard par Frédérick-Lemaître dans un de ses plus terribles rôles. Hélas j'ai la triste certitude de ne pas la conserver. Elle n'a pas huit jours à vivre. Ah! mon cher Duc, vous ignorez ce qu'est une mésalliance! une fem-

me qui était cuisinière, qui a les goûts d'une cuisinière et qui me déshonore, car je suis bien à plaindre. Mais j'ai eu l'honneur d'expliquer ma position à madame la Dauphine. Il s'est agi, dans le temps, de sauver un million que mon oncle avait laissé à cette créature. Heureusement, ma femme a donné dans les liqueurs. A sa mort, je reste maître d'un million confié à la maison Mongenod, j'ai de plus trente mille francs dans le cinq, et mon majorat qui vaut quarante mille livres de rentes. Si, comme tout le fait supposer, monsieur de Soulanges a le bâton de maréchal, je suis en mesure avec le titre de comte de Brambourg de devenir général et pair de France. Ce doit être la retraite d'un aide de camp du Dauphin.

Au mois de mars 1828, madame Bridau, directrice d'un excellent bureau de loterie qu'elle tenait par les soins d'un gérant, ne croyait pas encore à la gloire excessivement contestée de Joseph Bridau. Le grand peintre

toujours aux prises avec ses passions, avait d'énormes besoins. Il ne gagnait pas assez pour soutenir le luxe auquel l'obligeaient ses relations dans le monde aussi bien que sa position distinguée dans la jeune Ecole. Quoique puissamment soutenu par ses amis du Cénacle, par mademoiselle Des Touches, il ne plaisait pas au Bourgeois. Cet être, de qui vient l'argent aujourd'hui, ne délie jamais les cordons de sa bourse pour les talents mis en question, et Joseph voyait contre lui tous les classiques, l'Institut et les critiques qui relevaient de ces deux puissances. Enfin son frère faisait l'étonné quand on lui parlait de Joseph. Ce courageux artiste, quoiqu'appuyé par Gros et par Gérard qui lui firent donner la croix au Salon de 1827, avait peu de commandes. Si le Ministère de l'Intérieur et la Maison du Roi prenaient difficilement ses grandes toiles, les marchands ou les riches étrangers s'en embarrassaient encore moins. D'ailleurs, il s'abandonne, comme on sait, un peu trop à la

fantaisie, et il en résulte des inégalités dont profitent ses ennemis pour nier son talent.

— La grande peinture est bien malade, lui disait son ami Pierre Grassou qui faisait de petites croûtes bien propres et au goût du bourgeois.

— Il te faudrait toute une cathédrale à à peindre, lui disait Schinner.

Ces propos effrayans pour la bonne Agathe, corroboraient le jugement qu'elle avait porté tout d'abord sur Joseph et sur Philippe : les faits lui donnaient raison. Philippe, son enfant préféré, n'était-il pas enfin le grand homme de la famille? Elle voyait, dans les premières fautes de ce garçon, les écarts du génie. Joseph, de qui les productions la trouvaient insensible, car elle les voyait trop dans leurs langes pour les admirer achevées, ne lui paraissait pas plus avancé en 1828 qu'en 1816 : il devait de l'argent, il pliait sous le poids de ses dettes, *il avait pris un état ingrat, qui ne rapportait rien*. Enfin, elle ne

concevait pas qu'on lui eût donné la décoration. Philippe, devenu comte, Philippe qui avait eu la force de ne plus aller au jeu, l'invité des fêtes de Madame, ce brillant colonel, qui, dans les revues ou dans les cortéges, défilait revêtu d'un magnifique costume et chamarré de deux cordons rouges, réalisait ses rêves maternels. Un jour de cérémonie publique, Philippe avait effacé l'odieux spectacle de sa misère sur le quai de l'École, en passant devant elle au même endroit, en avant du Dauphin, avec de magnifiques aigrettes à son chapska, son dolman brillant d'or!... Devenue pour l'artiste une espèce de sœur grise dévouée, Agathe ne se sentait mère que pour l'audacieux aide-de-camp de Son Altesse Royale Monseigneur le Dauphin! Fière de Philippe, elle lui devrait bientôt l'aisance, en oubliant que le bureau de loterie dont elle vivait, lui venait de Joseph.

Un jour, Agathe vit son pauvre artiste si

tourmenté par le total du mémoire de son marchand de couleurs que, tout en maudissant les Arts, elle voulut le libérer de ses dettes. La pauvre femme, qui tenait la maison avec les gains de son bureau de loterie, se gardait bien de jamais demander un liard à Joseph ; aussi n'avait-elle pas d'argent ; mais elle comptait sur le bon cœur et sur la bourse de Philippe. Elle attendait, depuis trois ans, de jour en jour, la visite de son fils, elle le voyait lui apportant une somme énorme, et jouissait par avance du plaisir qu'elle aurait à la donner à Joseph dont l'opinion sur Philippe était toujours aussi invariable que celle de Desroches.

A l'insçu de Joseph, elle écrivit donc à Philippe la lettre suivante :

A Monsieur le comte de Brambourg.

« Mon cher Philippe, tu n'as pas donné le
« plus petit souvenir à ta mère, en cinq ans!
« Ce n'est pas bien. Tu devrais te rappeler

« un peu le passé, ne fût-ce qu'à cause de « ton excellent frère. Aujourd'hui, Joseph est « dans le besoin, tandis que tu nages dans « l'opulence; il travaille, pendant que tu « voles de fêtes en fêtes. Tu possèdes à toi « seul la fortune de mon frère, et tu aurais, « à entendre le petit Borniche, deux cent « mille livres de rente. Eh! bien, viens voir « Joseph? Pendant ta visite, mets dans la tête « de mort une douzaine de billets de mille « francs : tu nous les dois, Philippe; néan- « moins, ton frère se croira ton obligé, sans « compter le plaisir que tu feras à ta mère. »

Agathe BRIDAU (née Rouget).

Deux jours après, la servante apporta dans l'atelier où la pauvre Agathe venait déjeuner avec Joseph, la terrible lettre suivante :

« Ma chère mère, on n'épouse pas ma- « demoiselle Amélie de Soulanges en lui « apportant des coquilles de noix, quand, sous

« le nom de comte de Brambourg, il y a
« celui de

Votre fils,

« PHILIPPE BRIDAU. »

En se laissant aller presque évanouie sur le divan de l'atelier, Agathe lâcha la lettre. Le léger bruit que fit le papier en tombant et la sourde mais horrible exclamation d'Agathe, causèrent un sursaut à Joseph qui, dans ce moment, avait oublié sa mère, car il brossait avec rage une esquisse. Il pencha la tête en dehors de sa toile pour voir ce qui arrivait. A l'aspect de sa mère étendue, il lâcha palette et brosses, et alla relever une espèce de cadavre! Il prit Agathe dans ses bras, la porta sur son lit dans son appartement, et envoya chercher son ami Bianchon par la servante. Aussitôt que Joseph put questionner sa mère, elle avoua sa lettre à Philippe et la réponse qu'elle venait de recevoir. L'artiste alla ramasser cette réponse dont la sèche-

resse, dont la brutalité venaient de briser le cœur délicat de cette pauvre mère, en y renversant le pompeux édifice élevé par la préférence maternelle.

Joseph, revenu près du lit de sa mère, eut l'esprit de se taire, il ne parla point de son frère pendant les trois semaines que dura non pas la maladie, mais l'agonie de cette pauvre femme. En effet, Bianchon, qui vint tous les jours et soigna la malade avec le dévouement d'un ami véritable, avait éclairé Joseph dès le premier jour !

— A cet âge, lui dit-il, et dans les circonstances où ta mère va se trouver, il ne faut songer qu'à lui rendre la mort la moins amère possible.

Agathe se sentait d'ailleurs si bien appelée par Dieu, qu'elle réclama, le lendemain même, les soins religieux du vieil abbé Loreaux, son confesseur depuis vingt-deux ans. Aussitôt qu'elle fut seule avec lui, quand elle

eut versé dans ce cœur tous ses chagrins, elle redit ce qu'elle avait dit à sa marraine et ce qu'elle disait toujours.

— En quoi donc ai-je pu déplaire à Dieu? Ne l'aimé-je pas de toute mon âme? N'ai-je pas marché dans le chemin du salut? Quelle est ma faute? Et si je suis coupable d'une faute que j'ignore, ai-je encore le temps de la réparer?

— Non, dit le vieillard en cheveux blancs d'une voix douce. Oui, votre vie est pure et votre âme est sans tache; mais l'œil de Dieu, pauvre créature affligée, est plus pénétrant que celui de ses ministres! J'y vois clair un peu trop tard, car vous m'avez abusé moi-même.

En entendant ces mots prononcés par une bouche qui n'avait eu jusqu'alors que des paroles de paix et de miel pour elle, Agathe se dressa sur son lit, en ouvrant des yeux pleins de terreur et d'inquiétude.

— Dites! dites, s'écria-t-elle.

— Consolez-vous? reprit le sublime vieillard. A la manière dont vous êtes punie, on peut prévoir le pardon. Dieu n'est sévère ici-bas que pour ses élus. Malheur à ceux dont les méfaits trouvent des hasards favorables, ils seront repétris dans l'Humanité jusqu'à ce qu'ils soient durement punis à leur tour pour de simples erreurs, quand ils arriveront à la sainteté..... Votre vie, ma fille, n'a été qu'une longue faute. Vous tombez dans la fosse que vous vous êtes creusée, car nous ne manquons que par le côté que nous avons affaibli. Vous avez donné votre cœur à un monstre, en qui vous avez vu votre gloire, et vous avez méconnu celui de vos enfants en qui est votre gloire véritable! Vous avez été si profondément injuste que vous n'avez pas remarqué ce contraste si frappant : vous tenez votre existence de Joseph, tandis que votre autre fils vous a constamment pillée.

Le pauvre fils, qui vous aime sans être récompensé par une tendresse égale, vous apporte votre pain quotidien ; tandis que le riche, qui n'a jamais songé à vous et qui vous méprise, souhaite votre mort.

— Oh !... dit-elle.

— Oui, reprit le prêtre, vous gênez par votre humble condition les espérances de son orgueil... Mère, voilà vos crimes ! Femme, vos souffrances et vos tourments vous annoncent que là-haut vous jouirez de la paix du Seigneur. Votre fils Joseph est si grand, que sa tendresse n'a jamais été diminuée par les injustices de votre préférence maternelle. Aimez-le donc bien ! donnez-lui tout votre cœur pendant ces derniers jours ! Priez pour lui, moi je vais aller prier pour vous.

Dessillés par de si puissantes mains, les yeux de cette mère embrassèrent par un regard rétrospectif le cours de sa vie. Éclairée par ce trait de lumière, elle aper-

çut ses torts involontaires et fondit en larmes. Le vieux prêtre se sentit tellement ému par le spectacle de ce repentir d'une créature en faute par ignorance, qu'il sortit pour ne pas lui laisser voir sa pitié.

Joseph rentra dans la chambre de sa mère environ deux heures après le départ du confesseur. Il était allé chez un de ses amis emprunter l'argent nécessaire au paiement de ses dettes les plus pressées, et il rentra sur la pointe du pied, en croyant Agathe endormie. Il put donc se mettre dans son fauteuil sans être vu de la malade. Un sanglot entrecoupé par ces mots : — Me pardonnera-t-il? fit lever Joseph qui eut la sueur dans le dos, car il crut sa mère en proie au délire qui précède la mort.

— Qu'as-tu, ma mère? lui dit-il.

Et il fut encore plus effrayé de voir les yeux rougis de pleurs, et la figure accablée de sa mère.

— Ah ! Joseph ! me pardonneras-tu, mon enfant ? s'écria-t-elle.

— Eh ! quoi ? dit l'artiste.

— Je ne t'ai pas aimé comme tu méritais de l'être...

— En voilà une charge? s'écria-t-il. Vous ne m'avez pas aimé?... Depuis sept ans ne vivons-nous pas ensemble? Depuis sept ans n'es-tu pas ma femme de ménage ? Est-ce que je ne te vois pas tous les jours ? Est-ce que je n'entends pas ta voix ? Est-ce que tu n'es pas la douce et l'indulgente compagne de ma vie misérable ? Tu ne comprends pas la peinture?... Eh ! mais ça ne se donne pas ! Et moi qui disais hier à Grassou : — Ce qui me console dans ma lutte, c'est que j'ai une bonne mère ! Elle est ce que doit être la femme d'un artiste, elle a soin de tout, elle veille à mes besoins matériels, sans faire le moindre embarras...

— Non, Joseph, non, tu m'aimais, toi !

et je ne te rendais pas tendresse pour tendresse.. Ah! comme je voudrais vivre!... donne-moi ta main?...

Elle prit la main de son fils, la baisa, la garda sur son cœur, et le contempla pendant longtemps en lui montrant l'azur de ses yeux resplendissant de la tendresse qu'elle avait réservée jusqu'alors à Philippe. Le peintre, qui se connaissait en expression, fut si frappé de ce changement, il vit si bien que le cœur de sa mère s'ouvrait pour lui, qu'il la prit dans ses bras, la tint pendant quelques instants serrée, en disant comme un insensé : O ma mère! ma mère!...

— Ah! je me sens pardonnée! dit-elle. Dieu doit confirmer le pardon d'un enfant à sa mère!

— Il te faut du calme, ne te tourmente pas, voilà qui est dit : je me sens aimé pendant ce moment pour tout le passé,

s'écria Joseph en replaçant sa mère sur l'oreiller.

Pendant les deux semaines que dura le combat entre la vie et la mort chez cette sainte créature, elle eut pour Joseph des regards, des mouvements d'âme et des gestes où éclatait tant d'amour qu'il semblait que, dans chacune de ses effusions, il y eût toute une vie... La mère ne pensait plus qu'à son fils, elle se comptait pour rien, et soutenue par son amour, elle ne sentait plus ses souffrances. Elle eut de ces mots naïfs comme en ont les enfants. D'Arthez, Michel Chrestien, Fulgence Ridal, Pierre Grassou, Bianchon venaient tenir compagnie à Joseph, et parlaient à voix basse dans la chambre de la malade.

— Oh! comme je voudrais savoir ce que c'est que la couleur? s'écria-t-elle en entendant une discussion sur un tableau.

Les six amis furent à la fois égayés et attendris par cette exclamation.

— La couleur, madame, dit d'Arthez, est le moment à saisir par le peintre où les choses sont dans toute la splendeur de leurs effets !... Tout, dans la nature, a une couleur.

— Ainsi, dit-elle, en ce moment où j'aime mon Joseph de toutes les forces de mon âme, mon cœur de mère est plein de couleur.

— Hein ! fit Michel Chrestien, comme l'Instinct répond à la Science, comme la Pratique l'emporte sur la Théorie?...

De son côté, Joseph fut sublime pour sa mère, il ne quitta pas sa chambre, il dorlotait Agathe dans son cœur, il répondait à cette tendresse par une tendresse égale. Ce fut pour les amis de ce grand peintre un de ces beaux spectacles qui ne s'oublient jamais. Ces hommes qui tous offraient l'accord du talent et d'un grand caractère furent pour Joseph et pour sa mère ce qu'ils

devaient être : des anges qui priaient, qui pleuraient avec lui, non pas en disant des prières et répandant des pleurs ; mais en s'unissant à lui par la pensée et par l'action.

Joseph, en artiste aussi grand par le sentiment que par le talent, devina, par quelques regards de sa mère, un désir enfoui dans son cœur, et dit un jour à d'Arthez : — Elle a trop aimé ce brigand de Philippe pour ne pas vouloir le revoir avant de mourir...

Joseph pria Bixiou, qui se trouvait lancé dans le monde bohémien que fréquentait toujours Philippe, d'obtenir de cet infâme soudard qu'il jouât par pitié, la comédie d'une tendresse quelconque afin d'envelopper le cœur de cette pauvre mère dans un linceul brodé d'illusions. En sa qualité d'observateur et de railleur misanthrope, Bixiou ne demanda pas mieux que de s'acquitter d'une semblable mission. Quand il

eut exposé la situation d'Agathe au comte de Brambourg qui le reçut dans une chambre à coucher tendue en damas de soie jaune, le colonel se mit à rire.

—Eh ! que diable veux-tu que j'aille faire là ? s'écria-t-il. Le seul service que puisse me rendre la bonne femme est de crever le plus tôt possible, car elle ferait une triste figure à mon mariage avec mademoiselle de Soulanges. Moins j'aurai de famille, meilleure sera ma position. Tu comprends très bien que je voudrais effacer le nom de Bridau sous tous les monuments funéraires du Père-Lachaise !... Mon frère m'assassine en produisant mon vrai nom au grand jour ! Tu as trop d'esprit pour ne pas être à la hauteur de ma situation, toi ! Voyons ? Si tu devenais député, tu as une fière *platine*, tu serais craint comme Chauvelin, et tu pourrais être fait comte, Bixiou, Directeur des Beaux-Arts. Arrivé là, serais-tu content, si ta grand-mère

Descoings vivait encore, d'avoir à tes côtés cette brave femme, qui ressemblait à une madame Saint-Léon ? lui donnerais-tu le bras aux Tuileries ? la présenterais-tu à la famille noble où tu tâcherais alors d'entrer ? Tu souhaiterais, sacrebleu ! la voir à six pieds sous terre, calfeutrée dans une chemise de plomb. Tiens, déjeune avec moi, et parlons d'autre chose. Je suis un parvenu, mon cher, je le sais. Je ne veux pas laisser voir mes langes !... Mon fils, lui, sera plus heureux que moi, il sera grand seigneur. Le drôle souhaitera ma mort, je m'y attends bien, ou il ne serait pas mon fils.

Il sonna, son valet de chambre vint, et il lui dit : — Mon ami déjeune avec moi, sers-nous un petit déjeuner fin.

— Le beau monde ne te verrait pourtant pas dans la chambre de ta mère, reprit Bixiou. Cela ne te coûterait guères, d'avoir l'air d'aimer la pauvre femme pendant quelques heures.

— Ouitch ! dit Philippe en clignant de l'œil, tu viens de leur part. Je suis un vieux chameau qui se connaît en génuflexions. Ma mère veut, à propos de son dernier soupir, me tirer une carotte pour Joseph !... Merci !

Quand Bixiou raconta cette scène à Joseph, le pauvre peintre eut froid jusque dans l'âme.

— Philippe sait-il que je suis malade, dit Agathe d'une voix dolente, le soir même du jour où Bixiou rendit compte de sa mission.

Joseph sortit étouffé par ses larmes. L'abbé Loraux, qui se trouvait au chevet de sa pénitente, lui prit la main, la lui serra, puis il répondit : — Hélas, mon enfant, vous n'avez qu'un fils !...

En entendant ce mot qu'elle comprit, Agathe eut une crise par laquelle commença son agonie. Elle mourut vingt heures après.

Dans le délire qui précéda sa mort, ce

mot : — De qui donc Philippe tient-il ?.. lui échappa.

Joseph mena seul le convoi de sa mère. Philippe était allé, pour affaire de service, à Orléans, chassé de Paris par la lettre suivante que Joseph lui écrivit au moment où leur mère rendait le dernier soupir.

« Monstre, ma pauvre mère est morte du
« saisissement que ta lettre lui a causé,
« prends le deuil; mais fais-toi malade : je
« ne veux pas que son assassin soit à mes
« côtés devant son cercueil.

« JOSEPH B. »

V.

Conclusion.

Le peintre, qui ne se sentait pas le courage de peindre, quoique peut-être sa profonde douleur exigeât l'espèce de distraction mécanique apportée par le travail, fut entouré de ses amis, qui s'entendirent pour ne jamais le laisser seul.

Bixiou, qui aimait Joseph autant qu'un railleur peut aimer quelqu'un, faisait, quinze jours après le convoi, partie des amis groupés dans l'atelier. En ce moment, la servante entra brusquement et remit à Joseph cette lettre apportée, dit-elle, par une vieille femme qui attendait une réponse chez le portier.

« Monsieur,

« Vous à qui je n'ose donner le nom de
« frère, je dois m'adresser à vous, ne fût-
« ce qu'à cause du nom que je porte...

Joseph tourna la page et regarda la signature au bas du dernier recto. Ces mots : *comtesse Flore de Brambourg* le firent frissonner, car il pressentit quelque horreur inventée par son frère.

— Ce brigand-là, se dit-il, ferait le diable au même ! Et ça passe pour un homme d'honneur. Et ça se met un tas de coquillages autour du cou ! Et ça fait la roue à la cour au lieu

d'être étendu sur la roue! Et ce roué se nomme monsieur le comte!

—Et il y en a beaucoup comme ça! dit Bixiou.

— Après ça! cette Rabouilleuse mérite bien d'être rabouillée à son tour, reprit Joseph, elle ne vaut pas la gale! elle m'aurait fait couper le cou comme à un poulet, sans dire : Il est innocent!...

Au moment où Joseph jetait la lettre, Bixiou la rattrapa lestement et la lut à haute voix.

« Est-il convenable que madame la com-
« tesse Bridau de Brambourg, quels que puis-
« sent être ses torts, aille mourir à l'hôpital?
« Si tel est mon destin, si telle est la volonté de
« monsieur le comte et la vôtre, qu'elle s'ac-
« complisse. Mais alors, vous qui êtes l'ami
« du docteur Bianchon, obtenez-moi sa
« protection pour entrer dans un hôpital. La
« personne qui vous apportera cette lettre,
« monsieur, est allée onze jours de suite

« à l'hôtel de Brambourg, rue de Clichy,
« sans pouvoir obtenir un secours de mon
« mari. L'état dans lequel je suis ne me per-
« met pas de faire appeler un avoué afin
« d'entreprendre d'obtenir judiciairement ce
« qui m'est dû pour mourir en paix. D'ailleurs,
« rien ne peut me sauver, je le sais. Aussi,
« dans le cas où vous ne voudriez pas vous
« occuper de votre malheureuse belle-sœur,
« donnez-moi l'argent nécessaire pour avoir
« de quoi mettre fin à mes jours. Je le vois,
« monsieur votre frère veut ma mort, il l'a
« toujours voulue. Quoiqu'il m'ait dit qu'il
« avait trois moyens sûrs pour tuer une
« femme, je n'ai pas eu l'intelligence de
« prévoir celui dont il s'est servi.

« Dans le cas où vous voudriez m'honorer
« d'un secours, et juger par vous-même de
« la misère où je suis, je demeure rue du
« Houssay, au coin de la rue Chantereine,
« au cinquième. Si demain je ne paie pas

« mes loyers arriérés, il faut sortir, et où
« aller, monsieur ?... Puis-je me dire

« Votre belle-sœur,

« Comtesse FLORE DE BRAMBOURG.»

— Quelle fosse pleine d'infamies ! dit Joseph, qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?

— Faisons d'abord venir la femme, ça doit faire une fameuse préface, dit Bixiou.

Un instant après, une femme se produisit que Bixiou désigna par ces mots : des guenilles qui marchent ! C'était, en effet, un tas de linge et de vieilles robes les unes sur les autres, bordées de boue à cause de la saison, tout cela monté sur de grosses jambes à pieds épais, mal enveloppés de bas rapiécés et de souliers qui dégorgeaient l'eau par des lézardes. Au dessus de ce monceau de guenilles, s'élevait une tête, une de celles que Charlet a données à ses balayeurs, et caparaçonnée d'un affreux foulard usé dans ses plis.

— Votre nom ! dit Joseph pendant que Bixiou croquait la femme appuyée sur un parapluie de l'an II de la République.

— Madame Gruget pour vous servir. J'ai *évu* des rentes, mon petit monsieur. Si ma pôv'fille n'avait pas eu l'accident d'aimer trop quelqu'un, je serais autrement que me voilà. Elle s'est jetée à l'eau, sous votre respect, ma pôv'Ida ! J'ai donc *évu* la bêtise de nourrir un quaterne, c'est pourquoi mon cher monsieur, à soixante dix-sept ans, je garde les malades, à raison de dix sous par jour, et nourrie..

— Pas habillée ! dit Bixiou. Ma grand' mère s'habillait, elle ! en nourrissant son petit bonhomme de terne.

— Mais, sur mes dix sous, il faut payer un garni...

—Qu'est-ce qu'elle a la dame que vous gardez.

— Elle n'a rien, monsieur, en fait de mon-

naie, s'entend? car elle a une maladie à faire trembler les médecins... Elle me doit soixante jours, voilà pourquoi je continue à la garder. Le mari, qui est comte, car elle est comtesse, me paiera sans doute mon mémoire quand elle sera morte, *pourlorsse*, je lui ai donc avancé tout ce que j'avais... mais je n'ai plus rien : J'ai mis tous mes effets au *mau pi-été!*... Elle me doit quarante-sept francs douze sous, outre mes trente francs de garde; et, comme elle veut se faire périr avec du charbon, ça n'est pas bien que je lui dis... *même* que j'ai dit à la portière de la veiller pendant que je m'absente, parcequ'elle est *capabe* de se jeter par la croisée.

— Mais qu'a-t-elle? dit Joseph.

— Ah! monsieur, le médecin des sœurs est venu, mais rapport à la maladie, fit madame Gruget en prenant un air pudibond, il a dit qu'il fallait la porter à l'hospice... le cas est mortel.

— Nous y allons, fit Bixiou.

— Tenez, dit Joseph, voilà dix francs.

Après avoir plongé la main dans la fameuse tête de mort pour prendre toute sa monnaie, le peintre alla sur la place avec Bixiou, monta dans un fiacre, et se rendit chez Bianchon qu'il trouva très heureusement chez lui; pendant, que de son côté, Bixiou courait rue de Bussy chercher leur ami Desroches. Les quatre amis se retrouvèrent une heure après rue du Houssaye.

— Ce Méphistophélès à cheval nommé Philippe Bridau, dit Bixiou à ses trois amis en montant l'escalier, a drôlement mené sa barque pour se débarrasser de sa femme. Vous savez que notre ami Lousteau, très heureux de recevoir un billet de mille francs par mois de Philippe, a maintenu madame Bridau dans la société de Florine, de Mariette, de Tullia, de la Val-Noble. Quand Philippe a vu sa Rabouilleuse habituée à la toilette et aux plaisirs coûteux, il ne lui a plus donné d'argent, et l'a laissée s'en

procurer... vous comprenez comment? Philippe, au bout de dix-huit mois, a fait ainsi descendre sa femme, de trimestre en trimestre, toujours un peu plus bas. Enfin, au moyen d'un jeune sous-officier superbe, il lui a donné le goût des liqueurs. A mesure qu'il s'élevait, sa femme descendait, et la comtesse est maintenant dans la boue. Cette fille née aux champs est forte, elle a la vie dure, je ne sais pas comment Philippe s'y est pris pour se débarrasser d'elle. Je suis curieux d'étudier ce petit drame-là, car j'ai à me venger du camarade. Hélas! mes amis, dit Bixiou d'un ton qui laissait ses trois compagnons dans le doute s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement, il suffit de livrer un homme à un vice pour se défaire de lui. *Elle aimait trop le bal et c'est ce qui l'a tuée!...* a dit Hugo. Voilà! Ma grand mère aimait la loterie et Philippe l'a tuée par la loterie! Le père Rouget aimait la gaudriole et Lolotte l'a tué! Madame Bridau, pauvre femme, aimait Phi-

lippe, elle a péri par lui!.. Le Vice! Le Vice, mes amis!... Savez-vous ce qu'est le Vice? c'est le Bonneau de la Mort!

— Tu mourras donc d'une plaisanterie! dit Desroches à Bixiou.

A partir du quatrième étage, les jeunes gens montèrent un de ces escaliers droits qui ressemblent à des échelles, et par lesquels on grimpe à certaines mansardes dans les maisons de Paris. Quoique Joseph, qui avait vu Flore si belle, s'attendît à quelque affreux contraste, il ne pouvait pas l'imaginer aussi hideux qu'il apparut à ses yeux d'artiste.

Sous l'angle aigu d'une mansarde, sans papier de tenture, et sur un lit de sangle dont le maigre matelas était rempli de bourre peut-être, ils aperçurent une femme, verte comme une noyée de deux jours, et maigre comme est une étique deux heures avant sa mort. Ce cadavre infect avait une méchante rouennerie à carreaux sur sa tête dépouillée de cheveux. Le tour des yeux caves était

rouge et les paupières étaient comme des pellicules d'œuf. Quant à ce corps, jadis si ravissant, il n'en restait qu'une ignoble ostéologie. A l'aspect des visiteurs, Flore serra sur sa poitrine un lambeau de mousseline qui avait dû être un petit rideau de croisée, car il était bordé de rouille par le fer de la tringle. Les jeunes gens n'apercevaient dans cette chambre que deux chaises, une méchante commode sur laquelle une chandelle était fichée dans une pomme de terre, des plats épars sur le carreau, et un fourneau de terre dans le coin d'une cheminée sans feu. Bixiou remarqua le reste du cahier de papier acheté chez l'épicier pour écrire la lettre que les deux femmes avaient sans doute ruminée en commun. Le mot dégoûtant ne serait que le positif dont le superlatif n'existe pas et avec lequel il faudrait exprimer l'impression causée par cette misère. Quand la moribonde aperçut Joseph, deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Elle peut encore pleurer! dit Bixiou. Voilà un spectacle un peu drôle? des larmes sortant d'un jeu de dominos! Ça explique le miracle de Moïse.

— Est-elle desséchée?... dit Joseph.

— Au feu du repentir, dit Flore. Eh! je ne peux pas avoir de prêtre, je n'ai pas même un crucifix, pour voir l'image de Dieu!..... Ah! monsieur, s'écria-t-elle en levant ses bras qui ressemblaient à deux morceaux de bois sculpté, je suis bien coupable, mais Dieu n'a jamais puni personne comme jele suis!... Philippe a tué Max qui m'aconseillé des choses horribles, et *il* me tue aussi. Dieu se sert de *lui* comme d'un fléau!... Conduisez-vous bien, car nous avons tous notrePhilippe .

— Laissez-moi seul avec elle, dit Bianchon, que je sache si la maladie est guérissable.

— Si on la guérissait, Philippe Bridau crèverait de rage, dit Desroches, et je vais faire constater l'état dans lequel se trouve sa fem-

me ; il ne l'a pas fait condamner comme adultère, elle jouit de tous ses droits d'épouse ; il aura le scandale d'un procès. Nous allons d'abord faire transporter madame la comtesse dans la maison de santé du docteur Dubois, rue du Faubourg-Saint-Denis ; elle y sera soignée avec luxe. Puis, je vais assigner le comte en réintégration du domicile conjugal.

— Bravo, Desroches ! s'ecria Bixiou. Quel plaisir de faire du bien qui fera tant de mal !

Dix minutes après, Bianchon descendit et dit à ses deux amis : — Je cours chez Desplein, il peut sauver cette femme par une opération. Ah ! il va bien la faire soigner, car l'abus des liqueurs a développé chez elle une magnifique maladie qu'on croyait perdue.

— Farceur de médecin, va ! Est-ce qu'il n'y a qu'une maladie ? demanda Bixiou.

Bianchon était déjà dans la cour, tant il avait hâte d'annoncer à Desplein cette grande nouvelle.

Deux heures après, la malheureuse belle-

sœur de Joseph fut conduite dans cet hospice décent, créé par le docteur Dubois. Trois semaines après, la *Gazette des Hôpitaux* contenait le récit d'une des plus audacieuses tentatives de la chirurgie moderne sur une malade désignée par les initiales F. B. Le sujet succomba bien plus à cause de l'état de faiblesse où l'avait mise la misère, que par les suites de l'opération.

Quelques jours après, le colonel comte de Brambourg alla voir le comte de Soulange, en grand deuil, et l'instruisit de la *perte douloureuse* qu'il avait faite. On se dit à l'oreille dans le grand monde que le comte de Soulange mariait sa fille à un parvenu de grand mérite qui devait être nommé maréchal-de-camp, et colonel dans la Garde Royale. De Marsay donna cette nouvelle à Rastignac qui en causa dans un souper au Rocher de Cancale où se trouvait Bixiou.

— Cela ne se fera pas! se dit en lui-même le spirituel artiste.

Si, parmi les amis que Philippe méconnut, quelques-uns comme Giroudeau ne pouvaient se venger, il avait eu la maladresse de blesser Bixiou, qui, grâce à son esprit, était reçu partout, et qui ne pardonnait guères. En plein Rocher de Cancale, devant des gens sérieux qui soupaient, Philippe avait dit à Bixiou, qui lui demandait à venir à l'hôtel de Brambourg : — Tu viendras chez moi quand tu seras ministre !...

— Faut-il me faire protestant pour aller chez toi? dit Bixiou en badinant, mais il se dit en lui-même : — Si tu es Goliath, j'ai ma fronde et je ne manque pas de cailloux.

Le lendemain, le mystificateur s'habilla chez un acteur de ses amis et fut métamorphosé, par la toute-puissance du costume, en un prêtre à lunettes vertes qui se serait sécularisé ; puis il prit un remise et se fit con-

duire à l'hôtel de Soulange. Bixiou, traité de farceur par Philippe, voulait lui jouer une farce. Admis par monsieur de Soulanges, sur son insistance à vouloir lui parler d'une affaire grave, Bixiou joua le personnage d'un homme vénérable chargé de secrets importants. Il raconta, d'un son de voix factice, l'histoire de la maladie de la comtesse morte dont le secret lui avait été confié par Bianchon, l'histoire de la mort d'Agathe, l'histoire de la mort du bon homme Rouget dont s'était vanté le comte de Brambourg, l'histoire de la mort de la Descoings, l'histoire de l'emprunt fait à la caisse du journal et l'histoire des mœurs de Philippe dans ses mauvais jours.

— Monsieur le comte, ne lui donnez votre fille qu'après avoir pris tous vos renseignements, interrogez ses anciens camarades, Bixiou, le capitaine Giroudeau, etc.

Trois mois après, le colonel comte de Brambourg donnait à souper chez lui à du Tillet, à Nucingen, à Rastignac, à Maxime de Trailles et à de Marsay. L'amphytrion acceptait très insouciamment les propos à demi consolateurs que ses hôtes lui adressaient sur sa rupture avec la maison de Soulanges.

— Quelle fortune faudrait-il pour épouser une demoiselle de Grandlieu? demanda-t-il à de Marsay.

—A vous?... on ne donnerait pas la plus laide des six, à moins de dix millions, répondit insolemment de Marsay.

— Bah! dit Rastignac, vous pouvez faire mieux. Avec deux cent mille livres de rentes vous auriez mademoiselle de Langeais, la fille du marquis, elle a trente ans, et pas un sou de dot.

— J'aurai dix millions dans deux ans d'ici, répondit Philippe Bridau.

— Nous sommes au 16 janvier 1829! s'é-

cria du Tillet en souriant. Je travaille depuis dix ans et je ne les ai pas, moi !...

— Nous nous conseillerons l'un l'autre, et vous verrez comment j'entends les finances, répondit Bridau.

— Qu'avez-vous ? demanda Nucingen.

—En vendant mes rentes, en exceptant ma terre et mon hôtel que je ne puis et ne veux pas risquer, ils sont compris dans mon majorat, je fais une masse de trois millions...

Nucingen et du Tillet se regardèrent. Après ce fin regard, du Tillet dit à Philippe :
— Mon cher comte, nous travaillerons ensemble, si vous voulez.

De Marsay surprit le regard que du Tillet avait lancé à Nucingen et qui signifiait : — A nous les millions.

En effet, ces deux personnages de la haute banque étaient placés au cœur des affaires politiques, de manière à pouvoir jouer à la Bourse, dans un temps donné comme à coup sûr, contre Philippe quand

toutes les probabilités lui sembleraient être en sa faveur, tandis qu'elles seraient pour eux. Et le cas arriva. En juillet 1830, du Tillet et Nucingen avaient presque doublé les trois millions du comte de Brambourg, qui ne se défiait plus d'eux en les trouvant loyaux et de bon conseil. Philippe, parvenu par la faveur de la Restauration, trompé surtout par son profond mépris pour les *Péquins*, crut à la réussite du coup d'état et voulut jouer à la hausse ; tandis que Nucingen et du Tillet, qui crurent à une révolution, jouèrent à la baisse contre lui. Ces deux fins compères abondèrent dans le sens du colonel comte de Brambourg et eurent l'air de partager ses convictions; ils lui donnèrent l'espoir de doubler ses millions et se mirent en mesure de les lui gagner.

Philippe se battit comme un homme pour qui la victoire valait six millions. Son dévoûment fut si remarqué, qu'il reçut l'ordre de revenir à Saint-Cloud avec le duc de Maufri-

gneuse, ce qui le sauva ; car il voulait, le 28, faire une charge pour balayer les boulevards, et il eût sans doute reçu quelques balles envoyées par son ami Giroudeau qui commandait une division d'assaillants.

Un mois après, le colonel Bridau ne possédait plus de son immense fortune que son hôtel, sa terre, ses tableaux et son mobilier. Il commit de plus, dit-il, la sottise de croire au rétablissement de la branche aînée, à laquelle il fut fidèle jusqu'en 1834. En voyant Giroudeau colonel, une jalousie assez compréhensible lui fit reprendre du service, et il obtint en 1835 un régiment dans l'Algérie où il resta trois ans au poste le plus périlleux, espérant obtenir les épaulettes de général ; mais une influence malicieuse, celle du général Giroudeau, le laissait là. Devenu dur, Philippe outra la sévérité du service. Il fut détesté, malgré sa bravoure à la Murat. Dans la fatale campagne de 1839, en faisant un retour offensif sur les Arabes pendant une re-

traite devant des forces supérieures, il s'élança, suivi seulement d'une compagnie qui tomba dans un gros d'Arabes. Le combat fut sanglant, affreux, d'homme à homme, et les cavaliers français ne se débarrassèrent qu'en petit nombre. En s'apercevant que leur colonel était cerné, ceux qui se trouvèrent à distance ne jugèrent pas à propos de périr inutilement en essayant de le dégager. Ils entendirent ces mots : — *Votre colonel! à moi! un colonel de l'Empire!* suivis de hurlements affreux, mais ils rejoignirent le régiment. Philippe eut une mort horrible, car on lui coupa la tête quand il tomba presque haché par les yatagans.

Joseph, marié vers ce temps par la protection du comte de Sérizy à la fille d'un ancien fermier millionnaire, hérita de l'hôtel et de la terre deBrambourg dont n'avait pu disposer son frère qui tenait cependant à le priver de sa succession. Cequi fit le plusde plaiir au peintre fut la belle collection de ta-

bleaux. Joseph, à qui son beau-père, espèce de Hochon rustique, amasse tous les jours des écus, possède déjà soixante mille francs de rente. Quoiqu'il fasse de magnifiques tableaux et rende de grands services aux artistes, il n'est pas encore membre de l'Institut. Par suite d'une clause de l'érection du majorat, il se trouve comte de Brambourg, ce qui le fait souvent pouffer de rire au milieu de ses amis, dans son atelier.

— *Les bons comtes ont les bons habits*, lui dit alors son ami Léon de Lora qui, malgré sa célébrité comme peintre de paysage, n'a pas renoncé à sa vieille habitude de retourner les proverbes, et qui répondit à Joseph à propos de la modestie avec laquelle il avait reçu les faveurs de la destinée : *La pépie vient en mangeant !*

FIN.

1/2 aune Cazimir...
pour Embalage
port jusques agen
...maire fait une [illegible] et un [illegible]
...aunes Crespe d'esp...
pour [illegible] et garnitures
Les [illegible]
Les [illegible]age
...fait 4 gilets 2 [illegible] 2 de couleur

